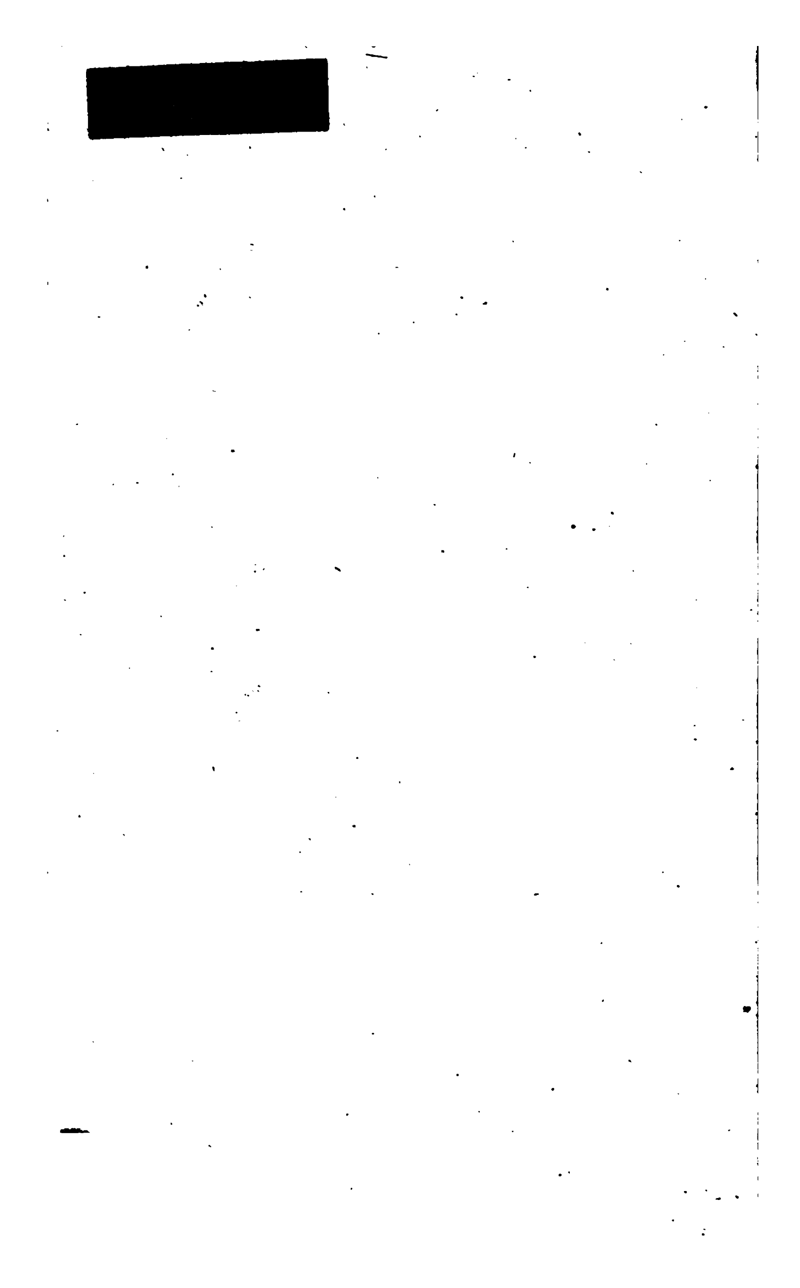




OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE D'ANT. MONTARSOLO.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

MYSTÈRES.

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N.° 55.

1822.

AVIS AU LECTEUR.

Nous n'avons rien de particulier à dire sur les Sermons qui composent ce volume. L'on y retrouvera Massillon toujours semblable à lui-même, malgré la différence des sujets qu'il entreprend de traiter ; l'on y admirera surtout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais, et qui paroissant avoir tout dit sur une matière, sait la représenter sous une forme nouvelle, toujours également intéressante. L'Instruction *sur les œuvres de miséricorde*, et le petit Discours *sur le renouvellement de la ferveur des premiers chrétiens*, n'ont été placés à la suite des Mystères, que parce que nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysis, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

LA soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle; il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au temple; et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait

à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier et plus héroïque : et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur, ou une recherche continuelle de nous-mêmes : sans elle les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi ; les inconstances de notre cœur, notre seule règle ; la bizarrerie de nos desirs, notre seul frein, et l'unique ressort de notre conduite ; nous devenons en un mot notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu, qui fait tout le prix de nos sacrifices ; qui donne du mérite à nos souffrances ; qui sanctifie nos joies ; qui ôte à nos afflictions leur amertume, à nos prospérités leur venin ; qui fixe nos irrésolutions ; qui calme nos craintes ; qui soutient nos découragemens ; qui règle nos espérances ; qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts ; en un mot, qui assure toutes nos vertus, et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils ; qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événemens ; qui sanctifie tous les états ; qui règle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique ; et qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, Sire (1), qui fait régner les rois avec piété et avec justice; et qui corrige en eux, et l'orgueil des prospérités, et l'amertume des disgraces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événemens, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes Frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante, est si rare parmi les fidèles? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Etre souverain au-dessus de nous, qui en fût le modérateur, comme si le hasard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événemens qui se passent ici-bas; souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source, et à reconnoître un Dieu dans l'univers, seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu? Secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte?

C'est-à-dire, d'où vient que nous ne voulons

(1) Louis XIV.

jamais ce que Dieu veut? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu sont : premièrement, une vaine raison, qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières; qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes; que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que tout fût fait pour nous; de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui, sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même; et substitue toujours les desirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvoit-elle pas opposer à l'ordre de Dieu, qui

l'obligeoit de venir se purifier dans le temple? que de raisonnemens spécieux? rien d'impur n'avoit souillé son enfantement; elle étoit même devenue plus pure en devenant mère: qu'étoit-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avoit pas contractée, et racheter par une vile offrande, celui qui venoit racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché? Cependant elle obéit; et sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes Frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures nous osons sans cesse appeler le Seigneur en jugement avec nous; nous voulons être sages contre Dieu même: et soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison; et nous opposons toujours nos foibles raisonnemens aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu? on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence: pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont

pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si foibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événemens si funestes à la foi et à la gloire de son Eglise? que sais-je? des questions éternelles, où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave vouloir faire rendre compte au maître souverain; le vase de boue demander à l'ouvrier souverain, pourquoi il l'a fait ainsi? le ver de terre rampant dans cet exil, où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles vues; condamner l'économie de la religion; s'en former un plan spécieux et plus plausible; oser réformer ce grand ouvrage, qui est la fin de tous les desseins de Dieu; et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes Frères, si les princes eux-mêmes dans la conduite des affaires publiques, et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des états et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir; voulons-nous que Dieu dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes n'en ait point pour ses créatures? si le gouvernement d'un état seul demande des conseils cachés, et des mesures inconnues, qui souvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raisons et les utilités

secrètes; quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets, et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos foibles lumières? S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnemens sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs; le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable; et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, et dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes Frères: si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin et si admirable; pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoissons point, l'est aussi? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentiroit-il lorsqu'il se cache? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière; pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir, et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, seroit-il un ouvrage de con-

instructions; que la cour, où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en déprendre; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs; que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances; que le vide et l'ennui de ses amusemens, nous rappelle comme de lui-même à une vie plus sérieuse et plus solide; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés, nous fait chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle: en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même; et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compensations, et fournissent, pour ainsi dire, les sûretés; et que les mêmes objets qui font la plaie, ont pour nous des retours qui la guérissent..

O mon Dieu! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres! nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches! O mon Dieu! que deviendroit l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous; si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un

de

de vous condamner; et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de sévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu; une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes; et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine; le prodige de son enfantement; la honte même de sa pauvreté, et de la médiocrité de son offrande : tout sembloit révolter son cœur contre la soumission que Dieu demandoit d'elle; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes, et que ce qui nous coûte le plus à offrir, est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Frères, d'où vient en second lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, car c'est le vice des grands surtout; que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'uni-

vers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; qu'il n'agît que pour nous seuls; qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas, que par rapport à nous seuls; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes Frères, nous, qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs; que tous les événemens s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes, de tous les événemens qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte; le plus léger contre-temps nous accable : nous nous plaignons de Dieu; nous croyons qu'il a tort à notre égard et qu'il nous maltraite : nous, mes Frères, qui dans l'éléva-

tion et l'abondance où nous sommes nés ne souffrons presque rien ; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre ; nous, qui ne connoissons pas, comme dit le prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les momens les plus tristes seroient des momens de félicité pour mille malheureux. Ah ! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent ; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre ; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde : il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions ; que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacles ; que tout rit à nos penchans ; et que les desirs seuls de notre amour-propre semblent décider de tout ce qui nous regarde : qu'il est terrible alors à notre égard, mes Frères ! il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire sur le bûcher, et qu'on les destine au sacrifice.

De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places : nous trouvons toujours

qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement, de ce que la providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiète plus, que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait : *Notre orgueil monte toujours*, (Ps. 73. 23.) comme dit le prophète : semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue, de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions : plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire : le terme de nos desirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres : notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît : la destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes : nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps desiré, il suffit enfin que la providence nous l'accorde.

De là, troisièmement, comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage ; les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse : nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères ; leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie : les applaudissemens qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous tout ce qui *leur* est favorable : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; et peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré ; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déjà destinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions

nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté ou le caprice même des souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité, que pour être les premiers ministres de sa providence : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence, dans la dispensation des places et des faveurs : il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes; mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises, pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les empires.

Que le monde est grand, mes Frères! qu'il est magnifique! que le gouvernement des états et des empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes; par la volonté de qui tout se fait; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet

les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses élus et sur son Eglise; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus, des Amans ou des Mardochées, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs; qui dispense les bons ou les méchans succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines; et qui par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes!

Que le monde, mes Frères, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence! que c'est un spectacle digne de la foi! Mais si vous en séparez Dieu; mais si vous le regardez tout seul; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout; ah! ce n'est plus qu'un cahos, un théâtre de confusion et de trouble; où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où le juste a souvent pour partage, l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux, que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événemens; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et

la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu; et voilà comme nous le regardons : nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les états et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines; en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu, sous prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu; et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, les intérêts de sa naissance divine, et les obstacles que sa purification sembloit mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, et le faisant passer pour le simple Fils de Marie et de Joseph; si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devoit, ce semble, se soustraire à la loi commune; et ne pas venir dans le temple donner à son Fils un caractère de souillure et de péché, qui le confondoit avec les

autres enfans de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu : elle ne veut le salut des hommes, et la gloire de son Fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même ; et rien ne lui paroît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes Frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut : toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu ; est bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par-là cependant que la piété manque presque toujours : nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées ; et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais : nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage? on prieroit avec goût ; on courroit avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde ; on passeroit les jours entiers, sans s'ennuyer, dans la retraite et à des lectures saintes ; on aimeroit à soulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle ; cette déférence qui unit les cœurs, et si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes ; cette condescendance qui rapproche les humeurs, et qui lie

les esprits; cette patience qui désarme la férocité, et qui se concilie l'estime et la tendresse; ces soins et ces attentions domestiques, qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix, préviennent les déréglemens et le scandale des dissensions, et font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle : on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous; ce qu'il veut on ne l'aime point; et souvent la piété de la femme fidèle, qui devroit être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit, faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu, dont la paix est le fruit, comme si elle étoit le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur, et de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu, et faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde; qu'en ce point tout est renfermé; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie; et que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est

toute la perfection de la foi, et toute la sûreté du fidèle.

Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous sommes à charge à nous-mêmes : les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre, et nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher; vivre contens de nous-mêmes; nous applaudir en secret de notre vertu, et jouir du témoignage flatteur de notre conscience : nos fautes nous inquiètent, et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix tout humaine; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercheroit au dedans de nous une vaine complaisance : nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement, et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière : Dieu veut nous conduire par la foi; et nous voudrions aller à lui par la lumière : Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine; et après quelques foibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous : Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui; et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous : Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains; et nous voudrions le tenir dans les

que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs; mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect : ils servent à son ouvrage; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour : nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; et ne pas faire consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le desir sincère de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, et les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple : mais après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages et les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

SECONDE PARTIE.

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir; les agitations infinies sur le présent; et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et par ses espérances ; le présent nous agite par ses embarras et par ses contre-temps : enfin, le passé même nous tourmente, en ren-

dant comme présens, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la foi, et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or, la soumission seule à la volonté de Dieu, nous fait attendre l'avenir sans inquiétude; nous fait voir le présent avec tranquillité; rappeller le passé avec fruit; et dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu et dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix et la consolation, que le pécheur ne sauroit jamais trouver dans ses passions et dans lui-même.

Je dis premièrement, que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes Frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son Fils, ne devoit-elle pas jeter dans son ame sainte? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles; que cet enfant sera exposé, comme un but, aux traits des méchans et à la contradiction de son peuple; et qu'il est établi pour la perte, comme pour le salut de plusieurs : quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de son cœur! Cependant elle jette, comme le prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu : elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles : elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet enfant : elle

s'y soumet, sans vouloir les approfondir et les connoître; et s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière.

Oui, mes Frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine; et les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes : ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels : ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice : ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes : ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leurs malheurs : ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides : ils ne sont plus prévoyans que pour être de pire condition, et moins tranquilles que les imprudens et les insensés. A ces traits, vous vous reconnoissez, mes Frères; car qu'est-ce que la vie de la cour? qu'une agitation éternelle sur l'avenir; qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes; tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace : la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée :

un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances; un avenir pompeux nous flatte toujours; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent : la félicité n'est jamais que dans l'idée, qui se la promet; les assujettissemens et les peines sont dans le cœur, qui les sent et qui les dévore.

Mais une ame soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis qui agitent les enfans du siècle : elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la providence; que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables; qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver; qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde; encore plus consolant de lire dans les livres saints, qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui seul; et qu'enfin, il se charge de l'avenir, et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence; et que pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à

lui, qu'on abandonne tout soin, et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se confie en Dieu; mais il ne le tente pas : il travaille comme si tout dépendoit de lui; il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu : il sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures; mais il sait encore mieux que la foi en attend le succès de Dieu seul : il est prudent dans le choix des moyens; mais il est simple et soumis dans l'attente des événemens : en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain; la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle.

Et quand je dis, commune, mes Frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun : car d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et les caractères d'une prudence tout humaine! c'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du fidèle, dit cet apôtre, est chaste et innocente : *Primum quidem pudica* : (Ep. Jac. 3. 17.) il ne connoît de mesures légitimes, que celles que la conscience permet, et que la religion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins; et toute prudence incompatible avec le salut lui paroît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins : il ne compte pour rien les crimes, ou les démarches obliques, qui lui répondent du succès : il cherche à réussir

aux dépens même de son ame; et tout ce qui peut lui être utile, lui paroît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *Deindè quidem pacifica* : ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite; et dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise : il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures : il attend la paix de l'événement, et non de sa soumission; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

Trosièmement, la prudence du fidèle est modeste : *Modesta* : il s'interdit les projets ambitieux : il n'a que des vues conformes à son état : il sait mettre des bornes à ses desirs : il pense moins à s'élever, qu'à se rendre utile; et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable : il prend toujours de nouvelles mesures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets : sa cupidité ne connoît point de bornes : tout ce qui le flatte lui convient : les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraie : les périls qui l'élèvent cessent d'être des périls; le mauvais succès de ses mesures est l'unique

danger qu'il craint; et il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

Quatrièmement, la prudence du fidèle est humble et docile : *Suadibilis* : il se défie toujours de ses propres lumières : il compte plus sur le secours du ciel, que sur toutes les mesures de la prudence humaine; et en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil : il ne compte que sur l'habileté de ses mesures : il se confie en sa propre sagesse : il n'attend le succès que de ses soins; et agit tout seul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

Cinquièmement, la prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *Non judicans* : il ne cherche point sa sûreté dans la défiance continuelle de ses frères : il croit difficilement le mal; et aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances : comme son cœur est corrompu, tout lui paroît corruption et duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ses ennemis : il soupçonne le mal où il ne le voit pas : il se persuade que pour juger sûrement, il faut toujours juger mal de ses frères; et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes, tout ce dont il est capable lui-même.

Sixièmement, la prudence du fidèle n'est

point dissimulée: *sinè simulatione:* il ne met point son habileté dans ses artifices: comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser; et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle: ses lèvres démentent toujours son cœur: son visage est toujours la contradiction de ses sentimens: il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux: toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse et de mauvaise foi; et sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres: *Plena misericordiâ, et fructibus bonis:* il joint aux moyens humains, les pratiques de la vertu et les secours de la prière: il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde; et trouve dans les devoirs de la religion, les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation: il fuit les maximes de la religion comme incommodes à sa fortune; et s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il desire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans

son cœur: *Fructus autem justitiæ in pace seminatur, facientibus pacem.* (Ep. Jac. 3. 18.) Mais la prudence du siècle qui ne vient point du ciel, mais de la corruption du pécheur et du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de desirs, de chagrins; et comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne sauroit être plus tranquille que ses passions mêmes: *Non est ista sapientia desursùm descendens à Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* (Ibid. ℣. 15.)

La seconde source des inquiétudes humaines, sont les événemens présens, et ce qui se passe tous les jours à nos yeux. Rien n'arrive presque jamais selon nos desirs : ce que nous aimons nous échappe; ce que nous souhaitons nous fuit; ce que nous craignons nous arrive : nous ne sommes jamais heureux de tous points: si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque: si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade; si l'envie nous épargne, et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige: enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur : et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente : tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : la bassesse de son Fils, et la grandeur future qu'on lui annonce ; le glaive qui doit percer son cœur, et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse ; l'abjection qui l'environne, et les grands événemens qui l'attendent : mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes Frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé ; maître des événemens ; qui, d'un seul regard, peut finir nos peines ; auprès de qui tout trouve des ressources ; qui n'a qu'à dire, et tout est fait. Ah ! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauroient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent : on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, et avec ces appuis de chair et de sang, en qui ils mettoient une vaine confiance : semblables, dit le prophète, à ceux qui vont chercher un foible soutien contre la muraille de boue déjà penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, et ensevelis sous ses ruines : *Tamquàm parieti inclinato, et maceriæ depulsæ.* (Ps. 61. 4.) Il est mille situa-

tions où les hommes, avec toute leur puissance, ne peuvent rien pour nous : ils ne sauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une ame soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir : je ne risque rien à le laisser faire; il a des ressources pour tous mes besoins : ce qui paroît désespéré aux hommes, est facile à sa puissance : il veut qu'on espère contre l'espérance même; et plus les secours humains paroissent inutiles, plus il vient à notre secours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons; qui a ses raisons éternelles dans les événemens qu'il nous ménage; qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; qui ne fait rien au hasard, et qui connoît les événemens avant même de prendre des mesures. Hélas! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient; et que d'ordinaire dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux

de

de notre ame : mais ce qui console l'ame fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'ame fidèle, dans les situations où il me place; et quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables : je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumières foibles et bornées : je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre : il mène souvent à la terre de promesse, par les circuits pénibles et arides du désert, et nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

Enfin, non-seulement parce que c'est à la *volonté* d'un Dieu puissant et sage, que nous nous soumettons; mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser : nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles; et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous : nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver ; s'il nous humilie, il ne se

propose que notre salut; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir : enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous montre les voies. Hélas, mes Frères! nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis long-temps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes : nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une ame fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature; un père qui ne se propose que le salut de son enfant; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Frères! en est-il ici-bas même de plus desirable pour la créature? et quand la religion n'auroit que ce seul avantage, le parti du juste et du fidèle ne seroit-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre?

Enfin, les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines; nous ne

rappelons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir : nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auroient pu nous les épargner : nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune : nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences : nous nous représentons après coup, les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés ; et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, et qui, seules, devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises, qui augmentent nos regrets, et qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle : elle ne voit que Dieu seul dans tous les événemens de sa vie passée, dans l'ambassade de l'ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des mages : elle compare, dit l'Evangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles, et toute la conduite passée de Dieu sur elle : l'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon, lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet enfant : *Conferens in corde suo :* (Luc. 2. 19.) elle n'y voit rien d'humain ;

tout y est de Dieu; et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes Frères, la grande science de la foi: le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagemens et les volontés adorables du Seigneur, sur les destinées des hommes : nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines; tant de changemens soudains; des morts si terribles, et si peu attendues; des accidens si funestes; les prospérités ou les malheurs de l'état; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places: que sais-je? tant de variation dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles: nous ne devrions, dis-je, le rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en

nous des passions injustes : nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout et les arbitres de la fortune publique ; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui, en un clin d'œil, l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part ; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant : une nouvelle cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre : de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers : nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu ; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant ; et au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand ; où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages ; nous ne le voyons pas : nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui : nous tenons encore

aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains : nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé : nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus : nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes : nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel : il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées ; c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire : nous n'y voyons que les révolutions humaines : nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisoit l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive que l'événement lui-même.

Ah, mes Frères! les patriarches, dont la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation, que de méditer, dans les grands événemens qui avoient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur, et l'ordre de ses volontés adorables. Ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits : ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence : c'étoit-là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu, et ses miséricordes envers les créatures : c'étoit la plus douce consolation de leur pélerinage. Ils voyoient Dieu

partout : l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidens divers et merveilleux qui avoient partagé leur vie : ils ne voyoient que Dieu dans l'univers ; et ne comptoient pour rien les hommes, dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Frères, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent des empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paroît nulle part ; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout ; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade ; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des états et des empires, qui donne la paix, ou qui suscite les guerres : Dieu seul paroît dans cette histoire divine ; il en est, si je l'ose dire, le seul héros ; les rois et les conquérans n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés saintes ; enfin ces livres divins tirent le voile de la providence. Dieu, qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires, paroît à découvert dans ceux-ci ; et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées ; à

suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis; et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une ame fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le ciel, sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie passée : l'énigme sera alors dévoilée ; ils verront comment tout ici-bas se rapportoit à leur salut; avec quelle bonté et quelle sagesse adorable, Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens; c'est-à-dire, tout ce qui se passoit sur la terre ; toute l'histoire de leur siècle ; la piété ou le déréglement des princes ; le gain ou la perte des batailles ; le bonheur ou l'infortune publique : ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devoit contribuer à la consommation des élus ; et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devoit être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs, sera de voir, que dans le temps même qu'ils croyoient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égaremens mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels ; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étoient entre les mains de Dieu que des instrumens utiles à la satisfaction des justes ; qu'ainsi

leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, et qui flattoient si fort leur vanité, n'avoient aucun rapport avec eux; qu'ils n'ont vécu que pour les élus; et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événemens dont ils ont été les principaux acteurs, et qui rendront leur nom célèbre dans les histoires; en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers; mais que c'étoit Dieu qui se glorifioit par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes: semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, et fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu; mais qui n'est lui-même qu'un vain son, et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il étoit le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes Frères, qui devroit rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur : car enfin, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins, qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable; qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance; et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événemens, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu. Non, mes

Frères, tournez-vous de tous les côtés; il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut : c'est-là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi, et la grande science du fidèle. Hors de là, mes Frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon; ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leur peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur

calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le prophète ; se consoler d'une passion par une passion nouvelle ; d'une perte par un nouvel attachement ; d'une disgrace par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fæx ejus non est exinanita.* (Ps. 74. 9.)

Grand Dieu ! Pourquoi mon ame ne vous seroit-elle donc pas soumise ? *Nonnè Deo subjecta erit anima mea ?* (Ps. 61. 2.) Etes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains ? que puis-je craindre, grand Dieu ! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde ? ah ! tandis que j'ai voulu être *moi*-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets ; les événemens n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures ; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins : en voulant chercher des sûretés ; je me creusois des précipices : ce que je regardois comme mon appui, se tournoit ensuite contre moi-même : vous vous plaisiez, grand Dieu ! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevois : vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, et que si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines ! qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu ! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que

sous vos ordres ! que d'inquiétudes je me serois épargnées, si j'avois été fidèle à ce devoir ! ma destinée auroit été semblable ; mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes ; et j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur ; et ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre, que l'accomplissement de vos volontés éternelles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LA FETE

DE LA PURIFICATION.

SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES

POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysis, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

Ce n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacroit au Seigneur tous les enfans premiers-nés, que Jésus-Christ paroît aujourd'hui dans le temple ; c'est aussi pour en accomplir la figure : il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avoit pas été faite pour lui ; il vient encore développer les mystères d'une cérémonie qui ne se rapportoit qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Frères, le Seigneur avoit-il ordonné que les premiers-nés des hommes et des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie et la servitude

de tous les autres ? pourquoi ces premiers des fruits de la terre, que la loi de Moïse lui avoit réservés ? n'est-il pas également maître de tous nos biens ? et le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin ? Pourquoi ces figures ? c'est parce que Jésus-Christ le premier-né d'entre ses frères, devoit s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam : c'est encore parce que Jésus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'appelle un prophète, devoit être présenté dans le temple; par cette oblation sanctifier toute la nature, et rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avoit privé.

Ce n'étoient donc là que les ombres de l'avenir : voilà pourquoi les prophètes ne cessoient de nous annoncer, que l'éclat de l'ancien temple céderoit à la majesté du nouveau. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour couvrir le sanctuaire; elles y enfantent aujourd'hui le juste : ce n'est plus l'ange du Seigneur, qui du fond du propitiatoire annonce ses volontés au peuple; c'est le Seigneur du temple lui-même, qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut : ce ne sont plus des princes et des conquérans profanes, qui, attirés par la majesté, et par la réputation de ce lieu saint, viennent y adorer le Dieu des armées, et charger ses autels d'offrandes magnifiques; c'est le prince de la paix, le roi immortel des siècles, le conquérant de Juda, revêtu des dépouilles des na-

tions, qui vient les offrir toutes à son Père, comme le trophée de sa victoire : ce n'est plus la fumée des encensemens, qui monte avec majesté vers le trône céleste ; ce sont les prières et les supplications du Christ, toujours exaucé à cause de son excellence : ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel ; c'est l'oblation sanglante du Rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance : enfin, ce n'est plus un premier-né offert par la synagogue et racheté en même temps, comme incapable de la purifier de ses souillures : c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier-né, les prémices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham ; pour être par cette oblation sainte rendue sans tache et sans ride ; et préparée à jamais au Seigneur comme une vierge pure, et seule digne d'entrer avec lui dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque publique de culte, que Jésus-Christ donne à son Père, sans doute il veut nous y apprendre les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonstances principales de ce mystère, et nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ qui s'offre à son Père, et un esprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or, voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant ; un esprit de

fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier hommage que l'ame sainte de Jésus-Christ entrant dans le monde, rendit à la justice et à la grandeur de son Père, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre; et le sein de Marie devint comme le premier temple, où cet holocauste pur fut d'abord immolé. Mais il manquoit à ce sacrifice invisible l'appareil des cérémonies sensibles : il falloit que la victime parût sur l'autel; que le prix qui l'avoit rachetée, fût porté dans le temple; qu'elle fût livrée entre les mains du pontife de la loi; que les justes et les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau calvaire; que Marie elle-même fût présente au sacrifice; que le glaive de douleur qui devoit percer son cœur y brillât par avance : en un mot, que tout y retraçât aux yeux de son Père les circonstances de la croix, et l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes Frères, que son heure n'étant pas encore venue, Jésus-Christ ne paroît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer en attendant, les préludes et les ressemblances de son immolation sanglante; et que comme avant son union à notre chair, il prenoit plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux patriarches sous une forme sensible, pour

satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour, par ces essais et ces symboles d'incarnation; de même avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Père des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le desir qui le presse d'être baptisé de ce baptême de sang, et de le glorifier par sa mort.

Mais quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard; première condition que nous proposerons pour modèle, la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains du pontife, on les présentoit au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'étoit là qu'une offrande simulée et apparente; des victimes de parade qui ne mouroient jamais à l'autel; et qui remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenoient pour elles que les dehors et tout l'appareil du sacrifice.

Mais Jésus-Christ entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du pontife, et placé sur l'autel : Me voici, dit-il à son Père : les hosties de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, et la loi de mort que vous avez prononcée contre moi, est le desir le plus ardent de mon cœur. Dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père : déjà se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère; les humiliations de sa vie cachée à Nazareth; les

courses pénibles de sa vie publique; l'inutilité de ses prodiges et de sa doctrine; les calomnies des prêtres et des pharisiens; tout le détail d'un supplice infâme : déjà il voit dans le temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort; déjà il démêle dans la foule des prêtres qui environnent l'autel, les pères de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel : déjà porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux : déjà il voit le chemin fatal, où ses traces sanglantes seront empreintes, et par où chargé de la croix, et couvert d'épines, il montera sur le Calvaire; et quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Première instruction : Dieu devroit sans doute exiger de nous le sacrifice de notre vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre, et que nous devenons enfans de mort, dès que nous devenons enfans de péché : mais sa clémence a remplacé cette peine; et le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle. C'est cette loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple : c'est cette hostie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, et acquérir le droit d'être associés au peuple de Dieu : c'est là ce martyre de la foi, que nous

avons tous voué; ce martyre, dit saint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans et des supplices; et qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux passions, une paix plus amère même et plus douloureuse, que le trouble de ses persécutions et de ses souffrances : c'est là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la foi chrétienne, en confessant la vérité de ses promesses, par le sacrifice continuel que nous leur faisons de nos sens et de nos passions; et c'est en ce sens que tout chrétien est le témoin, c'est-à-dire, le martyr de Jésus-Christ : *Eritis mihi testes.* (Act. I. 8.)

Voilà, mes Frères, la vie chrétienne; une vie de renoncement et de sacrifice : cependant se consacrer à Dieu, pour la plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le servir, c'est simplement étaler des dehors plus religieux; se faire des liaisons plus simples; ne plus fuir le commerce des gens de bien; aller quelquefois loin du monde respirer l'air de la retraite; ne pas rougir des œuvres publiques de miséricorde; se choisir un guide sacré, et ne plus vivre dans un oubli entier des sacremens. Mais si vous n'êtes, ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, ni moins jaloux, ni moins vain; vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël : c'est-à-dire, vous vous mettez entre les mains du pontife, vous paroissez aux pieds de l'autel; mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur; vous

n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que des apparences de la piété : vous supposez que Dieu se contente de cet échange, et qu'il acceptera au lieu de votre cœur et de vous-même, une offrande étrangère.

Cependant la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur : mais les soins les plus vifs et les plus périlleux de la fortune ne sont point ralentis; mais les envies, les animosités, les concurrences, les liaisons humaines, ne nous trouvent pas plus insensibles; mais l'estime, l'amitié des grands, les distinctions publiques, les applaudissemens des hommes, la faveur du maître, surtout, n'a rien perdu de son prix dans notre cœur, et est peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'est donné au Seigneur : mais on fait de la piété une vie douce et tranquille, exempte seulement des soucis et des inquiétudes des grandes passions; une simple indifférence pour les agitations des plaisirs, où il entre plus d'indolence que de vertu; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aisées et paisibles; une vie d'ailleurs toute naturelle, souvent oiseuse, où l'on ne refuse aux sens que les excès grossiers, et où souvent plus de séparation du tumulte et des grands plaisirs, ne fait que laisser plus de loisir aux attentions et aux délicatesses du

corps et de la santé. On s'est donné au Seigneur : mais quoiqu'on soit revenu des désordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal ; on cultive encore les tristes restes d'une passion qu'on croit éteinte, parce qu'on en a fini les emportemens ; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri : semblables à Rachel, on ne rend plus à ses idoles des honneurs publics ; mais on ne peut se résoudre à s'en séparer, ni à les perdre de vue. En un mot, on s'est donné au Seigneur : mais tout ce qui plaisoit, plaît encore ; on n'a point fait de sacrifice : on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif et profane ; mais on n'a pas touché au reste : on n'a pas coupé la victime comme la loi l'ordonnoit ; et le glaive de la foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractâque pelle hostiæ, artus in frusta concides.* (Levit. I. 6.)

Cependant, comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux : ce n'est pas ici une hypocrisie ; on est dans l'erreur de bonne foi. Au commencement et dans les premiers temps de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres, et des réparations de pénitence dont ils nous rendoient redevables à la justice divine ; nous sentions que nous n'avions

encore rien fait pour Dieu ; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jésus-Christ : et tandis que le monde trop prompt souvent à donner aux plus légères démarches de changement, le nom de vertu et de sainteté ; tandis, dis-je, qu'il nous méconnoissoit, nous ne nous méconnoissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec cet état : les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misère ; les louanges des hommes sur notre prétendue vertu, nous ont persuadé qu'elle étoit véritable, et que le Seigneur n'en demandoit pas davantage de nous : à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas ; et sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchans, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, de nos haines secrètes, de notre orgueil, de notre ambition ; nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde, et fait le sacrifice que Dieu demandoit de nous.

La piété, mes Frères, n'est donc que le sacrifice de notre cœur : mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle ; seconde condition. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même ; il ne réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait

d'ordinaire tout le mérite : *Offerentes illi utiquè quod sumus nosmetipsi.* (S. Bern.)

Or, on veut bien retourner à Dieu et commencer une nouvelle vie; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde : on se figure que si l'on vouloit tout entreprendre d'abord, on ne feroit rien; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres; que dans de foibles commencemens, le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien des choses à la foiblesse; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureusement les plus forts; et que David vainquit les lions et les ours, avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré; mais *on ne* veut pas encore toucher aux autres plaisirs : on rompra un engagement de crime; mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, les entretiens dangereux, les liaisons inutiles et suspectes, les soins excessifs de la parure : on se dit à soi-même que chaque chose aura son temps; qu'il faut insensiblement accoutumer le monde et s'accoutumer soi-même; on craint de trop se presser, et l'on donne à sa foiblesse le nom de prudence. Mais des commencemens si ménagés ne sont jamais heureux et ne vont jamais loin : il n'en est pas de la conversion, comme des ouvrages des hommes : elle n'est point, lorsqu'elle n'est pas entière; et tout est encore à faire, tandis qu'il en reste encore un seul point : toutes les

on fait sentir qu'on est grand : on se trouve dans des lieux secrets, consacrés aux exercices humilians de la miséricorde; mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité, et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connoît plus cette humilité ingénieuse, dont des saints distingués dans le monde nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorsque, pouvant se dérober aux regards publics, et se dépouiller pour un temps du poids de leur grandeur, ils alloient inconnus, ou soulager leurs frères, ou s'exposer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelque autre œuvre obscure de religion! quelle sainte industrie pour trouver ces momens heureux! c'est alors qu'ils se croyoient véritablement grands : c'étoit dans ces momens d'humiliation, qu'ils se regardoient avec une sainte complaisance, parce qu'ils retrouvoient en eux les traits les plus ressemblans de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Père, et confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfans d'Israël : c'est alors que se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchoient avec plus d'ardeur et de légèreté dans les voies de la justice : c'est alors enfin, que le Seigneur se communiquoit à eux plus abondamment, et qu'ils goûtoient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi dès que Moïse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de

Pharaon, et est venu dans le désert, comme un homme obscur et inconnu, garder les troupeaux de Jéthro; c'est alors que le Seigneur se montre à lui dans le buisson, et verse dans son ame des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jésus-Christ.

Mais non-seulement Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père toute la gloire de ses titres: afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paroît dans le temple comme un pécheur; il y est racheté comme un esclave et un enfant de colère; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt: et dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

Vous craignez qu'en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrètes. Mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte: depuis long-temps on dit tout haut dans le monde, que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve et de l'orphelin; que vous avez élevé votre fortune sur la misère publique; et qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente: le monde lui-même est blessé de vos profusions, et ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation et de mépris; et loin que des

démarches publiques de repentir missent votre réputation en danger, il ne vous reste plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que si vous rompez brusquement ce commerce, l'éclat fera penser qu'il n'étoit pas innocent. Mais depuis long-temps le public murmure sur ces assiduités que vous croyez ignorées : c'est un scandale, et vous vous flattez que c'est un secret : les gens de bien en gémissent; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au delà de la vérité; car ses erreurs sur ce point sont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté; et une rupture soudaine n'est plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche aussi nécessaire à votre honneur qu'à votre salut : vous ressemblez à Saül, qui exigeoit de Samuel des ménagemens et des honneurs publics qui conservassent sa gloire et sa réputation dans l'esprit du peuple; lui, dont les infidélités avoient déjà si fort éclaté dans tout Israël : mais d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le salut rend indispensables.

Enfin, mes Frères, l'offrande de Jésus-Christ est une offrande toute volontaire; dernière condition. C'est un hommage de surcroît, pour ainsi dire, qui ne trouve pas ses motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le seul amour de celui qui l'offre; et l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avoit chargé, pouvoit être consommé,

sans qu'il ajoutât aux opprobres et aux travaux futurs de son ministère la honte de cette première démarche.

Mais il vouloit accomplir toute justice, et nous apprendre qu'une ame, qui revenue des égaremens du monde se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès; ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit; ne trouve rien de trop pour sa douleur, et pour la vivacité de son repentir; et loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Or, mes Frères, où sont les ames de ce caractère? Lorsque touché de la grace, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher, de toutes les maximes de le servir la plus douce, et la moins dure à l'amour-propre: loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre presque autant que l'Evangile: loin de se proposer les plus gens de bien pour modèles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrémité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité, et dans les travers d'une piété outrée: loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir, et l'on veut être à Dieu en

commençant à condamner ceux qui le servent. Ainsi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser; et l'on traite avec lui, non comme avec un père irrité qu'on veut apaiser, mais comme avec un ennemi, envers qui on ne se relâche qu'à regret de ce qu'on est forcé de lui accorder.

Oui, mes Frères, qu'on aime peu son Dieu, quand on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! qu'on est peu touché de ses crimes, quand on peut d'abord chercher des adoucissemens à sa pénitence! que la conversion est suspecte, lorsque l'on commence par y mettre des bornes! et que le cœur est peu changé, lorsqu'il a encore le loisir de supputer les premières démarches de son changement! Les commencemens de la pénitence ne sauroient être si languissans et si ménagés : le cœur alors ne pouvant presque porter les premières impressions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à soulager sa douleur : les larmes ne coulent jamais avec assez d'abondance; la componction n'est jamais assez vive. Quelles inquiétudes sur l'état déplorable où il a vécu, la grace n'opère-t-elle pas dans l'ame d'un véritable pénitent! quelle sainte indignation fait-il paroître contre les dissolutions de ses premières mœurs, et le scandale de sa vie passée! quelles raisons n'a-t-il pas à nous opposer, lorsque nous voulons modérer l'excès de son zèle, et consoler l'amertume de sa douleur! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que

nous lui promettons ! quel desir de réparer le temps perdu dans les erreurs du siècle, de mettre à profit ce qui lui reste de vie, et de ne plus perdre de vue le bienfait inestimable qui vient de l'appeler à la connoissance et à l'amour de la vérité ! quelle sainte jalousie envers ceux de ses frères qui ont eu le bonheur de se donner à Dieu avant lui ! et qu'il lui paroît triste d'avoir aimé si tard celui qui seul est digne de notre amour ! quel zèle à venger sur sa chair les iniquités dont elle s'étoit souillée, et à faire servir à la justice les membres qui avoient servi au péché !

Voilà, mes Frères, les conversions que la suite ne voit jamais se relâcher, ni se démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, commence par disputer s'il est obligé de renoncer à tout pour le suivre; mais cet autre, qui, en se donnant à lui, veut encore se réserver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à son père; mais toutes ces conversions mitigées et imparfaites; mais tous ces sacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la loi, le Seigneur les rejette; et pour être dignes de ses regards, il faut que la réalité de l'immolation en sanctifie l'offrande; que l'intégrité la perfectionne; et enfin, que la ferveur et la surabondance de zèle la consomme, et la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la majesté sainte : telle est la loi du sacrifice : *Hæc est lex sacrificii.* (Levit 6. 14.) mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions

peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables; et c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire.

SECONDE PARTIE.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches de salut que Dieu demande de nous, ont leurs sources, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame; ou dans un orgueil et une complaisance secrète, qui trouvent dans les dons mêmes de l'Esprit-Saint, l'écueil de la vertu; ou enfin dans un découragement dangereux, qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes règles, pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas; humble, elle ne s'élève pas; généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez, s'il vous plaît, cet ordre, et m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas : car, que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même pour se dispenser de la loi commune de la Purification? Quand les raisons tirées de sa propre gloire n'auroient pas été capables de la toucher, pouvoit-elle être indifférente à la gloire de son Fils ? en se confondant avec les autres mères, par sa sou-

mission à une cérémonie honteuse, ne sembloit-elle pas le confondre aussi avec les autres enfans d'Israël? et pouvoit-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine, et préparer de loin des preuves à l'incrédulité, et aux blasphêmes de ses ennemis?

Mais elle avoit appris dans sa retraite de Nazareth que l'œil de la grace est simple; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière, qui éblouit, et qui égare; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juste le mérite de sa docilité; et qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher, et jeter loin de soi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle se soumet avec simplicité, et adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvéniens inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux mêmes qu'on regarde comme justes, et qui vivent dans la pratique de la vertu! Oui, mes Frères, nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancheroit sur bien des choses que la loi de Dieu demande de nous; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le

monde ne manqueroit pas de donner du ridicule: on feroit certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher; mais les inconvéniens qu'on en craint paroissent plus dangereux, que le mal même qu'on est obligé de se permettre: on seroit moins sensible a une injure; mais on est revêtu d'un caractère sacré, dont on est obligé de venger l'honneur : on souffriroit la calomnie sans se plaindre; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, et si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite, et une entreprise de miséricorde renversée : on garderoit contre cet écrivain les règles de la charité, et de la politesse même chrétienne; mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération; et contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir et changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Eglise fidèle, mais sonner de la trompette, comme les prêtres de la loi contre Jéricho. Ainsi, la religion elle-même sert souvent d'asile et d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes Frères, le soin de venger sa gloire : défendons la vérité avec les armes de la charité: combattons l'erreur avec cet esprit de douceur et de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent : découvrons le mal sans aigrir le malade; et n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses, celui des emportemens qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions; accomplissons la loi,

qui est claire. Que les inconvéniens douteux que nous croyons apercevoir de loin, ne nous retardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; et puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paroissez si sensible aux intérêts de la gloire de Dieu, et qui peut-être confondez ce sentiment de la foi avec une vivacité tout humaine sur votre gloire propre; savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion et dans le décri d'un ennemi de la vertu; vous vous trompez : c'est souvent dans la patience d'un juste persécuté; c'est dans le silence d'une ame fidèle que l'on calomnie : ces actes pénibles et secrets de la foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux, et de plus digne de sa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu; et peut-être que ceux des Israélites devenus fidèles et fervens dans la captivité, l'honoroient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémissemens secrets, par les desirs saints et ardens, par les tristes cantiques qu'ils faisoient monter sans cesse vers le trône du Dieu de leurs pères, par la patience avec laquelle ils supportoient les rigueurs de leur servitude et le joug des incirconcis, que n'auroit pu faire la ruine entière des ennemis d'Israël, la gloire de Jérusalem rebâtie, et la magnificence de son temple

et de ses sacrifices : ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu ; c'est le plus souvent, en exerçant le juste par des opprobres, que le Seigneur sait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellens de l'Esprit-Saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte ; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles, et plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier, ou aux ames moins instruites, tout ce qui ne paroît établi que pour le culte extérieur, et les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante : on néglige ces secours innocens, comme si une foi plus éclairée pouvoit s'en passer : on croit en donnant moins aux sens, et à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout : on se relâche sur mille usages saints et sensibles, qui répandoient au commencement de notre pénitence, une onction secrète dans nos cœurs, et soutenoient la fidélité de notre piété naissante : on se persuade qu'il y a une voie plus excellente ; et cependant, depuis qu'on est infidèle à ces usages, on est tombé dans le relâchement et la sécheresse ; on ne sent plus ces consolations saintes, qui

qui étoient la récompense et le soutien de la vertu; en négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu à peu négligé les plus essentielles; et l'on est devenu tout charnel, depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes Frères, tout aide à la véritable piété; tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance; rien n'est imparfait pour elle, que les œuvres qui manquent de ferveur; et les pratiques les plus simples lui paroissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des séraphins, dès qu'elles en ont l'amour et le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parce qu'on vaque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus spirituelles, à des méthodes plus parfaites: mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des foibles et des imparfaits, vous êtes, comme les apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair et de sang, et pensez encore à vous bâtir sur la terre un tabernacle, et une cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'élève pas. Car, mes Frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministère de son Fils, elle qui en avoit développé

les merveilles d'une manière si sublime dans son divin cantique; et que l'élévation de ses lumières ne répondît à celle de sa grace et de sa dignité ? Cependant, elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard sur les suites de sa destinée et de celle de son Fils : elle paroît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit et de grace lui avoit déjà appris : elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle, et tout ce que l'ange lui avoit révélé dans sa retraite de Nazareth : et comme si le cantique du vieillard Siméon lui eût découvert sur cet enfant des mystères qu'elle eût jusque-là ignorés; elle écoutoit ses paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect et de surprise : *Erat pater ejus et mater mirantes super his quœ dicebantur de illo.* (Luc. 2. 33.)

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres. Souvent enflé de quelques foibles lumières, qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connoissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire : tout paroît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même : il faut des Pauls descendus du ciel; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la

plénitude de l'Esprit de Dieu, ne paroissent plus que des talens destinés à sauver les ames vulgaires : on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatans, et quelque chose de plus que la science des saints; et la vanité paroît jusque dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse : tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jésus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos Frères : nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatans; nous laissons aux autres les plus utiles aux peuples; nous fuyons, en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs et pénibles, qui ne font que préparer les voies en secret, et qui laissent aux autres la gloire publique du succès, et tout l'honneur de l'ouvrage : peu semblables à David, qui se contenta d'avoir amassé avec des soins incroyables tous les matériaux du temple, et laissa à son fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, et tout l'honneur de cet ouvrage célèbre. Cependant, tout est à craindre lorsque l'orgueil et la vaine complaisance se mêlent avec les talens et les dons extérieurs de l'Esprit-Saint : c'est une rouille qui les infecte, et qui en anéantit le fruit

et l'usage : vous arrosez, et le Seigneur ne donne pas l'accroissement ; vous travaillez, et vous semez du vent : Dieu ne bénit pas un instrument qui n'agit pas sous sa main; et vous devenez coupable, et des dons que vous avez reçus, et des fruits que le Seigneur avoit attachés à l'usage saint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuse, Marie ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la pensée seule fait frémir sa tendresse : cependant à des présages si funestes, elle offre une foi généreuse et soumise. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage; elle voit déjà la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, et le véritable Isaac prêt à être immolé, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son Fils, unissant sa soumission à la sienne; elle tire de lui toute sa force; et comme ils offrent la même hostie, ce n'est, pour ainsi dire, que la même obéissance qui en consomme et en sanctifie l'oblation.

Or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens, l'amour charnel et déréglé des enfans; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meil-

leur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talens qui font réussir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre; on le regarde comme consacré et destiné au siècle par sa naissance; le Seigneur n'a plus de droit sur lui. En vain mille traits d'une vocation sainte paroissent déjà sur sa personne; en vain mille desirs de séparation et de retraite, que la grace opère déjà dans son ame, laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui; en vain, comme Moïse, préférant l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au désert: on résiste à l'ordre de Dieu; on regarde les plus saints mouvemens de la grace comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle: on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre: on exige qu'il connoisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé: on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions: on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution; et on le met dans des occasions qui corrompent son ame: et comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur une terre inondée d'iniquités, cette chaste colombe,

pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avoit appelée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. Et en effet, lorsque vous trouvez les mêmes desirs de retraite dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, se trouvent moins propres au monde, et à seconder la vanité de vos projets; êtes-vous si difficiles et si circonspects? prenez-vous tant de mesures, pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses? Ah! loin de vous défier de leur âge et de leur enfance, vous en abusez: loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, vous le leur inspirez: loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, et de leur en faire des peintures affreuses: au lieu de leur présenter avec neutralité le siècle et la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire: vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins; sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paroisse trop aimable: vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel; mais peut-être

vous leur rendez la retraite un asile souhaitable, par les sévérités et les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille: vous êtes heureux; mais vos enfans le sont-ils? et pouvez-vous appeler un bonheur pour vous, leur infortune, et l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition?

Mais de plus, la honte de vos familles devient ainsi le partage du Seigneur: ainsi les vases de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles, que vous rejetez, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle, et les colonnes de la maison du Seigneur! Eh quoi! mes Frères, l'art des arts, le gouvernement des ames, demande-t-il moins de talens, que les occupations frivoles et les inutilités de a terre? Quoi! l'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des graces de l'Eglise; des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, et à des esprits vulgaires et médiocres? Quoi! la force, pour résister à l'erreur; la lumière et l'élévation, pour la découvrir et la confondre; le zèle, pour combattre le monde, avec ses abus et ses maximes; la sainteté, pour le

corriger ; la plénitude de l'Esprit de Dieu, pour le toucher ; l'éloquence sainte, pour le convaincre ; l'intrépidité, pour ne pas le ménager ; la grandeur d'ame, pour être au-dessus de ses menaces et de ses promesses : sont-ce là des ministères vulgaires et rampans ? et faut-il, pour des fonctions si élevées, être né moins heureusement, que pour les amusemens du monde, et les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations ?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares et sublimes : vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, et que nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres, au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égaremens, que nous soutenions votre foiblesse, que nous consolions vos afflictions : vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi, et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes Frères, qui nous avez donnés à l'Eglise ; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus. Et si vous ne présentez au temple, que ce que vous avez de pire et de plus défectueux ; comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre ?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Frères, du déréglement ou de l'ignorance des personnes

consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de vos dérisions et de vos censures : mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil et de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez? S'il n'y avoit point dans l'Eglise de parens avares, ambitieux, injustes, y verroit-on beaucoup de ministres mondains, scandaleux, ignorans? si le Seigneur se choisissoit lui-même ses victimes, seroient-elles si indignes de lui? et les asiles saints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foiblesses et de murmures! Eh! pleurez plutôt sur des désordres, dont vous êtes les seuls auteurs, et que la justice de Dieu vous imputera un jour : couvrez plutôt du voile du silence, des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Eglise : tournez contre vous-mêmes vos propres censures : que les scandales du sanctuaire vous rappellent uniquement l'injustice de vos destinations sur vos enfans : nos égaremens sont toujours, ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourroit-il vous arriver de plus heureux, que de consacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureusement né dans vos familles? de fournir à l'Eglise des ministres éclairés, des ouvriers puissans en œuvre et en parole; qui ramènent les pécheurs, qui consolent les justes, qui fortifient les foibles, qui soient établis, comme aujourd'hui Jésus-Christ, pour le salut de plusieurs, pour être la gloire de leur peuple, la

lumière des nations, la consolation de l'Eglise, le soutien de leurs frères? et quand même le Seigneur vous demanderoit, comme autrefois à Abraham, et aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres et de votre nom, ne seroit-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriseroit? Le monde l'auroit infecté; et le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son tabernacle: vous eussiez été peut-être le père infortuné d'une postérité maudite; et vous aurez la consolation d'y voir un élu, que Jésus-Christ vous rendra dans le ciel: peut-être même consacré au Seigneur, et revêtu d'un caractère de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre; sera-t-il l'ange tutélaire de votre mort; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la foi, et les derniers remèdes des mourans: peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déjà défaillante; et comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, et la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus*. (Hebr. 11. 21.) Eh! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière du tombeau? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le ciel: ceux de notre race,

que la justice de Dieu aura séparés de ses saints, et attachés aux flammes éternelles, seront pour nous comme s'ils n'avoient jamais été, dit l'Esprit de Dieu : *Nati sunt quasi non nati;* (Eccli. 44. 9.) et nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cælo est.* (S. Amb. de Interp. c. 3.)

Voilà les consolations temporelles dont Dieu récompenseroit ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité et la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voient périr la gloire et la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avoit sacrifié tous ses frères, et sont une source de chagrins amers, et de confusions éclatantes : on voit ces enfans, que la chair et le sang avoient placés sur l'autel, déshonorer leur ministère, devenir l'opprobre de l'Eglise; que sais-je? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug et perdre la foi, après avoir perdu la pudeur et l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise et de votre salut, sont trop foibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable et si barbare, du moins que vos propres intérêts, et le soin de votre gloire et de celle de votre nom, vous arrêtent; et sous un

prince surtout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le sanctuaire; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'état, et de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talens et de la piété ne les assortit; et qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des ministres qu'elle rejette, et qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère: consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ, mais consacrons-nous sans réserve; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites, forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même. Répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous; soutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grace nous a fait entrer; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vues de la providence sur nos destinées: vivons sous la main de Dieu; et joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, et qui conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.

Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue. 1. Cor. 2. 7. 8.

Si les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, et si, dans ses desseins, la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le mystère que l'Eglise honore en ce jour. Oui, mes Frères, un Dieu qui descend de sa gloire pour nous y élever; qui se charge de nos infirmités et de nos souffrances, pour nous en soulager; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu; a été dans tous les temps un scandale, ou une folie, à la prudence de la chair; et encore aujourd'hui, la sagesse de Dieu dans ce mystère, est tout-à-fait inconnue au siècle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connoît de véritable gran-

deur, que celle qui frappe les sens : le monde ne compte de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs et dans l'abondance : le monde croit avoir seul la raison en partage, et rappelle toujours au jugement de ses propres lumières, les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que rouloit toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiroient qu'après la gloire et la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devoit subjuguer tous les empires, et rendre toutes les nations tributaires de Jérusalem : les philosophes n'attendoient le remède de leurs maux, que des vains efforts d'une raison malade : les princes, les puissans et le peuple, cherchoient dans les plaisirs des sens, ce que l'auteur de la nature n'y a point mis, et la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine. Premièrement, le Verbe s'y anéantit; et cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs et de nos souffrances; et ce ministère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime.

Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair; et en nous proposant cette union incompréhensible, comme l'objet de notre culte, et la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut plus compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables : un Dieu chargé de nos douleurs rend les souffrances aimables : un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand mystère de piété. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'ORGUEIL a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur, je ne sais quels sentimens secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchans si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une ame, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut : de là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoient vus naître, et qui étoient venus tant de siècles après lui.

de gloire et de majesté, qu'on n'eût pu le méconnoître?

Cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, et dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur et son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David, est obscurci par la bassesse de sa fortune : son obscurité a presque fait oublier son origine. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre : les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement au bruit des éclairs et des trompettes : les montagnes ne retentissent pas : des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le juste : la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondemens, comme un autre Cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit. Un seul envoyé du ciel, invisible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le ministre. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, et d'où l'opinion publique étoit, qu'il ne pouvoit rien sortir qui fît honneur à la Judée; Nazareth, dis-je, où ce mystère se consomme, n'en est pas

plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste ; et le réduit, où Marie est cachée, est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres mystères, les abaissemens du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur : ici tout est obscur, rien ne parle aux sens, parce qu'ici le destin de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi, aux anciennes illusions de la sagesse humaine.

En effet, mes Frères, jusque-là les hommes avoient cru que les prospérités temporelles étoient des faveurs du ciel; que la réputation étoit un bien solide; que les grands talens étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les distinctions du rang et de la naissance, avoient un éclat véritable, et n'étoient pas indignes des soins et de l'estime des hommes. Mais dans ce mystère, la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses: elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel; de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle : et réformant nos jugemens, elle nous apprend que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme ; que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur; qu'un seul degré de charité élève plus haut le chrétien, que l'empire du monde entier; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talens d'un disciple de Jésus-Christ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide et plus immortelle, que

la conquête des provinces et des royaumes; et qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue, et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes Frères, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle? *Dei sapientiam, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, et qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grace et le mérite de la sainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages; ou un ambitieux, qui, à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, et remplit l'univers du bruit de son nom et de sa vanité; ou un juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment; qui sait combattre et vaincre pour le ciel? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos frères? est-ce par une charité plus vive; par une foi plus abondante; par une conscience plus pure; par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, et qu'elle ne devînt pas un opprobre et une roture pour nous, dès que nous portons un nom vide de leurs vertus. Nous comptons nos titres et nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses, qui nous élèvent au-dessus des autres hommes; et nous ne voyons pas que le hasard, la faveur, la

témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces honneurs, que le devoir et la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple; et nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, et qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières et de nos talens; et nous ignorons que les connoissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes, et nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes Frères, les grandeurs et les distinctions de la grace et de la foi, ne touchent personne : ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, et que la foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous, et ne voit de nous que nous-mêmes?

Cependant, le second caractère de l'orgueil humain est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre; comme si le vice et la vertu n'étoient que des opinions, et que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantissement du Verbe dans ce mystère, confond cette vaine attention aux jugemens humains. Et certes le Fils de Dieu ne

descendoit sur la terre, que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avoient ravis. Ce dessein demandoit, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire, resplendissant comme sur le Thabor, et qu'il leur parût aussi glorieux et aussi digne de leurs hommages, qu'il se laissa voir alors aux disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui; et que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges, et sur la sainteté de sa doctrine et de son ministère.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat et la majesté, qu'il veut triompher de nos cœurs; c'est par les humiliations et les opprobres: il cache tout ce qu'il est, il ne donne pas sa gloire à un autre; mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le sein de son Père, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie; sa puissance se change en foiblesse; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée; son immensité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel; l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave; son éternelle origine commence à compter des temps et des momens; enfin, il paroît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son sacerdoce : *Quel est celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les péchés?* (Luc. 7. 49.) La

crainte des puissances de la terre refusera de le reconnoître pour roi; et on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie; et ses proches eux-mêmes le regarderont comme un insensé; *Quoniam in furorem versus est*. (Marc. 3. 21.) L'envie le dégradera de sa naissance divine; et ses citoyens vont publier qu'il n'est que le fils de Marie et de Joseph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée; et il sera presque lapidé, pour avoir osé dire seulement qu'il étoit avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels et fidèles; ses œuvres, sa doctrine, Moïse, les prophètes, les divines Ecritures, rendront témoignage de lui; et à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnoître: mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels: l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble et innocent; l'obscurité de son ministère révoltera l'orgueil et l'incrédulité: il y mêlera assez de ténèbres, pour récompenser la foi de ceux qui croiront, et assez de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siècles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? Que ne venoit-il

dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous? Laissons là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui ne sont pas de notre sujet : mais celles qui nous regardent ici, c'est premièrement, qu'il vouloit nous apprendre à nous, qui sommes chargés de la dispensation de son Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole, les suffrages des hommes; à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes; et à ne pas intéresser le Seigneur, pour ainsi dire, dans notre propre cause, et nous persuader qu'il a attaché le succès de son Evangile, aux applaudissemens qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le ministre, font souvent toute la gloire et tout le succès de son ministère. Annonçons les vérités que l'Eglise nous a confiées; n'y mêlons ni nos opinions, ni nos propres pensées. Plantons, arrosons, et laissons au Seigneur l'accroissement: sa parole ne retournera pas à lui vide, et elle sera toujours, ou la condamnation de l'incrédule, ou la consolation du fidèle.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes Frères, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que les censures et les dérisions sont toujours la récompense de la piété véritable; qu'il

qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ; que le zèle qui voudroit concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même; que l'injustice du monde envers les gens de bien, fait ici-bas toute leur sûreté; que l'obscurité est le plus sûr asile de leur vertu; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation; et qu'ils n'auront droit de paroître à découvert, que lorsqu'ils paroîtront avec Jésus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup : nous ne vivons presque que pour les autres : ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux de Dieu, nous intéresse peu; nous ne paroissons touchés, occupés, que de ce que nous sommes aux yeux des hommes : et moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons : ainsi, toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil : nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue; nous nous faisons honneur de la méprise publique; et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous

prête de fausses vertus, que nous ne sommes humiliés par la vérité, qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

Aussi le dernier caractère de l'orgueil, est cette imposture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes; et qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudissemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit descendue. Et certes, mes Frères, il n'est presque point d'humilité sincère : on ne se cache, que pour être découvert; on ne fuit l'éclat, qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré; on ne souffre le mépris, que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantissemens du Verbe dans ce mystère, nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte : il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut passer pour un samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur : enfin, il se cache lorsqu'on veut le reconnoître pour roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissemens : les hommes le méconnoîtront jusqu'à la fin; et il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes Frères, si la calomnie nous trouve patiens, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent, que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons; nous aimons les opprobres passagers, et où notre vanité voit des ressources promptes; et aux ames les plus fidèles, il faut quelque autre attrait qui leur adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne; mais en faisant sentir qu'on est offensé, et qu'on se relâche de son droit : on fait une avance de réconciliation; mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche : on dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il est difficile de ne pas se chercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que, plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

Rougissons de notre foiblesse, mes Frères; jetons souvent les yeux sur notre modèle : adorons les premières dispositions de l'ame sainte du Verbe incarné, dans ses nouveaux anéantissemens : pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime; et que si nous pouvions une fois nous oublier tout-à-fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrètes, que nous ne connoissons pas, et qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance mons-

trueuse de nos misères avec nos vanités: cette source de corruption que nous sentons en nous; avec ces desirs de gloire, qui entrent dans toutes nos œuvres; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentimens d'élévation qui nous enflent; en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever; écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme que de chercher une vie douce et heureuse sur la terre.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME innocent devoit mener une vie heureuse et tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses chastes délices; ses sens n'étoient destinés qu'à le porter à la conservation de son être, par des impressions douces et agréables. Toutes les créatures devoient servir à sa félicité, puisque dans le dessein de leur auteur, elles avoient été toutes rapportées à son usage; et sous un Dieu juste, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler ses plaisirs, tandis que rien ne donneroit atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir: tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre; la douleur est l'état naturel du désordre; et c'est une injustice,

que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, et qui s'est révolté contre le souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel : malgré sa transgression il veut vivre heureux ; et la faute qui lui en a fait perdre le droit et l'espérance n'a pu lui en faire passer le desir : les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour ; et condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu nécessaire ; et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu.

Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix et de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, et embrasse la croix que la justice de son Père lui présente : dès lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, et sent les premiers coups de la sévérité due à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déjà couler des larmes précieuses ; ses travaux croîtront avec ses années ; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime,

deviendront l'exercice de son amour; il n'annoncera que des croix et des tribulations; il ne promettra son royaume qu'à la violence; il maudira les plaisirs; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent; et de peur que dans la suite des temps, les hommes toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour-propre, il expirera entre les bras de la douleur, et sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis, que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du ciel, et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante; le chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, et se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées. En effet, depuis que par ce mystère, Jésus-Christ est devenu nouveau chef d'un peuple saint, et source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jésus-Christ; c'est-à-dire, comme faisant une portion de ce corps mystique et divin, qu'il est venu former sur la terre; car ce corps mystique tout seul pénétrera les cieux, dit l'Apôtre, et entrera avec son chef et son pontife dans le véritable sanctuaire. Or, mes Frères, qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ? c'est être animé de son esprit; c'est de vivre de sa vie; c'est n'agir que par ses impressions; c'est ne former au dedans de soi que ses desirs et ses sentimens: *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

(Philipp. 2. 5.) C'est, en un mot, suivre la destinée du chef, et lui être conforme; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes Frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes et sensuelles; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs et des spectacles agréables aux sens, et couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même et de l'abondance, est-ce être membre de Jésus-Christ, et animé de son esprit? Eh! qu'a de commun l'Esprit de Jésus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs; qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine et une loi injuste, qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie, ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère; qui confond la nature avec la grace, et regarde la croix de Jésus-Christ comme un objet étranger à la foi et à la piété?

Ah! ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent, mes Frères: *non ità didicistis Christum*. (Ephes. 4. 20.) L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances; une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté,

à réprimer ses desirs, à retrancher à ses sens tous les adoucissemens inutiles : voilà le fond du christianisme et l'ame de la piété. Si vous n'avez pas cet esprit, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, dit l'Apôtre : en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques et de ces sacriléges, qui n'auront point de part à son royaume; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos sentimens ne sont pas les siens; vous vivez encore sous la nature; vous n'appartenez pas à la grace du Sauveur : vous périrez donc, puisque c'est en lui seul, dit l'apôtre, que le Père a mis le salut de nous tous.

On se plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante et impratiquable, en interdisant mille plaisirs que le monde autorise. Mais, mes Frères, que vous disons-nous? Permettez-vous tous les plaisirs que Jésus-Christ lui-même se fût permis; la foi ne vous en permet point d'autres : mêlez à la piété tous les adoucissemens que Jésus-Christ lui-même y eût pu mêler; l'Evangile ne pousse pas plus loin la condescendance : suivez tous les usages que Jésus-Christ lui même eût pu suivre; la religion n'a point d'autre règle : tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jésus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort; mais ne sauroit être aussi une œuvre de vie, et est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes Frères, le fondement de toute piété; l'Evangile du courtisan, comme du solitaire; du prince, comme du peuple : voilà la source principale des règles des mœurs, et où il faudroit remonter pour trouver le point fixe, qui résout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser tous les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jésus-Christ, qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel : toute autre règle est fausse pour vous, puisque Jésus-Christ seul est votre voie : les usages, les changemens des mœurs et des siècles, les opinions des hommes, ne changent rien à cette règle, puisque Jésus-Christ étoit hier, est aujourd'hui et sera toujours le même. Mon Dieu! que les décisions du monde sur les devoirs seront un jour étrangement renversées! et qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'ames abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jésus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, et qu'on les jugera sur ce modèle!

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes Frères, c'est que Jésus-Christ en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite : il vient

donc adoucir et sanctifier nos souffrances; et loin de nous imposer un nouveau joug, il vient rendre doux et léger celui sous lequel nos pères gémissoient depuis tant de siècles.

Premièrement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject et d'humiliant: il est beau de souffrir après lui; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré; les larmes sont donc honorables à ses disciples: Jésus-Christ a souffert la faim et la soif; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle: Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé; les saintes humiliations des disciples de la croix sont donc devenues des titres d'honneur; et il est des ignominies souffertes pour la justice, plus glorieuses même devant le monde, que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence et le renoncement avoient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même; se disputer tout ce qui flatte; régler par la loi rigoureuse de l'esprit, les desirs les plus innocens de la chair; être né vain, magnifique, fastueux, et se réduire à une modestie simple et chrétienne; aimer la joie, les plaisirs, les amusemens de la société et des commerces, et renfermer la vivacité de ces penchans dans le silence, dans la prière et dans la retraite; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même,

et asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênans et les plus tristes : je conviens, dis-je, que cette situation est pénible; et que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adoucissement, lasseroit bientôt la foiblesse de l'homme.

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens; elle est dans le cœur : or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède et la douceur de sa grace. Tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour l'ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, et lui dit sans cesse au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel disoit à son épouse affligée : Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparens ? retenez vos soupirs, et essuyez vos larmes : ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque? et ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez? *Anna, cur fles ? numquid non ego melior tibi sum, quàm decem filii?* (1. Reg. 1. 8.) En un mot, les plaisirs des sens la laissoient toujours triste, vide, inquiète; les rigueurs de la croix la rendent heureuse; les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leur remède; et semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes, que des ronces et des épines, la gloire du Seigneur est cachée au

avez dans le ciel; que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées; que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les tabernacles éternels, et que vos soupirs fervens sont conservés parmi ces parfums précieux, que les vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître et vos forces se renouveler. Quel bonheur, de voir dans peu, et comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparoître, et le jour de l'éternité commencer !

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Frères, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la foi, et finir, en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce mystère, confond la raison humaine, et rend la foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrège.

TROISIÈME PARTIE.

En effet, mes Frères, ce n'étoit pas assez que la sagesse de Dieu dans ce mystère eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations et l'abaissement; qu'elle eût mis un frein aux desirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage

que les croix et les souffrances : il falloit encore pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison (qui depuis tant de siècles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées), en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science et de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire, Jésus-Christ la folie de la raison humaine, et de toutes les contradictions la plus incompréhensible, et la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces desirs insatiables et inutiles, de tout savoir et de tout comprendre, qui jusque-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée, qui tous les jours enfantoit de nouveaux monstres, en croyant trouver de nouvelles vérités: le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter, étoit la folie de l'Evangile; je veux dire le Verbe fait chair, et la sagesse de Dieu inconnue aux puissans et aux sages du siècle dans ce mystère.

Par-là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvemens du cœur; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme, et qu'il faut croire pour comprendre : *Credite et*

intelligetis. Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir : la religion a assez de preuves pour ne pas laisser une ame fidèle sans assurance et sans consolation ; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux, console la raison ; et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes, et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout ; on donne un air de raison à tout : en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus saine, en se la faisant plus claire et plus intelligible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie : on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique et à l'impie : on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes ; et par des idées tout humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible : on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châ-

timent de nos pères ; et si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché : on demande sans cesse pourquoi des penchans de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes : on trouve des inconvéniens dans l'histoire vénérable de nos livres saints : on s'érige en censeur de ces faits éclatans et merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, et que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple : on cherche comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas ; exterminer toute chair dans les eaux du déluge ; sauver la race des hommes et des animaux dans un seul asile ; ouvrir et fermer la mer, pour faciliter la fuite de son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante ; et ordonner même au soleil de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je ? on veut trouver dans les forces de la nature, la possibilité de ces prodiges éclatans, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu ; et l'on change l'histoire de la religion, et des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événemens presque tout naturels, et des monumens trop vantés d'une prudence tout humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur,

et qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire et de son espérance.

Mais, mes Frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable: ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre: ou blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le Fils de Marie et de Joseph; ou si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres mystères de la foi: un chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de notre foi: *Auctorem fidei et consummatorem Jesum:* (Hebr. 12. 2.) il en est l'auteur, parce qu'il nous l'inspire; il en est le consommateur, parce qu'il en est, pour ainsi dire, la perfection et le plus haut point, et qu'après lui, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, et de plus inaccessible à la raison humaine.

Méditons donc sans cesse, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu: en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable: il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous con-

duira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la mère du Verbe incarné. L'envoyé du ciel lui annonce qu'elle sera vierge et féconde; que ce qui naîtra en elle, sera le Fils du Très-Haut, et l'ouvrage unique de l'Esprit-Saint : quoi de plus propre à révolter la raison tout entière? cependant sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un mystère si incroyable, elle croit et adore la puissance et les desseins de Dieu sur elle. Zacharie avoit trouvé dans l'âge et dans la stérilité d'Élizabeth, des raisons spécieuses pour douter de la promesse divine; et malgré les exemples célèbres de Sara et de la mère de Samuel, il hésite et se défie. Marie au contraire, dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur, qui puisse la rassurer par la ressemblance, ne veut point d'autre garant de sa foi, que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige. Une Vierge simple et innocente, croit sans hésiter; un prêtre instruit dans la loi, doute et se défie de la promesse divine. Les grandes connoissances ôtent toujours quelque chose à la simplicité de la foi; et par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumission qui nous rend fidèles, semble perdre, d'un côté, ce que les lumières qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre; comme si plus on étoit éclairé, plus on

ne devoit pas voir clair dans la foiblesse de la raison, et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

Et certes, mes Frères, que servent les vaines réflexions sur la doctrine sainte? Si le salut étoit le fruit de la raison, vous auriez sujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre: mais la justice vient de la foi, et se perfectionne par la foi: pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie et votre remède?

Vivez donc de la foi, mes Frères; commencez par purifier votre cœur; l'innocence est la source des véritables lumières: rappelez Jésus-Christ au dedans de vous; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine et de la sagesse: établissez-vous dans la charité; c'est le seul moyen de trouver la vérité: on ne connoît Dieu, que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne sauroit avoir une raison saine et épurée; que plus vous approcherez de Dieu par la grace, plus vous participerez à ses lumières; plus vous avancerez dans la voie de ses commandemens, plus vous croîtrez de clarté en clarté; plus enfin vous sentirez s'éclairer dans votre esprit, ces vérités divines, que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA PASSION

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.

C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Joan. 18. 37.

L'OPPOSITION à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde, et la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer et pour le conduire; et qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions et ses ténèbres; il se forma entre lui et la vérité, une opposition invincible, qui alloit toujours croissant à mesure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de sa source, et que la malice des hommes se multiplioit sur la terre.

Il est vrai, mes Frères, qu'au milieu des ténèbres qui couvroient la face de l'univers, Dieu

faisoit luire encore de temps en temps sa vérité et sa lumière. De siècle en siècle paroissoient des hommes justes suscités d'en haut, pour rendre témoignage à la vérité, et empêcher les erreurs et les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de prophètes, de martyrs, et de témoins de la vérité : les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur sang, comme Abel; les autres par leur religion, comme Enos; quelques-uns par leur innocence, comme Noé; d'autres par la foi, comme Abraham; Isaac par son obéissance; Job par sa patience; Moïse par ses prodiges : enfin, pour rendre le monde inexcusable, la vérité eût dans tous les siècles des témoins et des défenseurs qui s'élevèrent contre le monde, et qui conservèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine et de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout-à-fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, qui de siècle en siècle avoient rendu témoignage à la vérité, avoient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité; mais ils n'avoient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage : il falloit que celui qui est la sagesse et la lumière du Père, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vu; qu'il confirmât sa doctrine par son sang; que sa doctrine purgeât

la terre des erreurs, qui jusqu'alors l'avoient inondée; et que Jésus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siècles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde et l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs et des ignominies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différens : d'un côté le monde si aveugle, et si opposé à la vérité, qu'après avoir rejeté dans tous les siècles le témoignage des justes et des prophètes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jésus-Christ lui-même; d'un autre côté, Jésus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde : c'est-à-dire, la mort de Jésus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur! jusques ici nous avons offert comme le monde, un cœur rebelle à la vérité de votre doctrine : nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence et de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur! où vous ne parlez plus que par vos douleurs et par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez

pas qu'une instruction si nouvelle et si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre aux pieds de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions et d'attachemens injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, et nous serons purifiés : jetez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, et nous serons sauvés : délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, et nous passerons de la servitude du monde et du péché à la sainte liberté des enfans de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés aux pieds de votre croix. *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs et de leurs crimes ; et comme cette fausse tranquillité ne peut durer qu'aussi long-temps qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité, les blesse et les révolte.

De là les justes et les prophètes, que le Seigneur dans sa miséricorde, suscita de siècle en siècle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, et réprouvés d'un monde dont ils venoient condamner

les

les maximes. Isaïe, malgré le sang des rois dont il étoit issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte, et vouloir éteindre dans son sang, la vérité qui ne meurt pas avec les justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple; et les chaînes et les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les persécutions des méchans sont toujours ici-bas la récompense. Elie ne trouva dans Israël que des cœurs rebelles à la vérité, et les montagnes les plus inaccessibles purent à peine lui servir d'asile contre les embûches des impies. Enfin, le monde toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la possession paisible où il étoit de ses erreurs et de ses maximes.

Cependant il est vrai que c'est par la condamnation et la mort de Jésus-Christ, que le monde donne aujourd'hui la plus grande et la plus éclatante preuve de son opposition pour la vérité; c'est-à-dire, pour la vérité de sa doctrine, des Ecritures, de ses miracles, de son innocence, et de sa royauté: suivons toutes ces circonstances.

Je dis, premièrement, une opposition à la vérité de sa doctrine; et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition, même dans ses disciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au scandale de sa croix, en leur annonçant souvent qu'il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; qu'ils ne devoient se promettre de part à son royaume, qu'autant qu'ils

en auroient à l'amertume de son calice; et que bienheureux ceux qui souffrent et qui sont persécutés : en vain toute sa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix et aux souffrances : dès que le monde se déclare contre lui; que les prêtres s'assemblent; que les docteurs conspirent; que le peuple murmure; que tout Jérusalem le rejette, ils chancèlent, ils sont découragés; et voici jusqu'où le respect humain, et la crainte du monde, les aveugle sur la vérité de sa doctrine...

Dans Judas, elle forme un perfide, qui trahit son divin Maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre : ce disciple infortuné, intimidé par le déchaînement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux princes des prêtres; il devient le principal ministre de leur jalousie et de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai?* (Matth. 26. 15.) Mais que peut vous donner le monde, disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre, et ce que vous aviez reçu de Jésus-Christ? Quoi? la gloire et l'estime des hommes? mais votre nom étoit écrit dans le ciel, et il va devenir à jamais l'opprobre et l'horreur de toute la terre : le monde autorise le vice; mais au fond, il n'estime que la vertu. Quoi? des titres et des honneurs? mais Jésus-Christ vous avoit établi pasteur de son troupeau, colonne de son Eglise, prince d'un nouveau peuple; et pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader

jusqu'aux ministères les plus vils et les plus infâmes : qu'on est grand, quand on est à Jésus-Christ ! et qu'on est méprisable et dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche, quand on est esclave du monde ! Quoi ? des biens et des richesses ? mais Jésus-Christ vous avoit confié les trésors du ciel ; il vous avoit donné toute la terre pour votre partage : tout étoit à vous ; et le monde ne vous paie en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre long-temps, et dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, et ne donne rien ; Jésus-Christ donne toujours au delà de ce que nous attendons, et ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore ? des plaisirs réels et une félicité durable ? mais Jésus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses disciples, et la seule source des vrais plaisirs ; et le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, et tout le poids de votre crime : le monde mène par les plaisirs aux amertumes des passions ; Jésus-Christ mène par les croix à la paix du cœur et aux plaisirs tranquilles et solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde ? Comme on en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avoit été la première source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres disciples. Le pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement, tandis qu'ils l'avoient

vu maître de la mort et de la vie, et attirer après lui les grands et le peuple par l'éclat de ses prodiges : il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de disciples qu'il avoit choisis ; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, et ils s'en faisoient même une gloire devant les hommes: mais dès qu'il est saisi, lié, méprisé, ils se cachent ; ils ne le connoissent plus ; sa foiblesse les scandalise ; ses opprobres tant de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs ; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre, lui-même, qui, loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas disciple de cet homme : *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius ?* (Joan. 18. 17.) c'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Père céleste avoit révélé le mystère du Christ : c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auxquels il a confié les clefs du ciel et de l'enfer ; le pouvoir de marcher sur les serpens et de disposer à leur gré de toute la nature : c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Evangile, qui vont planter la foi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations,

rendre muette toute la science des philosophes, soumettre les Césars, porter le salut à toute la terre; et qui doivent à la fin paroître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze tribus d'Israël : c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son sacerdoce, qui vont être les premiers pasteurs de son Eglise, les pontifes des biens véritables, les Melchisédechs d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les princes et les rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes, et mettre leurs sceptres et leurs couronnes? *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire et de magnificence, que vous rougissez, foible disciple? *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Quelle folie! de se faire une honte devant les hommes du titre de disciple de Jésus-Christ! Le monde, avec toute sa gloire, a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable?

Cependant Pierre n'ose s'avouer disciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connoît point cet homme : *Non novi hominem*: (Matth. 26. 72.) il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche disciple! Mais c'est là ce Jésus, qui de pêcheur de poissons, vous avoit fait devenir pêcheur d'hommes; et qui, pour votre barque et vos filets, vous avoit établi le chef et le principal ministre de son

Eglise : *Non novi hominem :* il ne le connoît plus. Mais c'est là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement, et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt de mourir : *Non novi hominem :* il ne veut plus le connoître. Mais c'est là ce bon Maître qui vous avoit honoré de sa plus tendre familiarité : qui vous avoit admis à ses plus secrètes faveurs, et toujours préféré à tous les autres disciples : il affecte d'en ignorer jusqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'est là ce Seigneur qui vous soutenoit sur les flots; à qui les vents et la mer obéissoient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin c'est là le Christ, à qui tous les prophètes ont rendu témoignage; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiste vous a montré; que tous les sacrifices avoient figuré; que tous vos pères avoient demandé; que les hommes appeloient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, et les autr es Jean-Baptiste, ou quelqu'un d'entre les prophètes; et que vous aviez reconnu vous-même pour le Fils et l'envoyé de Dieu, qui seul avoit les paroles de la vie éternelle : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses miracles, sa doctrine. Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible et timide ! et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ?

Quelle foiblesse, mes Frères ! craindre les yeux

du monde, quand on obéit à Dieu! se glorifier de servir les rois de la terre, et avoir honte de servir celui que les rois eux-mêmes servent, et par qui seuls ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le service d'un monde misérable; d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujettissemens, les dégoûts; et n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jésus-Christ les restes d'une vie mondaine, et de remplir à la vue des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impose, et la noblesse de ses maximes! Quelle foiblesse! s'être fait honneur de sacrifier au monde et souvent à des maîtres injustes et bizarres, son repos, sa santé, sa conscience; et n'oser pas même sacrifier du monde à Jésus-Christ, ses discours frivoles et ses vaines censures! O mon Dieu! le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles? et la sublime sagesse de votre doctrine ne trouvera-t-elle jamais que des disciples tremblans et timides? Foiblesse et timidité dans les disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jésus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les prêtres et les docteurs, qui les aveugle sur la vérité des Ecritures. C'est là que Jésus-Christ les avoit souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère : *Lisez les Ecritures*, leur disoit-il souvent; *ce sont elles qui rendent témoignage de moi*. (Joan. 5. 39.) Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettoit plus de douter que les temps mar-

qués ne fussent arrivés; et que celui qui devoit être envoyé, ne dût enfin paroître : les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, et mille autres traits de son ministère, leur disoient assez que c'étoit de lui dont Isaïe et les autres prophètes avoient parlé, lorsqu'ils avoient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire : la grande réputation de Jésus-Christ, et son zèle contre leur hypocrisie, forme en eux un aveuglement de jalousie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la sainteté de Jésus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit et s'allume; et en voici toutes les démarches et tous les caractères.

Premièrement, la mauvaise foi : *Que ferons-nous?* disent-ils, *car cet homme fait plusieurs prodiges, et tout le peuple court après lui.* Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *Quia hic homo multa signa facit :* (Joan. 11. 47.) ils en conviennent ensemble; mais c'est cela même qui les aigrit et les aveugle : ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple, à mesure que la réputation de Jésus-Christ s'établit et s'augmente : que ferons-nous, disent-ils? *Quid facimus?* Aveugles, et conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël, et qu'un grand prophète a été suscité parmi vous :* (Luc. 7. 16.) c'est de lui dire avec le Scribe instruit dans le royaume des cieux :

Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu; car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui. (Joan. 3. 2.) *Quid facimus?* ce que vous ferez? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu;* (Ibid. 9. 38.) avec une femme Tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous;* (Matth. 15. 22.) avec le juste Siméon: *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu;* (Luc. 2. 29. 30.) avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle?* (Joan. 6. 69.) enfin du moins avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu!* (Marc. 1. 24.) *Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourroient dire : Que ferons-nous? et qui nous montrera le salut promis à la terre? Les nations qui le desiroient depuis tant de siècles auroient eu le droit de dire : Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les prophètes, qui avoient tant souhaité de le voir, auroient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir? et qui nous apprendra le jour de son arrivée? Mais vous, à qui la grace de Dieu, notre Sauveur a apparu; vous dont les yeux ont été assez heureux, pour voir ce que tant de prophètes avoient prédit, ce que tant de justes avoient desiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le ciel avoit

promis depuis tant de siècles à la terre; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, et recevoir le salut depuis long-temps promis à vos pères?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie; la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret: on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices: la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, et nous le fait mépriser: on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruite les justifie; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ, et ils n'en sauroient trouver: *Et quærebant falsum testimonium contrà Jesum, et non invenerunt.* (Matth. 26. 59. 60.) S'ils en eussent cherché de véritable, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent: le peuple se fût écrié: *Que Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes.* (Ibid. 9. 8.) Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris, auroient protesté, *Qu'il est la résurrection et la vie.* (Joan. 11. 25.) Tant de pécheresses converties auroient publié

qu'on ne peut résister *aux paroles de grace et de salut qui sortent de sa bouche.* (Luc. 4. 22.) Les pierres elles-mêmes du temple auroient crié à leur manière, *Que le zèle de la maison de son Père le dévore.* (Joan. 2. 17.) Que de lumière s'ils avoient voulu voir! et sur combien de vérités faut-il s'aveugler, et à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste!

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire, sont toujours secrètes, parce qu'elles sont toujours basses et rampantes. On se glorifie des autres passions: un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances: un vindicatif met sa gloire à faire éclater son ressentiment: un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches. Mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même: c'est la passion des ames lâches; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité; c'est un aveuglement, qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne: on est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

Troisièmement, la dureté. Ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres; et la jalousie, toujours cruelle, leur fait voir avec un plaisir inhumain les opprobres et les crachats dont on le couvre: le sanctuaire même de la

justice, et la majesté du tribunal sur lequel ils sont assis, ne peut servir d'asile à un innocent, contre les indignités et les outrages. Ah ! l'arche d'Israël fut en sûreté dans le temple même de Dagon; et l'idole elle-même respecta, en tombant à ses pieds, la majesté et la gloire de celui qui résidoit en elle : et Jésus-Christ, l'arche du Nouveau-Testament, est aujourd'hui outragé au milieu même de son sanctuaire et de ses ministres; et si l'on tombe à ses pieds, en se prosternant devant lui, ce sont des hommages de dérision, qui insultent à ses douleurs et à ses ignominies.

Qu'il reste peu de sentiment d'humanité dans un cœur, lequel après avoir regardé d'un œil d'envie et de tristesse la prospérité de son frère, voit ses malheurs d'un œil d'allégresse et de complaisance ! troisième caractère de cette injuste passion; la dureté. Elle endurcit le cœur, et le ferme à tous sentimens de pitié et de tendresse : on voit avec une joie secrète les malheurs et la décadence de ses frères; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation et de réjouissance étoit répandu dans la maison d'Aman, au seul spectacle des malheurs et du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur; et c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, et la passion dominante des cours : cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait

toujours

toujours le triomphe et la victoire des autres. Quel aveuglement pour des chrétiens, qui doivent se regarder comme frères, et comme héritiers des mêmes biens et des mêmes promesses !

Quatrièmement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre roi que César, s'écrient-ils : *Nos regem non habemus, nisi Cæsarem.* (Joan. 19. 15.) Eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquàm ;* (Ibid. 8. 33.) qui détestoient le joug des incirconcis ; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu, et de n'avoir que le Seigneur pour roi et pour père : eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, et qui croyoient que tous les rois et tous les peuples deviendroient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui, avec la réputation duquel, une secrète jalousie les rendoit irréconciliables : *Nos regem non habemus, nisi Cæsarem ;* ils renoncent à la gloire d'être le royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël, et aux promesses faites à leurs pères, pourvu que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme ! et faut-il que la ruine du peuple et de la patrie vous touche moins que le plaisir affreux de vous satisfaire.

Oui, mes Frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la religion, l'état, les in-

térêts publics, la gloire de la patrie, à la bassesse de son ressentiment. Tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux : s'ils proposent des avis utiles aux peuples et à l'état, nous les rejetons : s'ils en rejettent d'injustes et de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devroit réunir : on cherche à se détruire aux dépens des affaires et des nécessités publiques : les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières : on oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des prêtres met dans leur cœur aux promesses et à la vérité des Ecritures.

En troisième lieu, l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses disciples; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations et de louanges; et couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au roi pacifique, qui venoit porter la paix et le salut dans Sion : cependant ce même peuple en furie

se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.* (Luc. 19. 14.) Quelle ingratitude ! ils vouloient l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse ; et au milieu de Jérusalem, ils ne le connoissent plus, et regardent son joug comme une indigne servitude.

C'est l'ingratitude, mes Frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grace, et des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événemens heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur ; nous l'avons suivi quelque temps ; nous avons été touchés de reconnoissance sur les attentions de préférence et de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentimens de notre cœur, nous avons oublié ses bienfaits et nos promesses : et comme l'ingratitude et l'abus des graces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur ; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui ; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre ; et pour étouffer les restes de nos anciens sentimens de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Frères, l'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grace trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde; tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête; rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu; et le premier objet le saisit et l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment; et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu; c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir, les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance; nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même, toujours assujettie aux mêmes lois, toujours soumise aux mêmes règles, toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. Ah ! s'il ne falloit pour être saint, que faire une action héroïque de vertu,

un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en coûteroit moins à la démarche des hommes: on trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment: toutes les forces de l'ame semblent se réunir alors; et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire; c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui assez de générosité pour tirer le glaive, et défendre son Maître contre les sacriléges qui l'insultent; mais dès que la tentation recommence, il se décourage et succombe: il est aisé d'être en certains momens héroïque et généreux; ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle. Aveuglement d'ingratitude et d'inconstance dans le peuple, qui résiste à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrième lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui résiste à la vérité de son innocence.

Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle: tout prouve à Pilate son innocence: il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort; mais on le menace de César: *Non es amicus Cæsaris*. (Joan. 19. 12.) Et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il connoît, et qu'il ne peut se cacher à lui-même.

Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi. Ne pouvant s'aveugler sur l'innocence du Sauveur à laquelle son silence, ses réponses, les accusations des Juifs, les songes mêmes de sa propre femme, tout enfin rendoit témoignage; mais d'un autre côté ne voulant pas se mettre en danger d'exciter une sédition dans Jérusalem, qui auroit pu déplaire à César, et lui attirer sa disgrace: il propose des expédiens pour sauver Jésus-Christ; il veut se servir de la circonstance de la pâque, où c'étoit la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel; et par-là il leur fait entendre contre les lumières de sa conscience, que Jésus de Nazareth a besoin de grace; et qu'il est digne de mort, si les suffrages du peuple ne font tomber sur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la pâque.

Premier obstacle que l'ambition met dans un cœur; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. On craint toujours de déplaire; on veut toujours tout concilier, tout accommoder; on n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse, qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres, les héros chrétiens: on met en parallèle Jésus et Barabbas, toujours prêt à sacrifier l'un ou l'autre, selon que le temps et les occasions peuvent le demander. Ainsi on ne sauroit compter sur un cœur en qui l'ambition

domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand : sans principe, sans maxime, sans sentimens ; il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui ; il dit sans cesse, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* (Matth. 27. 21.) Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde ? prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes ames ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

Secondement, un obstacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous est à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas sur Jésus-Christ, embarrasse Pilate : *Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle le Christ?* (Ibid. ℣. 22.) leur disoit-il. Le Sauveur est pour lui un embarras : son innocence lui pèse ; il voudroit bien que les Juifs en fissent tout seuls leur affaire : *Tollite eum vos, et secundùm legem vestram judicate ;* (Joan. 18. 31.) la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur ; ell enous rend la justice et la vérité odieuses. On est embarrassé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort ; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause ; on cherche les moyens de s'en débarrasser ; et loin d'embrasser avec joie

l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse.

Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate ayant appris que Jésus étoit Galiléen le renvoie à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce prince, c'étoit à lui à juger de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas le desir de conserver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche; c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue : il fait servir Jésus-Christ à ses fins, et le met à profit pour sa propre utilité.

Troisième obstacle; un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité, qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer et de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus, et sous un règne surtout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs et des graces, on se sert, comme Pilate, de Jésus-Christ pour gagner la bienveillance du prince : après avoir tenté toutes les autres voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire : elle emploie tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, les apparences du zèle et de la vertu. Quel malheur, quand on est assez corrompu pour tourner Jésus-Christ même à sa propre perte; pour faire de la vertu la voie des passions et l'attrait du vice; pour employer la religion à favoriser les desirs du siècle qu'elle condamne; pour changer les ressources mêmes

de la piété en des motifs de cupidité; et les armes mêmes de la vérité en des instrumens de duplicité et de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une ame qui peut abuser du don de Dieu, et ne faire point d'autre usage de Jésus-Christ, le juge et l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs et à la bienveillance du monde même!

Enfin dernier obstacle; un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate voyant que ses délais et ses tempéramens ne servent qu'à aigrir et allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance; *Tradidit voluntati eorum;* (Luc. 23. 25.) mais en même temps il lave ses mains; il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste: *Innocens ego sum à sanguine justi hujus*. (Matth. 27. 24.)

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité; on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir et à la règle: on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'état, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience et son devoir sont toujours nécessaires, dès-là qu'elles nous sont utiles: elles ont toujours

certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse et de la prudence; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice, qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices : ce vice, qui se glisse jusque dans nos vertus, et dont les plus justes sont à peine exempts : ce vice, qui infecte toutes les cours, et qui en est comme l'ame, et le grand ressort qui donne le mouvement à tout: ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords, et qu'on ne s'avise jamais de porter aux pieds du tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies; et il suffit d'avoir été heureux, pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la royauté de Jésus-Christ. Il ne peut se dissimuler à lui-même qu'il ne soit usurpateur du trône de David, et étranger dans l'héritage de Sion : les frayeurs de son prédécesseur, sur la naissance du nouveau roi des Juifs, que les mages venoient adorer, n'étoient ni si anciennes, ni si oubliées, et avoient été même marquées par des traits trop publics et trop sanglans, pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition et de crédulité; et voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curiosité : il sou-

haitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choses si merveilleuses; il se promettoit d'en être lui-même le témoin, et de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée; *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri:* (Luc. 23. 8.) il ne cherche pas des instructions; il ne veut qu'un spectacle. Il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles sur sa doctrine et sur son ministère: *Interrogabat autem eum multis sermonibus;* (Ibid. ℣. 9.) mais ce n'est pas pour connoître la vérité, c'est pour en faire des dérisions, et se confirmer dans son incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété: on voudroit des miracles pour croire: on ne se rend point à la voix de tous les siècles, et de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatans, auxquels l'Eglise doit sa naissance et son progrès: on ne veut pas voir que l'Evangile reçu, et subsistant dans l'univers, est le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre: on veut être chrétien par les sens; et on ne peut l'être que par la foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célèbres par la singularité de leurs lumières, et par une réputation publique de zèle et de vertu: mais ce n'est pas pour s'instruire; c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin, et des questions vaines et frivoles: *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune: on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité;

on parle toujours de religion, et on n'en a point: *interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeoient Jésus-Christ pour s'instruire, se contentoient de lui demander: *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle?* (Luc. 10. 25.) Ils en venoient d'abord aux devoirs: ils couroient au remède de leurs maux les plus pressés: ils vouloient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la loi, et à trouver la voie qui conduit à la vie: *Quid faciendo, vitam æternam possidebo?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs, et non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci au contraire, ne se proposent dans leurs questions et dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes, qu'au fond tout est incertain; qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre; et avoir l'audace de douter de la vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre justice punit l'orgueil d'une foible raison, en la livrant à ses propres ténèbres.

A la curiosité Hérode mêle la dérision: n'ayant pu même tirer de Jésus-Christ une seule parole, il le méprise, et toute sa cour suit son exemple: *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo.* (Luc. 23. 11.) Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talens divins et ses œuvres admirables devant Hérode; tout cela qui auroit dû être auprès de

ce

ce prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jésus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit foible, et d'une raison égarée : on le revêt d'une robe blanche, comme un insensé, et on le renvoie à Pilate : *Et illusit indutum veste albâ.* (Luc. 23. 11.)

Et voilà, mes Frères, comme Jésus-Christ dans ses serviteurs, est tous les jours traité dans le monde, et surtout à la cour des rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs; s'ils se taisent à certains discours; s'ils ne se conforment pas à certains usages; s'ils se font un scrupule de certains abus que l'exemple commun autorise; loin d'admirer en eux la force de la grace, et la grandeur de la foi, qui peut résister au torrent des plaisirs et des exemples, on traite leur piété, et la magnanimité de leur vertu, de petitesse d'esprit. On les regarde comme des hommes oiseux et bornés, qui manquent d'élévation et de courage, et incapables de suivre des routes plus brillantes : on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talens, n'ont rien de mieux à faire : on s'applaudit de ne pas leur ressembler : on s'estime trop soi-même, pour se croire propre à remplir les devoirs sublimes de la religion : on se croit né pour de plus grandes choses, que pour servir Dieu, que pour sauver son ame, que pour mériter un royaume immortel, que pour être reçu dans cette cité éternelle, où tous les citoyens

seront rois, et où toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité et de la gloire.

Monde profane! vous mépriserez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous condamnera toujours: sa croix vous paroîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé! vous rejetterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous a rejeté lui-même de son héritage: vous traiterez toujours ses disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable! vous livrerez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous incommode, et vous embarrasse: vous sacrifierez toujours la conscience et le devoir à des intérêts vils et rampans, parce que vous ne connoissez pas Dieu, et que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, et qui ne peut jamais réussir à remplir vos desirs et votre attente. Monde injuste! vous persécuterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire: vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, et que les plus gens de bien vous ressemblent. Monde insensé! vous rougirez toujours de Jésus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La

vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice; et Jésus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain, qui résistera à la vérité de sa doctrine; un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures; un aveuglement de légèreté et d'ingratitude, qui résistera à la vérité de ses miracles; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence; enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité, en condamnant Jésus-Christ: il faut voir comment Jésus-Christ sur la croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

SECONDE PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs et les préjugés des passions humaines; et c'est aujourd'hui proprement que le Père a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette: *Eccè testem populis dedi eum.* (Isaïe. 55. 4.)

Or, nous avons vu que le monde, en rejetant aujourd'hui Jésus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures, qui rendoient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avoit tant

de fois annoncée ; sur la vérité de ses miracles, dont il avoit été témoin ; sur la vérité de son innocence, dont il étoit convaincu ; et enfin, sur la vérité de sa royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jésus-Christ sur la croix condamne aujourd'hui le monde, rendant un grand témoignage à toutes ces vérités ; à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort ; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances ; à la vérité de ses miracles, en les renouvelant sur le Calvaire ; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux ; enfin, à la vérité de sa royauté, en établissant sa puissance, et conquérant le monde par la croix. Et c'est ainsi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati.* (Joan. 18. 37.)

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes Frères, la mort de Jésus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures : c'est elle seule, qui en justifie les prophéties ; qui en développe les prédictions ; qui en éclaircit les obscurités ; qui en explique les figures : c'est la clef sacrée, qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles ; les ténèbres des prophéties deviennent impénétrables ; le détail du culte et des cérémonies de la loi paroît puéril ; une nuit épaisse est répandue sur ce livre

divin : mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siècles; on voit clair dans toutes ses figures, on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies; on entre dans le sens de toutes ses prophéties; on sent la vérité et la divinité de nos livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde; cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, et prêt à être immolé sur la montagne sainte; ce Joseph, livré par ses propres frères, et devenu le Sauveur de l'Egypte; ce Job, l'homme de douleur, et méritant par sa patience et par ses afflictions, de rentrer en possession de ses biens et de sa gloire; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte et d'ignominie, accompagné des anathèmes et des dérisions de son peuple, qui l'outrage et qui l'insulte; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, et ressuscité pour sauver Ninive. Enfin depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant, et en tracer de loin dans les livres saints, les symboles et les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçoit que le sang de Jésus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle, que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des nations, purifiée par le bois sacré de la croix. Le

serpent d'airain élevé, et devenu le remède des plaies du peuple, n'étoit que le symbole de Jésus-Christ élevé en croix, et devenu le remède de nos plaies et de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ, tout est prédit dans les livres saints, et dès le commencement annoncé aux hommes; le fiel dont il devoit être abreuvé; les crachats dont on le couvre; les clous, qui percent ses mains, et ses pieds sacrés; le sort, qui partage ses vêtemens; la perfidie du disciple, qui le livre, et qui déchoit de son apostolat; les deux malfaiteurs, au milieu desquels il expire; la lance qui ouvre son côté; ses os, qui ne sont pas brisés; la forte clameur qu'il pousse vers son Père; de sorte que les prophéties ne paroissent plus qu'une histoire claire et anticipée des douleurs et des opprobres de la croix.

C'est ainsi que la mort de Jésus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce mystère, qui révolte si fort la raison, et qui est la folie du Gentil, et le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre foi, la certitude de nos livres saints, et la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît et mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies; que les peuples témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité; que ce livre divin se répandît dans toutes les nations, et qu'il fût jusqu'à la fin des siècles, le garant de notre foi, le fon-

dement de nos espérances, la règle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, et toute la violence des superstitions et des sectes, viennent se briser; et enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, et vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse et la sublimité de vos voies, sous des apparences viles et insensées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, et révoltant les foibles lumières d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténèbres. Premier témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui souffrent, et que la violence qu'on se fait à soi-même étoit l'unique ressource du salut : toute sa doctrine sembloit se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens. Or, nul philosophe jusqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances : c'etoit là ce secret du royaume des cieux, jusque-là inconnu aux enfans du siècle. Il falloit donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avoient pré-

cédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissoient avec plaisir de tout; et que les humiliations et les douleurs de sa mort, devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort; et quelles douleurs! le fiel et l'absinthe, dont on l'abreuve; l'infection des crachats, dont on couvre son visage adorable; les coups de fouet, qui déchirent son corps sacré; les soufflets barbares, qui le meurtrissent; la couronne d'épines, qui le perce; la pesanteur de la croix, qui l'accable; les clous, qui l'y attachent; les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit affligé, par l'horreur de nos crimes; son cœur contristé, par l'inutilité de ses souffrances; son amour accablé, par l'ingratitude de son peuple, et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte, et la réponse décisive à tous nos vains prétextes.

Car, mes Frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi? notre innocence? une vie régulière, exempte de certains excès, et qui semble nous dispenser de cette vie de larmes et de mortification, qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jésus-Christ, saint, innocent, separé des pécheurs, ne remplit son ministère que par les souffrances; n'opère notre salut, que par la croix; ne devient homme, que pour devenir l'homme de douleurs:

ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais d'ailleurs, notre innocence? Grand Dieu! vous nous connoissez: vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères: vous avez suivi les routes les plus secrètes de nos passions: vous avez prévu nos chutes, avant même que nous fussions tombés: nos premières mœurs et nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux: *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua:* (Ps. 138. 5.) et vous savez, grand Dieu! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré; et que ce fantôme de vertu qui nous abuse, tombera et s'évanouira devant la lumière et l'éclat terrible de vos jugemens et de votre justice.

Quoi encore? notre rang, et l'élévation où la providence nous a fait naître? Mais Jésus-Christ, le successeur de tant de rois, le roi immortel des siècles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la croix et de la violence? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur, son sceptre, sa pourpre, sa couronne; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux grands qu'au peuple, parce qu'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources et les instrumens de leurs souffrances; et que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des fidèles.

Quoi encore? la foiblesse de la santé, et la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jésus-Christ, formé par l'Esprit-Saint, et le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri et brisé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle est cette foiblesse de tempérament, qui a tant de force pour soutenir la fatigue des passions, et pour courir dans les voies de l'iniquité; et qui n'est foible et sans courage, que lorsqu'il faut aller à Dieu, et faire un seul pas dans les voies de la justice?

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'est pas un maître si cruel, et qui nous aime trop, pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé son Fils unique, et dans lequel seul nous sommes dignes de son amour? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t-il fait passer? Si le juste est traité avec tant de rigueur, réservera-t-il toute son indulgence pour les coupables?

Quoi enfin? les rigueurs et les difficultés de la pénitence? Mais, mes Frères, comparons la violence que la religion nous impose, aux souffrances de Jésus-Christ; et soutenons, si nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences consistent plutôt à nous priver de quelque plaisir, qu'à souffrir quelques peines; à retrancher quelques superfluités, qu'à nous imposer des privations douloureuses; à ne pas tout accorder aux sens, qu'à les mortifier: et encore ces privations légères, par

combien d'endroits sont-elles adoucies? la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous suit, l'élévation qui nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes Frères? et si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent? Second témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations et par ses souffrances.

Il rend en troisième lieu, sur la croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, en couvrant toute la terre de ténèbres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, et qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles : c'est en convertissant un scélérat, qui expire à ses côtés : c'est en changeant le cœur du centenier même, qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité : c'est en touchant les spectateurs de sa mort, et les obligeant de s'en retourner, frappant leur poitrine, et répandant des larmes de componction et de pénitence : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* (Luc. 23. 48.) Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ; la conversion des grands pécheurs : et remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusque-là avoit vécu sans Dieu dans ce monde, et n'avoit point apporté d'autre disposition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée; où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteste; où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé: dans ce dernier moment où Dieu jusque-là méprisé, méprise à son tour, et se retire; où la mesure est comblée, où les graces de repentir sont d'ordinaire refusées : dans ce dernier moment où le pécheur est déjà jugé, et où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence, et du désordre de toute sa vie : dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grace et le salut. La première aspersion du sang de Jésus-Christ, qui coule de la croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie : il reconnoît la gloire et la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit : après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant de la bouche même de Jésus-Christ, l'assurance du pardon; et le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes Frères, le grand miracle de la mort de Jésus-Christ; la conversion d'un pécheur mourant : et cependant il n'est point de pécheur, qui

qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être insensé d'attendre que le soleil s'éclipsât encore ; qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer ; que tous les miracles qui s'opérèrent alors, se renouvelassent encore : quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant ; prodige plus grand et plus merveilleux que tous les autres miracles qui se passent sur le Calvaire ! Il falloit que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siècles et si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques, et jusque-là inouïes ; que tout y fût singulier ; que tout y rendît témoignage, par sa nouveauté, à la gloire et à la divinité du Fils de l'Homme. Mais Jésus-Christ mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre ; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, toute la terre ne se couvre plus de ténèbres, le voile du temple ne se déchire plus, les pécheurs mourans ne se convertissent plus ; et les conversions au lit de la mort, n'ont que cet exemple et ce prodige pour elles.

Le second pécheur, dont Jésus-Christ sur la croix, opère la conversion, est un pécheur incrédule ; un centenier gentil, qui jusque-là n'avoit regardé Jésus-Christ qu'avec dérision, et sa doctrine comme une imposture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les graces, qui rend inutiles tous les secours de la religion, et change en poison les remèdes mêmes,

l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ mourant. Ce centenier est frappé des merveilles de sa mort : ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connoissance de la vérité; c'est en considérant Jésus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience et sa majesté dans les tourmens, son amour pour les hommes, l'innocence de ses mœurs, la sainteté et la divinité de ses maximes : voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'imposture n'auroit pas eu recours à un moyen si triste et si rebutant, pour séduire les hommes; qu'elle auroit flatté, ou leurs passions, ou leur orgueil; qu'elle leur auroit proposé, comme les autres philosophes, une doctrine agréable aux sens, ou flatteuse à l'esprit et à la curiosité : mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu, qui pût se faire des disciples par la croix; attirer les hommes, en ne leur proposant que des persécutions et des souffrances; en leur interdisant tous les plaisirs, et ne leur promettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine, que les larmes, les croix et les violences : mais qu'il n'y avoit que le maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère et humiliante, qui les alloit tous révolter, et venir établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser et à l'éteindre : *Verè Filius Dei erat iste.* (Matth. 27. 54.)

Enfin, la troisième sorte de pécheurs, que Jésus-Christ convertit sur la croix, est une troupe inutile de spectateurs que la seule curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les scribes et les pharisiens, et n'opposant point d'autre obstacle à la grace, qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, et des graces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé et brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* (Luc. 23. 48.)

L'oserai-je dire, mes Frères ? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit et au spectacle des souffrances du Sauveur ? Des pécheurs scandaleux, et chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jésus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, et à ce saint spectacle renouvelé dans nos temples, que comme à un supplice; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Eglise consacre aux mystères douloureux de Jésus-Christ, et où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose; qui en murmurent, et en comptent tous les momens, comme s'ils étoient sur la croix eux-mêmes : des pécheurs incrédules, et qui n'assistent, comme

le centenier, à ce spectacle de religion, que pour satisfaire aux devoirs d'une charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à tout ce que tout le monde lui-même exige d'eux; mais qui en secret, regardent la croix comme une folie, et insultent peut-être aux souffrances de Jésus-Christ, et à la piété et au deuil public des fidèles : enfin, des pécheurs mondains et oiseux, que la seule curiosité attire au récit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni desir d'une vie plus sainte; qui suivent la multitude, et ne viennent sur le Calvaire, que comme spectateurs, que parce que la foule y court, et que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvelez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur ! les miracles du Calvaire : le moment où vous expirez, est le moment des graces et des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions capables de purifier les ames les plus souillées et les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs aux pieds de votre croix : vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert et prêt à leur pardonner; la soif extrême que vous avez de leur salut; la forte clameur que vous poussez pour eux vers le trône de votre Père. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu ! le jour de vos miséricordes. Du haut de ce bois sacré, jetez encore quelques-uns de ces regards puissans sur les pécheurs qui vous environnent; et consacrez la mémoire de ce grand

jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang, et la perpétuité de votre sacrifice ! Troisième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de ses miracles, en les renouvelant.

Il rend en quatrième lieu, témoignage à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes Frères, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, et de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions et d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient; il meurt en demandant grace à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur et leurs outrages; c'eût été souffrir en philosophe : il ne leur reproche pas ses bienfaits et leur ingratitude; c'eût été souffrir en homme foible : il ne les menace pas de sa puissance; c'eût été souffrir en homme vain : il ne se console pas par l'espérance de leur punition; c'eût été souffrir en homme piqué et sensible : il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie; c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux; il n'est occupé que de leur salut : il semble oublier dans ce dernier moment, ses disciples les plus fidèles; il ne demande rien pour eux à son Père : il ne pense qu'à ses ennemis; il ne prie, il ne parle que pour eux; il ne demande que

pour eux des graces à son Père ; et c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, et il les bénit : ils demandent sa mort, et il demande leur grace : ils veulent prendre sur eux et sur leurs enfans le crime de son sang répandu ; et il ne veut pas qu'on le leur impute.

Père! pardonnez-leur, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*. (Luc. 23. 34.) Souvenez-vous, ô mon Père! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfans ; que par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers et mes frères ; que vous n'êtes plus un juge armé pour les perdre, mais un Père toujours prêt à les sauver ; et qu'en m'attachant à la croix, ils se sont élevé un asile, qui doit les mettre à couvert de vos foudres et de vos vengeances : *Pater, dimitte illis*. Ne regardez pas les mains qui m'ont percé ; ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour apaiser votre justice, et effacer le crime de ceux qui m'immolent : *Pater, dimitte illis*. Ils ignorent encore que c'est vous qui m'avez envoyé : pardonnez à des aveugles qui croient rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne savent pas que ce sang qu'ils répandent, va sanctifier tout l'univers ; que cette victime qu'ils immolent, est le prix du salut de tous les hommes ; que cette croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie et la résurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remède des maux du genre hu-

main; qu'elle va répandre dans toute la terre, la connoissance de votre nom, et vous former parmi tous les peuples, des adorateurs en esprit et en vérité. Père saint! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma croix, ne leur imputez pas une faute si heureuse; et pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens inestimables qui vont en revenir à la terre: *Non enim sciunt quid faciunt*. Ils ne savent pas qu'en me faisant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivans, ils vont l'élever au-dessus des principautés et des puissances; qu'en me rejetant, ils vont me faire connoître de tous les peuples; qu'en refusant de me faire reconnoître pour roi, ils vont m'établir prince du siècle à venir, juge de toutes les tribus, seigneur de toutes choses, et m'assurer toute puissance dans le ciel et sur la terre. Père saint! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise, à mes opprobres et à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent, sans le savoir, à l'exaltation de mon nom, et à l'agrandissement de mon royaume: *Non enim sciunt quid faciunt*. Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs pères; que vont venir des jours sur eux, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté; où Jérusalem va devenir une affreuse solitude; où son autel sera détruit, son temple abandonné, et devenu une triste masure; ses citoyens errans et fu-

gitifs; et votre héritage qu'ils ont souillé du sang innocent, livré à une malédiction éternelle. Père juste! mais vous qui leur préparez ces jours de visite et de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger : sauvez les restes d'Israël; épargnez les branches d'une racine sainte; sauvez un peuple que vous avez choisi; ne perdez pas pour toujours mes frères selon le sang, les os de mes os, et la chair de ma chair : ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti : épargnez les enfans des saints : rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël : réunissez-les dans les derniers temps au tronc dont ils se sont séparés : rappelez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, et qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des boucs et des taureaux, mais le renouvellement et les signes mystiques du grand sacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin, il rend, en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la croix. Le monde lui avoit disputé la réalité et l'éclat de sa royauté : il ne l'avoit traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres; le sceptre, un vil roseau; la pourpre, une robe d'ignominie; la couronne, une couronne de douleur; le trône,

un bois infâme, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce foible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géans de la terre, et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des Césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes; et un roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie et sa liberté, pour en rapporter en triomphe, les débris précieux dans sa patrie; plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avoit conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre; un trône de grace et de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans

la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux : le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore : la malice de ses frères, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avoit enseveli ; et tous les peuples de l'Egypte, et l'univers entier reconnoît sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terrâ Ægypti* (Gen. 45. 26.)

Mais, mes Frères, tout reconnoît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer ; de l'aveuglement des Juifs, et de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnoissent ; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos?* (Luc. 19. 14.) Les morts entendent aujourd'hui sa voix, et sortent de leurs tombeaux ; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : Levez-vous, ô vous! qui dormez d'un sommeil de mort ; sortez de la

profondeur de vos crimes et de vos ténèbres; et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdue: *Surge, qui dormis; et exurge à mortuis, et illuminabit te Christus.* (Ephes. 5. 14.) Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amollir? le voile du temple se déchire; et le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si long-temps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer; et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres, où nous vivons, pour entrer dans un royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde, qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction et leur reconnoissance; et s'ils s'obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle? Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. Rom. 4. 25.

C'est avec raison, mes Frères, que l'Eglise a célébré dès le commencement le grand mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, et sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait, et qu'il a fait plus glorieux pour lui et pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes Frères, c'est en ce jour que le scandale est ôté; que tous les mystères ignominieux de Jésus-Christ se développent; que le secret de ses souffrances est éclairci; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, et le sens des Écritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doc-

trine

trine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelans se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée; les tribulations de la chair, adoucies; les souffrances de notre exil, consolées; et une vie toute spirituelle proposée aux chrétiens.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ étoit mort pour crucifier le vieil homme; il ressuscite pour former le nouveau: il étoit mort pour délivrer des esclaves; il ressuscite pour apprendre aux enfans à user saintement de leur liberté: il étoit mort pour payer nos dettes; il ressuscite pour nous combler de ses graces: il étoit mort pour sauver des coupables; il ressuscite pour instruire et perfectionner des justes: il étoit mort pour fermer les portes de l'enfer; il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel: en un mot, il étoit mort pour nos péchés; il ressuscite pour notre justification: *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes Frères? pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Pre-

mièrement, il ressuscite pour notre justification; parce que sa résurrection renferme les motifs les plus pressans que la religion puisse nous fournir, pour persévérer dans la grace de la justification, que nous venons de recevoir dans les sacremens; c'est mon premier point: en second lieu, parce que sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer; c'est le second. La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue; nous apprend à y persévérer: elle est le motif et le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte: *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram*: c'est là tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans un affoiblissement de la foi, qui commence à s'éteindre, et à jeter une espèce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte; ou dans la tiédeur de l'espérance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, et ne réveille plus en eux le desir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très-puissans pour persévérer dans la grace, où la participation aux saints mystères a dû vous établir en ces jours solennels.

En effet, en premier lieu, si l'affoiblissement de la foi est d'ordinaire la première source de nos rechutes; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le crime; s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne; et que la religion s'affoiblisse dans une ame où la piété s'éteint; qui peut douter que la résurrection de Jésus-Christ ne soit le grand témoignage de la foi chrétienne, et que tous les autres mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité et leur certitude? En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais par une raison contraire, si Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes Frères, si la vertu du Père a délivré Jésus-Christ d'entre les morts, Jésus-Christ étoit donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable et fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la vérité, et l'honorant d'une grace, dont jusqu'à Jésus-Christ aucun homme mortel n'avoit été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir: prodige que Jésus-Christ lui-même avoit promis à ses disciples et à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc,

sa résurrection une fois établie, tous ses mystères sont prouvés, dit saint Augustin, et la foi des chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage: *Resurrexit Christus, absoluta res est.* (S. Aug.)

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, et non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premièrement, les précautions mêmes de ses ennemis: ils avoient scellé le tombeau; ils l'avoient environné de soldats; ils n'avoient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenoient que ce Jésus qu'ils ont crucifié, avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisième jour; ils ne paroissoient attentifs qu'à empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin Maître: des ennemis si puissans, si vigilans, si intéressés à n'être point surpris, n'avoient garde de se laisser surprendre. Secondement, la déposition des soldats: ils leur font publier, que pendant qu'ils dormoient, les disciples sont venus enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulcre et à le garder, peuvent-ils tous de concert et en même temps, s'être livrés au sommeil, et à un sommeil si profond et si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermoit le tombeau, ils aient donné le temps aux disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans

qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit et sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des soldats, et déconcerté une entreprise si téméraire et si insensée? De plus, ces disciples doutent eux-mêmes; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes femmes: des esprits si grossiers et si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Troisièmement, les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent: ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut pour un peu de temps suppléer à la vérité par ses images, et transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours: ce n'est point de loin, et au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, et les instruisant, et leur parlant du royaume de Dieu: ce n'est pas à un seul; il est des esprits plus crédules que les autres; c'est à tous en commun, et à plusieurs en particulier: ce n'est pas sous une figure nouvelle: le changement eût été suspect; c'est avec ses plaies, et tous les traits auxquels on pouvoit encore le reconnoître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avoient été témoins: *Cujus nos omnes testes sumus.* (Act. 2. 32.) Quel intérêt ont-

ils de le publier, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? Quoi! ils vont s'exposer aux plus cruels tourmens pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fausse! ils vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues et les gibets! Une fausse persuasion, en matière de religion surtout, peut pousser des esprits simples et crédules à des excès et à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs grossiers, que des hommes sans lettres, et de la lie du peuple, entreprennent, de sang froid, d'aller séduire l'univers, et de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur Maître est ressuscité, et qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, et qui deviendroit un plus grand prodige, que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des chrétiens.

D'ailleurs, ces disciples ont abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardoient encore comme le libérateur promis à leurs pères, et le Christ, Fils du Dieu vivant; et ils le confesseront généreusement sur les échafauds après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse? ils verseront tout leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux? et parmi tous ces hommes foibles et

timides, aucun d'eux ne se démentira, et ne confessera au milieu des tourmens, sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop long-temps sur une vérité si éclatante, et que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or, voilà, mes Frères, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste: il voit dans ce mystère toute la religion assurée; les châtimens dont elle menace, certains; ses promesses, infaillibles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importans; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès-là que Jésus-Christ est ressuscité, ah! dès lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son ame; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès-là les dérisions des impies sur la sainteté de nos mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, et des blasphêmes dont j'ai horreur; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, des discours d'enfant. Dès-là l'Evangile me paroît ma seule règle; les exemples de Jésus-Christ, mon modèle; les terreurs de la piété, des dons de Dieu; la sécurité des libertins, une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, et les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, et le caractère des réprouvés.

Or, mes Frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Ah! aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière, et dans le ministère de la parole sainte; il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet apôtre ne retombe plus, et confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur et son Dieu, et demeure à jamais fidèle. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plus tôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres disciples. Ah, mes Frères! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jésus-Christ? ne sommes-nous pas les enfans des saints qui le virent et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains: nous avons même senti, en ces jours heureux, Jésus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des sacremens. Eh! pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur? S'il seroit monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de

croire, et de vivre comme si l'ont ne croyoit pas? Un fidèle persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles, peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paroît sur la terre? et si des biens fugitifs qui n'ont rien de réel, et que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire; la véritable félicité, des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne sauroit-elle nous détromper, et dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, et un temps qui se précipite et qui va finir demain, pour l'éternité?

Second motif que je prends dans ce mystère pour nous animer à conserver la grace reçue en ces jours saints. Non-seulement ce mystère affermit notre foi; mais encore premièrement, il rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la corrige. La résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous savons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef: nous savons qu'étant le premier-né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter! et qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort et de la corruption, que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière: nous savons que sa résurrection se-

roit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui; qu'il seroit dans le ciel, sans Eglise, sans sacerdoce, sans sacrifice; et qu'il n'y seroit pas notre pontife éternel, s'il n'offroit pas éternellement son corps mystique à son Père. Ainsi nous savons que nos frères, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix et de l'unité, n'ont pas péri sans ressource; qu'ils ont disparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuse espérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en poussière, la pâture des oiseaux du ciel, ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, rassemblera des quatre vents les portions dispersées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ses élus; reprendra leurs restes précieux que la révolution des temps, et la vicissitude des choses a confondus, et qui sont connus de lui seul, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce souvenir, mes Frères, que de puissans motifs pour affermir une ame dans la grace et dans le service de Dieu! Je ressusciterai avec cette chair que je vais déshonorer : je la porterai aux yeux de Jésus-Christ et de ses anges, encore marquée de taches honteuses de mes iniquités. Hélas! si tout devoit mourir avec moi, je pourrois tout permettre à mes desirs corrompus : mais l'impie ressuscitera comme le juste : la trompette fatale éveillera, sans égard, tous ceux qui

reposeront sous l'empire de la mort : il faudra reparoître sur la scène à la face de tout l'univers ; et voir revivre des œuvres de ténèbres, que je croyois ensevelies dans un éternel oubli. Quoi ? pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre, me sera reprochée ? ni les siècles, ni les années, ni les tourmens, n'effaceront jamais cette circonstance honteuse de ma vie? un plaisir si rapide, qui n'est déjà plus lorsque je le goûte, et dont je me dispute moi-même, en le goûtant, la fausse douceur, par des remords et des agitations secrètes ; ce moment si fugitif sera écrit dans le livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels ; sera scellé dans les trésors de la colère divine, et durera autant que la justice de Dieu même ? Grand Dieu ! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes desirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma foiblesse, et faites entendre à mon cœur, qu'un chrétien ne doit plus rien se permettre, qui ne soit digne de l'éternité!

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance. Car, mes Frères, si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes ; et les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines et les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifiees continuels ; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu ; les passions renaissent, ce semble, de leur propre

défaite : vous croyez avoir résisté jusqu'au sang, et remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un royaume divisé au dedans de soi : on penche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, et à jouir tranquillement de soi-même; et voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'ame fidèle, comme l'espérance de la résurrection : elle sait que ce corps de péché, qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Ainsi loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la presse, plus le desir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente : plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution et sa réunion avec Jésus-Christ : elle trouve dans sa foiblesse une nouvelle force ; ses tentations portent avec elles leur remède ; et tous les mouvemens qui l'avertissent du fonds de sa corruption, la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ses misères.

Dans les tribulations qui arrivent au juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tomber en pièces : *Je sais*, dit-il, *que mon Rédempteur est vivant ; que*

que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que je verrai mon Dieu et mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers et la pourriture ont déjà fait un cadavre. (Job, 19. 25, 26.) *Cette douce espérance est cachée dans mon sein.* (Ibid. v. 27.) Et il ne faut que cela, mes Frères, pour consoler toute la rigueur de ses peines : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Nous nous réjouissons dans les tribulations, disoient les premiers fidèles, parce que nous attendons Jésus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire et à la clarté du sien, et parce que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, et nous bénissons ; on nous charge de chaînes, et nous sommes libres : on nous foule aux pieds, et nous ne sommes point abattus ; et nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parloient autrefois par la bouche de l'Apôtre, des fidèles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons et sur les échafauds ; il n'étoit plus de tourmens si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes Frères, ils croyoient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs : ils croyoient que chaque jour alloit être le jour tant desiré de son avénement : c'étoit une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on desire avec ardeur ; et les apôtres avoient besoin

de toute leur autorité, pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints disciples. Jésus-Christ lui-même avoit cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvoit tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressemens, et à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendroient leur annoncer qu'il alloit paroître : *Nolite credere.* (Matth. 24. 23.) De là au milieu des tourmens, ils défioient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disoient-ils, le spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux et plus éclatans : les plaies cruelles, dont vous défigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumière ; et votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel étoit l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avoit pas encore fermé le sein de la gloire aux fidèles, pour les en rendre plus dignes, on n'avoit pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la foi, pour y arriver plus sûrement : on auroit eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même ; et la bienheureuse espérance étoit alors toute la piété et toute la perfection des fidèles.

En effet, le juste seroit à plaindre s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, disoit autrefois l'Apô-

tre, et que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hâc vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*; (1. Cor. 15. 19.) telle est la destinée du chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde; ses maximes sont tristes, et ne promettent rien de trop agréable ici-bas; (*Ibid.*) et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Or, sur cette vérité incontestable, vous n'avez, mon cher auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connoître si vous êtes disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle, et par conséquent enfant de mort et de perdition : la règle est sûre. S'il n'y avoit point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même, mortifiez-vous assez tous vos desirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez les mépris et les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens, êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes?* Quand la religion seroit un songe, qu'y perdriez-vous? quand tout ce qu'on nous dit de la résurrection à venir, et des promesses de la

foi, seroient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures? quand tout mourroit avec nous, auriez-vous de grand reproches à vous faire au lit de la mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente; sur les plaisirs dont vous vous y êtes abstenu; sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez souffertes pour une éternité et un avenir chimérique? Si l'on venoit vous déclarer que la foi des chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers fidèles avoient droit de dire, que si Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifioient tout à cette espérance, qui souffroient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens et de la vie, pour lui plaire, et dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantùm ut Christo fruar;* (S. Ignat. Mart.) des hommes qui n'avoient aucune consolation sur la terre; qui se disputoient les plus légers plaisirs; qui regardoient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes; ces hommes pouvoient assurer hardiment, que s'il ne devoit point y avoir de résurrection, rien n'égaloit leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la foi en Jésus-Christ ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez à ses promesses, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, ni penchans; vous qui sous l'Evangile vivez aussi doucement, aussi agréablement,

aussi mollement, que sais-je? aussi licencieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, où son nom n'est point connu; qu'il soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre; la fausseté ou la vérité de ses promesses, ne change rien à votre destinée: et dès-là vous n'êtes plus chrétien; vous n'appartenez plus à Jésus-Christ; vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà en dernier lieu, comme la résurrection de Jésus-Christ non-seulement assure et console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens, qui seuls nous donnent droit d'espérer; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ; et que le fidèle qui ne souffre rien ici-bas, ne sauroit aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse; car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix le plus douloureux de tous les sacrifices, et il n'a mérité sa délivrance du tombeau, qu'en devenant l'homme de douleurs. Or, la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre; c'est-à-dire,

que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe, ô Dieu! que ce plaisir rapide et frivole va me coûter cher! quel calice à boire, pour recouvrer la vie et l'innocence que je vais perdre! Je ne sais déjà que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui; et ce que les commencemens d'une conversion ont de terrible pour le cœur: est-ce qu'après une rechute, cette entreprise auroit moins de difficultés? Mais mes mauvais penchans seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes foibles desirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite, tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant et plus pénible: or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout sembloit faciliter; comment pourrois-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée? Seconde raison que nous fournit ce mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grace de la conversion; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie et à la résurrection de la justice? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre: La même vertu suréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré

sur Jésus–Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort et de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace; c'est-à-dire, qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur, est un ouvrage aussi grand pour Dieu que la résurrection corporelle de Jésus-Christ; que le miracle est ici égal; qu'il a besoin d'une vertu aussi éclatante pour l'un que pour l'autre; et que s'il y a quelque différence à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils, il commande à la mort, et il est obéi, et la mort qui entend sa voix ne résiste point à ses ordres; au lieu qu'en ressuscitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, et ce cœur se défend; et ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, résiste à ses ordres, et repousse la main qui vient le retirer du tombeau, et des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une seconde fois une faveur aussi signalée? pouvez-vous vous flatter qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups si miraculeux da la puissance divine? De toutes les graces, celle de la conversion est la plus rare; et vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours? Que savez-vous si le Seigneur, après avoir fait une seconde fois éclater sur vous les merveilles de sa miséricorde, en rompant les chaînes de la mort et du péché qui lioient votre ame, et en vous fai-

sant revivre avec Jésus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa justice, en vous livrant pour toujours aux desirs de vos passions insenseés ? Nous lisons bien dans les livres saints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm, furent ressuscités ; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière, et dans cette image, on veut nous faire comprendre, que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes Frères, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jésus-Christ dans la participation des saints mystères. Ah ! si vous connoissiez, mes Frères, ce que vous perdez en perdant la grace sanctifiante : si vous saviez que la perte de l'univers entier n'est rien à son égal : si vous pensiez que c'est le prix du sang de Jésus-Christ, et le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin : si vous faisiez réflexion que c'est la dragme précieuse dont on achète l'éternité : si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand ; tout ce que les créatures, et le monde entier ne sauroient vous remplacer ; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez peut vous rendre ; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant

toute l'éternité, ce qui sera la félicité de tant de justes dans le ciel, ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animeroit à persévérer dans le service de Dieu, où la grace des sacremens vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de Jésus-Christ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

SECOND PARTIE.

Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apôtre; *la mort n'a plus d'empire sur lui*, (Rom. 6. 9.) parce que sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire*. (1. Cor. 15. 54.) Or voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Frères? Il faut que tout ce qui étoit en vous de terrestre et de mortel soit détruit, pour ainsi dire, et que vous soyez un homme tout renouvelé et tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres; une seule plaie flattée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître: et comme Jésus-Christ n'a compté ses travaux finis, et sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entièrement absorbée en lui, et qu'elle n'a

plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des desirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté et de plaisirs. Mais je le répète, si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur: en voici les raisons; elles me paroissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles croient avoir droit de se délasser, et de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces; dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles; et dans la rareté des prières publiques et des autres devoirs de la religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire, et injurieuse à la sainteté de ce temps, il suffiroit de vous dire que l'allégresse de l'Eglise en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché, que votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joies; et que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte

d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son Epoux : qu'ainsi, elle ne paroît en ce jour triomphante et environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs; et qu'elle vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort, et de la puissance des ténèbres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie, ou de sa tristesse. Car d'ailleurs, le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangère, éloignée de son époux, déchirée par les schismes et les contentions, déshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfans, elle gémit sans cesse; elle soupire après sa délivrance; et ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, et de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du ciel, dont son Epoux est le Pontife visible. Mais laissons là les raisons qui la regardent elle seule; et arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, et une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux, pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des sacremens, et vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace; vous ne faites que de naître dans la justice et dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance et de foiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire et à ébranler, il vous faut aussi de plus précautions, et plus de secours

pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au tribunal, il est vrai ; vous vous y êtes déclaré pécheur ; vous y avez porté des sentimens vifs de componction, et une détestation sincère de vos crimes : nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs, et consolé votre douleur, qui nous remplissoit nous-mêmes de consolation : mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence ? une vie entière de plaisirs et de dissipation seroit-elle effacée par quelques larmes passagères ? et le péché seroit-il expié dès qu'il est remis ? Or, si vous êtes un nouveau pénitent, eh ! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché ? Vous n'avez pas encore commencé ; et vous voulez vous permettre des adoucissemens, que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseroient encore s'accorder ? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière ? Il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course, on se relâche ; et que la ferveur se ralentisse après plusieurs années d'austérité : mais du moins les commencemens ont été fervens. Le roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtemens, afflige sa chair par le jeûne et par le cilice : c'est le caractère de la première grace ; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques ; et c'est alors que le pécheur nouvellement

nouvellement touché, a besoin de frein, et qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies, et arrête l'impétuosité du zèle, et de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit? si vos premières démarches commencent par être tièdes et languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites et de la durée?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes, que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer: c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts et des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés; en un mot, qu'il épuise tous ses artifices, pour rentrer dans la maison de notre ame avec sept esprits impurs encore plus méchans que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est alors plus foible. C'est une étincelle à peine allumée, et qu'il faut entretenir à force de soins et de ménagemens: c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel temps donc la fidélité et la vigilance furent jamais plus

nécessaires? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer et de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde et des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints, sont plus que jamais de saison; et qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur, si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi et la piété étoient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos temples; la parole de l'Evangile plus souvent et en plus de lieux annoncée; les prières de l'Eglise plus longues et plus solennelles; tout cet appareil de deuil et de tristesse dont elle étoit couverte; le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappeloit; la loi des jeûnes et des abstinences; les plaisirs publics suspendus; la liberté des tables modérée; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager; le devoir pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, et absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettoit en état de satis-

faire; tout cela pouvoit servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende : toute la beauté de la fille du roi est, pour ainsi-dire, au dedans. L'Eglise supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels et célestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles : les jeûnes cessent; les prières publiques diminuent; les chaires chrétiennes se taisent; les cérémonies du culte sont plus unies et plus simples; les solennités finissent; la révolution des mystères s'accomplit; l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de graces et le silence tiennent lieu d'hymnes et de cantiques, et forment toute sa religion et tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore foible dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers. Il est à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance et de volupté; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraie le chemin au crime; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu; que le silence des chaires chrétiennes ne

vous endorme sur les vérités du salut; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechute et de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité (car on ne sauroit trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre et sur la fin de ses solennités et de ses mystères; puisque c'est là toute la piété de cet exil et de notre pélerinage), remarquez, je vous prie, mes Frères, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit-Saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme les petits qu'elle enfantoit, et qu'elle vouloit former à Jésus-Christ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystère; elle ne vous a point perdus de vue, et vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection, et de l'effusion de l'Esprit-Saint accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ glorifié, et qui n'avez plus besoin des secours dont elle avoit jusque-là soutenu votre enfance. Elle vous laisse à vous-mêmes; elle se retire dans le secret de son sanctuaire; elle ne propose plus à votre piété, que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la trinité des personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des esprits célestes, et des bienheureux dans le ciel : elle croit que

menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Eglise du ciel offre à ses élus, et qu'elle n'a plus qu'à vous ouvrir le sein de la gloire, et le mystère ineffable de la Trinité, loin de vous suivre encore, et de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici, au milieu des périls et des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit-Saint pour des chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement et de licence; et si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais, après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions et de toutes les violences de la piété, ne seroit pas dangereuse après la sainte solennité, elle seroit du moins injuste pour la plupart de vous, mes Frères, qui m'écoutez. Et certes, mes Frères, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Eglise à la mortification et aux souffrances de Jésus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? avez-vous paru dans nos temples sous la cendre et sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vu plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins

plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Eglise, et fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le juste arrivé au bout de cette carrière, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtemens de gloire et d'allégresse; de prendre part à la joie publique de l'Eglise, et de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps; lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence; vous qui portez au mystère de la résurrection une chair aussi rebelle, des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération et d'abstinence : ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délassemens que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté passée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse, et de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et si vous souhaitez d'apprendre avant que je finisse, en quoi consiste ce renouvellement qu'on vous demande, et quels sont en détail les moyens de conserver la grace de la résurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce discours; je vous ré-

ponds que la grace ne peut se conserver, que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée; que les sentimens d'amour, de componction, qui l'ont attirée dans votre ame, seuls peuvent l'y entretenir: et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre, c'est-à-dire que sa conservation n'a rien qui ne ressemble à sa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours solennels, pour recouvrer la grace de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée? quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avoient séduit, une conviction sincère de votre foiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, un dégoût véritable du monde et de ses plaisirs, un goût de Dieu et de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien! mon cher auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez faits pour la recouvrer; et qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Frères, les motifs et les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la

résurrection de Jésus-Christ. Souffrez donc, mes Frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, et l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressoit autrefois aux fidèles nouvellement convertis à la foi. Mes Frères, leur disoit-il, demeurez donc fermes, et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grace de Jésus-Christ vient de vous délivrer : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* (Gal. 5. 1.) Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foiblesse, ces déchiremens du cœur; tout cela, l'auriez-vous souffert en vain ? *Tanta passi estis sinè causâ ?* (Ibid. 3. 4.) N'allez donc plus reprendre des chaînes dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer : ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité, que vous avez trouvées vous-même si tristes et si difficiles : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des sacremens vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de de la conscience : une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avoient jamais donnée ? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés ? Ne revoyez-vous pas avec plus

de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd'hui à vos yeux ? n'entendez-vous pas ces chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion ? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle étoit auparavant pour vous un glaive perçant, qui portoit l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre ame ? Rappelez vos jours de dissolution et et de ténèbres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui ? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait ? et en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste ? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer; et ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumière; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance : vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort, et le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que

dirai-je de plus, mes Frères? Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la foi; les saints protecteurs de cette monarchie, qui ont annoncé Jésus-Christ à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste : ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grace, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du ciel : ils chantent aux pieds du trône le cantique de louange et d'action de grace. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si desirables pour vous? Demeurez donc fermes; et ne passez plus de la sainte liberté des enfans de Dieu, à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin ? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence : ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'agneau, et le remède de vos souillures : ils vous ont réconcilié avec l'autel, et avec le Dieu qu'on y adore : ils vous ont donné le baiser de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfans de la foi qu'ils viennent d'enfanter, et de former pour le ciel, par leurs prières, par leurs gémissemens, et par les douleurs

les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie; les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son sang profané; et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur? Ne rendez donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle, et les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

AVIS.

Le Discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des sermons; mais il n'est ni moins solide, ni moins touchant; et peut-être que l'air de simplicité qui y règne ne le déprisera point aux yeux des connoisseurs.

SERMON

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

SUR LES CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est.

Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu. 1. Cor. 2. 12.

L'ESPRIT de Dieu et l'esprit du monde, dit saint Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone et Jérusalem, qui ont chacune leurs lois, leurs maximes, leurs citoyens, et qui s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement et aux yeux de Dieu, les enfans du ciel, des enfans du siècle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles : ils sont répandus sur tous les états, les grands et le peuple ; dans

tous les lieux, le monde et la retraite, la cour et les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits: vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités; c'est-à-dire, que vous appartenez, ou à Babylone, ou à Jérusalem : vous êtes animé, ou de l'Esprit de Jésus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jésus-Christ; il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre : on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner; et comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître; à l'amour du monde, ou à l'amour de Jésus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs; par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également; par les nécessités corporelles auxquelles nous sommes tous encore assujettis : mais un esprit invisible nous sépare et nous distingue; nous portons au dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse et qui nous anime, n'est pas le même; et Dieu qui ne juge de nous, que par ce que nous sommes au dedans, sait bien démêler dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler

nous-mêmes : de nous demander à qui nous appartenons; de quel côté est notre cœur; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos desirs, sur nos pensées; en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde, ou de l'Esprit de Jésus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même, et de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu; que nous ne saurions trop réveiller là-dessus nos craintes et notre défiance.

Or, mes Frères, pour nous juger nous-mêmes, selon les règles de la foi, et éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jésus-Christ, et ce que c'est que l'esprit du monde; et en remarquant les caractères différens que les livres saints leur attribuent, i décider auquel des deux nous appartenons, et s nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins

extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière, et au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entière de recueillement avec Jésus-Christ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier; qui méritoient même que Jésus-Christ leur reprochât, que jusque-là ils n'avoient rien demandé en son nom : ces hommes, dès que l'Esprit de Jésus-Christ est descendu sur eux, et qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit saint Luc, dans la prière avec les fidèles; ils se rendent assiduement au temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au ciel. Si la synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière, la consolation la plus solide de leurs peines : si on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur, de cantiques d'allégresse et d'actions de graces : si Pierre, dans les liens et enlevé au troupeau, leur fait craindre que, le pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière; et ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes et continuelles, qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet apôtre. Enfin ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement et de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le ciel; et qui sont au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jésus-Christ, aussi pleins de ses merveilles et de ses

bienfaits, que s'ils étoient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Frères, le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une ame. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur; qu'il change ses desirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées; qu'il lui rend, ou indifférens, ou odieux, tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvoit tant de plaisir à se répandre; et qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix et de consolation, qui jusque-là en avoit été banni; il lui fait trouver tout son bonheur et tout son plaisir en elle-même: la plus douce occupation de cette ame que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire; elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations et des devoirs extérieurs, que la bienséance rend inévitables, et qui devroient, ce semble, l'en distraire: elle se fait au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations et des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation par des retours continuels d'amour et de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin; où elle en appelle à sa loi et à sa vérité, de toutes les fausses maximes

qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes; où enfin, elle vit et réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi saint Paul appelle l'homme chrétien, l'homme spirituel et intérieur; et l'homme mondain et pécheur, l'homme extérieur. C'est-à-dire, que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; tout ce qu'elle fait, part de ce principe divin et invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie: qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ces états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi. Les événemens et les vicissitudes du monde; les révolutions des états et des empires; la décadence ou l'élévation des familles; l'abondance ou le malheur des siècles; la licence ou le renouvellement des mœurs; les chutes des justes, ou la conversion des pécheurs; l'affoiblissement ou le règne de la vérité parmi les hommes; la dissension ou la paix des pasteurs et des Eglises: les disgraces ou la faveur des particuliers; enfin toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, et qui ne réveillent dans

les ames mondaines, que les passions du monde, et des pensées de chair et de sang, sont des instructions secrètes et continuelles à une ame remplie et animée de l'Esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la foi; tout lui montre dans un nouveau jour, le néant des choses humaines, et la grandeur des biens éternels: le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; qu'elle ne se laisse en certains momens, emporter au torrent; que sa foi moins attentive ne cède quelquefois à l'impression des préjugés et des maximes humaines; et que les dissipations du monde ne l'emportent souvent hors d'elle-même, et ne lui fassent perdre de vue la présence du Dieu qu'elle porte dans son cœur. Mais ce ne sont là que des surprises, et des absences d'un moment, pour ainsi dire: avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille aussitôt son cœur égaré; elle rentre dans son ame, d'où le monde l'avoit comme tirée; elle revient dans ce sanctuaire domestique, y faire réparation à son Dieu de ce moment d'absence et de dissipation, par des gémissemens secrets, et par des aveux touchans et sincères, que plus elle se répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'est

qu'un grand vide, et qu'un cœur où Dieu habite, est la source des vrais plaisirs.

Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu, et qu'il habite en nous: voilà cette vie intérieure et spirituelle qui distingue les justes des mondains, et qui est le caractère le plus essentiel de la piété chrétienne.

Aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi; dont la conversation est dans le ciel; qui n'ont de goût que pour les choses d'en haut; qui usent de ce monde comme s'ils n'en usoient pas; qui le regardent comme une figure qui passe; qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyoient déjà; qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paroît, mais sur la vérité qui ne paroît pas; qui sont étrangers et voyageurs sur la terre; qui sont citoyens du siècle à venir; qui rapportent tout à cette patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui passe, et ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit et qui nous anime, il doit régler nos desirs, réformer nos jugemens, renouveler nos affections, spiritualiser nos vues, nous rendre à nous-mêmes: nous ne devons plus voir que par les yeux de l'Esprit; agir que par l'impression de cet Esprit; ne plus desirer que les biens spirituels: enfin, toute notre vie

doit être spirituelle, et comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un esprit étranger, n'a de mouvement que par lui; point d'impressions que les siennes; point de pensées que celles que l'esprit qui l'habite forme en lui : il n'est plus à lui, pour ainsi dire; il est à l'esprit qui le remplit et qui le possède.

C'est à nous maintenant, mes Frères, à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies, et dans nos chagrins; enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas! où est l'ame fidèle, qui, au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions et par ses artifices? Mais je demande, si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous possède et qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore; ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même: car d'ailleurs, les règles de la foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles mêmes qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, et par conséquent, vide de l'Esprit de Dieu, indigne du salut et des promesses éternelles.

Premièrement, parce que c'est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, et par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre ame : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques : notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin, dans des mœurs réglées au dehors, et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes ; nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusemens qui nous dissipent ; nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes ; marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation ; nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes ; c'est-à-dire, un cœur vide de vrais

plaisirs et des biens solides, plein de passions, de desirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier; nous soutenons qu'ils sont innocens, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, et vide de l'Esprit de Dieu; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les desirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugemens, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événemens qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talens que le monde

admire, nous les admirons dans les autres; nous nous les souhaitons à nous-mêmes: la valeur, la réputation, la naissance, les agrémens du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent; nous nous en applaudissons, si nous les avons: enfin, nos vues, nos jugemens, nos maximes, nos desirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris; mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugemens, nos affections, sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentimens chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi; que sur certains événemens nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles: mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentimens intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde: il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints desirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne règne pas

dans

dans notre cœur : il heurte à la porte; mais nous ne l'avons pas encore reçu : il laissé tomber sur notre ame quelques étincelles de son feu divin; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde et à son esprit. Sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est donc encore mondain; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort et dans le péché; et voilà sur quoi on ne s'examine guère. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de religion auxquelles le monde attache le nom et la réputation de la piété; mais on ne s'avise guère de se demander à soi-même : Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jésus-Christ, qui me conduit et qui m'anime? ressemblé-je encore au monde par mes desirs, par mes vues, par mes jugemens, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil, enfin par toutes les dispositions de mon cœur? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jésus-Christ; le monde est donc encore l'esprit invisible qui m'anime et qui me possède. Si mon cœur ne change et ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde; puisqu'il est déjà jugé, que le salut n'est pas pour lui, et que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit et un même tout avec lui. Première réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du recueillement, et de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Frères, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, et qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées; il nous fait apercevoir en nous mille passions et mille misères, que la dissipation et l'aveuglement de la vie mondaine nous avoient cachées; il nous développe toute la corruption de nos penchans, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien et à la justice, toutes les plaies que le monde et les passions ont faites à notre ame; il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps; que tout est déréglé en nous, et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice: *Arguet mundum de peccato*, dit Jésus-Christ. (*Joan.* 16. 8.)

Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret et universel de toutes les facultés de notre ame, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que

le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premièrement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous: car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles; ce sont des lumières vives et efficaces; il opère partout où il est; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le cœur qu'il éclaire. Les ames mondaines peuvent, à la vérité, connoître le déréglement de leur cœur, et la corruption de leurs penchans; mais elles ne la connoissent que par rapport à leur repos qui en souffre, et non pas à l'ordre qui en est troublé: et comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour-propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une ame que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections et de ses penchans, l'animent d'un saint zèle, pour les rapprocher de l'ordre et de la règle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite, que son cœur encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité, auxquelles elle se

condamne; qu'il ait un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachemens vils et frivoles, pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les desirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au-delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé: elle ne se pardonne rien; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissemens, quand les soins et les efforts sont inutiles; et elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grace la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, que l'Esprit de Dieu opère en nous; et de-là, il est aisé de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse et d'immortification; un esprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés; d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre

qui les règle et les retient sur les transgressions essentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre et s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'esprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers et déclarés; c'est un esprit artificieux qui, comme l'Esprit de Dieu, sait prendre différentes formes: *Multiformis spiritus*; ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur et de le dérégler; pourvu qu'il y réussisse, il est égal que ce soit par des passions grossières, ou par une multitude de penchans mondains, qui, quoique séparément peut-être et considérés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, et subsistant habituellement dans le cœur, en font un un cœur mondain, et y forment un état de mort et de péché, qui nous sépare de Dieu et nous prive de son Esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain et vide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, et qui sur tout ce qui regarde ses desirs, ou indifférens, ou légèrement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, et ne sauroit rien prendre sur lui-même: un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu, et qui encore sur les devoirs essentiels, pousse la paresse et l'indulgence pour ses passions, jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime et de la transgression, si même elles ne forment pas la

transgression aux yeux de Dieu : un cœur qui se livre à ses animosités et à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère et furieuse; à ses impatiences et à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jusqu'à l'éclat et au scandale; aux dissipations et aux plaisirs, pourvu qu'on en bannisse les excès et le crime; aux desirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée et criminelle; à l'amour de l'élévation et de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures, ou odieuses, ou injustes; à la recherche des aises et des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables; à la vanité et à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé, et qu'on y ajoute quelques largesses saintes; enfin, à tous les adoucissemens possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paroisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, et où l'Esprit de Dieu n'habite pas, parce que tous les penchans du monde y subsistent; au lieu que l'Esprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des divisions et des séparations douloureuses; retranche, coupe jusqu'au vif, va jusque dans les plus secrets penchans de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvemens de la foi, l'artifice des passions, des opérations de la grace: *Vivus et efficax, pertingens usquè ad divisionem animæ ac spiritûs.* (Hebr. 4 12.)

Or, est-ce là l'esprit que nous avons reçu? Notre vie est présentement exempte de grands

crimes; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchans? que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous momens, et pour nous vaincre? que refusons-nous à notre cœur et à nos desirs? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines et déréglées? où plaçons-nous les sacrifices et les violences dans le détail de notre vie? Le monde nous en ménage; la situation de notre fortune nous en fait naître; la malice des hommes nous en fournit des occasions: où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes? où sont celles que la foi nous rend nécessaires, et où l'Esprit de Dieu nous pousse? que souffrons-nous pour être à Dieu? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite de tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous imposent; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là: ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification et de paresse; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines; et par conséquent nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée: c'est-à-dire, que ce qui nous rend la violence indis-

pensable, n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler et de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une ame renouvelée : il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même; il la pénètre de la crainte de ses jugemens; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'Esprit que je vous promets, disoit Jésus-Christ à ses disciples, convaincra le monde touchant la justice et touchant le jugement : *Arguet mundum de justitiâ et judicio*; (Joan. 16. 8.) c'est-à-dire, il fera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égaremens; ce qu'ils devoient souffrir pour la satisfaire; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, et jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes, et pour prévenir la sévérité des jugemens du Seigneur qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum de justitiâ et judicio.*

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissemens, que les violences ne sauroient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu?

Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifices et de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, et de ne pouvoir en faire par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté et sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, et qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle; c'est-à-dire, en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses desirs et à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, et d'un œil d'indignation et de colère: nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification et notre mollesse: nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire et si essentielle, comme une obligation indifférente et de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne et le mortifie; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle

exige tant de notre foiblesse; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions; nous adoucissons la rigueur de ses maximes; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour-propre; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité; enfin, notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu qui demande sa punition; et l'esprit qui nous anime, n'est pas un esprit de zèle et de pénitence inséparable de l'Esprit de Dieu; c'est un esprit de chair et de sang, qui ne possédera jamais le royaume promis à la croix et à la violence.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un Esprit qui a vaincu le monde, qui en a renversé les idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs et les sectes, combattu les passions; en un mot, comme c'est un Esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les apôtres, auparavant foibles et timides; eux que la voix d'une femme avoit intimidés; eux que la mort de Jésus-Christ avoit dispersés; et qui cachés dans Jérusalem, n'osoient s'exposer à la fureur des Juifs, et rendre témoignage à l'innocence de leur Maître, et à la vérité de sa doctrine : dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur eux,

ils ne connoissent plus ces timides ménagemens; ils paroissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem; ils annoncent devant les prêtres et les docteurs, ce Jésus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les disciples. Non-seulement ils ne craignent plus les discours publics; mais ils méprisent les menaces; ils bravent les supplices; ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes; et comme si la Judée n'avoit pas offert assez de périls et assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers; et la férocité des peuples les plus barbares, et l'horreur des tourmens, et la cruauté des tyrans, et l'attente de la mort la plus affreuse, et le monde entier révolté contre eux, ne faitqu'augmenter leur fermeté et leur constance.

Telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui élève à son gré les personnes; qui se joue des grands et des puissans; qui renverse ou qui affermit les noms et les fortunes; qui forme ou qui détruit les royaumes et les empires; cet esprit, source de toute grandeur dans le ciel et sur la terre, et devant lequel tout est néant, élève une ame qu'il remplit, au-dessus d'elle-même: il la fait participer à sa grandeur et à sa souveraineté; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance; il va la placer jusque dans le sein de Dieu, d'où cette ame jetant les yeux sur cet univers, les grandeurs et les puissances de la terre ne lui paroissent

plus qu'un vain atome incapable de l'intimider, et indigne même de ses regards et de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une ame que l'Esprit de Dieu possède. L'élévation et la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de menagement et de bassesse; parce qu'elle est toujours soumise au monde, et par quelque endroit dépendante de lui : autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une ame juste ne le craint plus, parce qu'elle n'y tient plus : ses jugemens lui sont indifférens; ses discours et ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante : elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la méprisent : elle ne défère qu'à la vérité; elle ne ménage que la charité; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre; et qui loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les disciples; on traite leur zèle d'ivresse, et leur zèle ne fait que s'enflammer : on les prend pour des insensés, et l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie; on les regarde comme des séducteurs, et ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contre eux; c'est-à-dire, le condamner, l'édifier et le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est

est le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve des partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne; un esprit de timidité et de complaisance: on craint d'être à Dieu, et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule, et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations; on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagemens et de complaisances, que la loi de Dieu réprouve; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoissons la vérité,

et cependant nous la retenons dans l'injustice ; nous applaudissons aux maximes qui la combattent ; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flatterie et au desir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne : en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité ; nous vivons pour les autres et pour la vanité ; nous voulons plaire ; nous ne pouvons nous passer du monde ; nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié et de société ; et de là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéramens injustes ; nous nous persuadons que la vie du monde, où nous sommes engagés, nous les rend inévitables. Ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes : nulle fermeté, nulle résistance, nul courage ; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, et nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égaremens, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces ames mondaines qui en sont enivrées : mais nous nous trompons ; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu ; que ce n'est pas lui qui nous conduit et qui nous possède. Car cet Esprit divin est un esprit de force, de fermeté, de courage : il ne craint pas le monde, parce qu'il méprise le monde : il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde : il ne recherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugemens du monde : il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde : il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance ; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui, répandu autrefois sur vos disciples, en fit des hommes nouveaux, les

vainqueurs du monde, et les témoins de la vérité : anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté, qui ferme depuis si long-temps dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin : renouvelez en ce jour nos desirs, nos affections, nos sentimens, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire; et après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

Indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels. Cant. 1. 6.

TEL est le langage de l'ame fidèle sur la terre. Eloignée de son Epoux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement, que l'espérance de le voir bientôt finir; soupirant sans cesse après cet heureux moment qui doit lui ouvrir les cieux, et lui montrer l'Epoux immortel qu'elle aime; et faisant de la durée et des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, et tout le mérite de sa foi et de sa patience : *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui*

êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos, et de vos pâturages éternels.

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures mille attachemens inévitables, qui partagent ici-bas leur amour; qui ralentissent en elles le desir des biens éternels; et qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudroient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore: *Nolumus exspoliari, sed supervestiri:* (2. Cor. 5. 4.) on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie et de toutes les créatures; cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie et ce tressaillement à la vue de la mort, et de l'heureuse délivrance, n'a été parfaite que dans Marie; et qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, et à son exaltation dans le ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour: *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.*

En effet, les amertumes et les abaissemens de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, et dans son heureuse assomption, leur consolation et leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avoit été pour elle un lieu d'opprobres et de souffrances. Fille de douleur; dégradée de tous ses titres; inconnue dans tous ses dons; confondue avec les autres mères de Juda, il étoit

juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne; et que toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations et la gloire de la mort de Marie, que nous allons développer aujourd'hui, et qui renferment tout le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Les consolations de sa mort, qui compensent les amertumes intérieures dont son ame sainte avoit toujours été affligée durant sa vie; la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que Marie avoit éprouvé trois sortes d'amertumes durant le cours de sa vie mortelle; et que ç'avoient été là comme les trois traits qui avoient percé son cœur, et consommé le sacrifice de ses douleurs et de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zèle, et une amertume de desir. Or, à ces trois amertumes répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la première circonstance de ce mystère : une consolation de force et de courage; une consolation de paix et de joie; une consolation de possession et de jouis-

sance. Entrons dans le détail, et m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avoit éprouvée, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avoit toujours semblé payer sa tendresse et ses plus saints empressemens. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards et les tendres attentions, que sembloit demander l'autorité qu'elle avoit sur lui, et l'amour qu'il avoit pour elle. Caché dans le temple à l'âge de douze ans, il paroît blâmer l'inquiétude où l'avoit jetée la crainte de l'avoir perdu; et loin d'être touché des alarmes et des empressemens de son amour, il ne lui parle que du Père qu'il a dans le ciel, comme s'il avoit oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il alloit opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, et que c'est à son Père seul à lui marquer les temps et les momens où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'ange lui-même lui avoit donnée, et leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre, que ceux qui observent la loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère et ses frères l'attendent avec impatience, il répond, qu'il

ne reconnoît pour sa mère et pour ses frères, que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin partout elle paroît oubliée; et toutes les fois que les évangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jésus-Christ envers elle.

Telle avoit été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissemens et par des rigueurs de la part de Jésus-Christ; toujours conduite par des voies dures et rigoureuses, elle devoit servir de modèle et de consolation aux ames que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandemens, et qu'il livre à tous les dégoûts et à toutes les sécheresses d'une vertu triste et amère. Elle devoit leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens et de la nature, a son mérite et ses avantages aux yeux de la foi; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures et parfaites; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la foiblesse, plutôt que les fruits de la vertu; que la foi seule des promesses doit soutenir l'ame fidèle; que suivre Jésus-Christ par le seul attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même; que le caractère de la foi est d'attendre, de soupirer et de souffrir; que le temps de la vie présente est le temps des privations, et non des consolations; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché; et que plus il

veut s'unir une ame par une foi vive et fervente, plus il la prive de ces consolations humaines, pour lui rendre cet exil encore plus insupportable; pour rallumer chaque jour en elle le desir de cette patrie immortelle, où pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable; et où la vérité vue à découvert, paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la foi où nous vivons, ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit et des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumières claires et évidentes, mais encore dans l'adhérence du cœur à des biens invisibles et éternels, dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts et des plaisirs sensibles. La foi renferme donc deux privations essentielles, une privation de lumière et une privation de plaisir : il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, et aimer, pour ainsi dire, ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité, et de sentir toujours qu'elle est aimable : mais il faut mériter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumières, aux lumières et aux vérités que nous ne voyons pas, et les plaisirs sensibles qui nous environnent, aux plaisirs invisibles et seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des ames justes et privilégiées ces dons ineffables, qui leur sont préparés dans le ciel. Il

en est qu'il favorise de lumières extraordinaires, et auxquelles il révèle, comme à Paul, des secrets et des mystères, qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets et indicibles, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés; et qui ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligées de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons, ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la foi : l'illusion même y est à craindre : notre siècle et les siècles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénèrent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu : souvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du ciel, sont des lueurs trompeuses, qu'une imagination échauffée et séduite produit, et qu'une vanité secrète consacre; et les Priscile nous ont instruits à nous défier d'une voie, qui sous prétexte de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice : souvent ces goûts sensibles et abondans, qu'on croit être le fruit de la grace, sont des sentimens humains, qu'une tendresse naturelle excite, et qui flattent la cupidité sans corriger la vertu; et tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre, parce qu'elle est la plus conforme à l'état ordinaire de la foi. Ainsi, loin de se décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, et

de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas, parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-mêmes; il y a bien plus lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons, nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux; et que les mêmes dégoûts qui font la peine et la tristesse de notre vertu, en font en même temps la sûreté et l'excellence.

Voilà les délaissemens que Marie avoit éprouvés sur la terre. Il étoit donc juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de sa mort; qu'il fût le spectateur de ce dernier combat; qu'il vînt la soutenir dans cette dernière heure; qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie; qu'il fût lui-même son ange consolateur; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette ame impatiente d'être réunie à lui, qu'il avoit paru presque toujours se refuser et se cacher, pour ainsi dire, à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge, est une amertume de zèle. Avec quelle douleur voyoit-elle l'inutilité des prodiges, des instructions et de tout le ministère de Jésus-Christ dans la Judée; les piéges que les scribes et les pharisiens dressoient à son innocence; la défection même de ses disciples; sa mort cruelle et ignominieuse; l'ingratitude et l'endurcissement d'un peuple qui le rejetoit; toutes les promesses faites à leurs pères, tous les soins que le Seigneur avoit pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation et par sa perte! Le malheur

malheur de ses frères selon la chair faisoit son occupation la plus triste et la plus ordinaire : elle offroit sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abraham, des David, des prophètes, pour apaiser la colère de Dieu, et adoucir par la mémoire de ces hommes fidèles, les crimes de leurs descendans. Aussi dans l'Evangile on nous la représente partout, recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem et des desseins de colère que le Seigneur alloit faire éclater sur cette ville infidèle.

Il falloit qu'elle apprît aux ames justes, et à celles surtout qu'un saint asile met à couvert des périls du monde, à s'occuper souvent aux pieds des autels des maux et des besoins de l'Eglise; à gémir sur les scandales qui la déshonorent; à solliciter les graces du ciel pour leurs frères selon la chair, que le torrent des plaisirs et des tentations humaines emportent, et qui vivent dans un oubli entier des choses du ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le saint fondateur des Vierges ferventes qui m'écoutent (1), à élever ces pieux asiles où elles repandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ. Il voulut assembler sous les mêmes lois de la charité et du dépouillement religieux, des ames innocentes qui, cachées dans le secret du sanctuaire, pussent gémir, comme la colombe, sur les maux qui affli-

(1) Les religieuses de la Visitation de Chaillot, où étoit la reine d'Angleterre.

gent l'Eglise; demander tous les jours au Seigneur, des pasteurs vigilans pour la conduire, des docteurs éclairés pour la défendre, des prêtres irrépréhensibles et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la protéger et pour l'étendre; demander l'extinction des schismes et des erreurs, le triomphe de la vérité, la cessation des contentions et des troubles, l'établissement de la paix et de la charité; demander des lumières et des secours puissans pour les ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, et qui travaillent à rappeler les pécheurs de leurs voies égarées; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des fidèles, les ressources des maux de l'Eglise, les victimes des péchés d'autrui; et dans les larmes et les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs frères. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la foi et de la piété, ce desir de la conversion des pécheurs et de l'accroissement du règne de Jésus-Christ sur la terre, qui est comme l'ame et le caractère particulier de ce saint institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs et aux macérations continuelles de la pénitence; ici on se consacre aux gémissemens de la prière, et aux saintes amertumes du zèle et de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle et de douleur, qui avoit toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptoit pour rien sa propre gloire, son élévation de grace,

de lumière et de dignité, tandis qu'elle voyoit le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejeté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses disciples persécutés, et Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts, que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnoissez à ces traits, Vierges saintes, la foi et le zèle ardent de la pieuse princesse (1) qui vous anime ici par ses exemples: l'égarement et l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte et leur défection; et elle gémit bien plus sur la perte de leur foi, que sur celle de sa couronne.

Il falloit donc que ce zèle d'amertume et de douleur, qui avoit rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déjà dissipés, et son ame sainte entrant déjà dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes et adorables de la sagesse divine sur les événemens de sa vie, qui avoient tant contristé son zèle et sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devoit revenir aux hommes des opprobres de son Fils, et de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise alloit retirer de leur haine envers Jésus-Christ; ce nombre infini de martyrs qui rendront gloire à Dieu par leurs tourmens et par leur patience; cette multitude

(1) La reine d'Angleterre.

de fidèles, qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule, et qui croîtra du sang même des martyrs; les tyrans désarmés par la foiblesse de l'Evangile; les Césars convertis par l'opprobre de Jésus-Christ; les philosophes ramenés par la folie de la croix; la pompe et la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ses tristes commencemens; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, et son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événemens de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces affliction, ces situations désagréables où elle avoit presque toujours vécu, avoient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avoit ses raisons et ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avoit conduite; que tout, à son insu, coopéroit à son salut; que les contradictions mêmes qu'on suscitoit à sa piété, étoient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice et la perfidie qu'elle avoit éprouvées de la part de ceux mêmes qui lui devoient une inviolable fidélité, n'étoient qu'un moyen dont Dieu se servoit pour purifier sa foi; que ces événemens si tristes, et qui en renversant sa fortune, paroissoient en même temps si funestes à la religion, n'étoient que des voies sûres et secrètes, par où

Dieu vouloit la sanctifier; et que la justice de Dieu sacrifioit des peuples et des royaumes entiers qu'il livroit à un esprit d'erreur et de révolte, qu'elle les sacrifioit, dis-je, à sa sûreté et à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme et de l'erreur, qui avoit si fort contristé son zèle et sa piété, servoit à fortifier dans la foi un petit nombre d'ames justes, qui vivoient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissoit, contribuoient à sa gloire et à son triomphe; et qu'enfin, en n'exauçant pas les desirs de son cœur, le Seigneur les accomplissoit d'une manière plus glorieuse à la foi, et plus utile à son salut.

Hélas! mes Frères, on regarde présentement l'obscurité où vivent les ames justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse: on regarde les œuvres de miséricorde, et les saintes agitations, dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde, nous paroîtra insensé et puéril; ces actions célèbres que les hommes avoient si fort admirées; ces entreprises conduites avec tant de secret et de sagesse; ces victoires, ces succès, ces talens éminens qui nous

feront jouer un si grand rôle dans nos histoires, tout cela nous ne les regarderons plus alors que comme des scènes puériles, et des amusemens d'enfant. Toute notre vie nous paroîtra une enfance continuelle : tout ce que nous avons souffert pour le monde, ces soins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir; ces complaisances et ces assujettissemens qui avoient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des maîtres qui en avoient si peu pour nous; de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos desirs et tous nos soins n'avoient pour objet que des fantômes; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit; et que l'accomplissement même de nos desirs auroit été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : Falloit-il tant s'agiter pour ne rien faire ? hélas ! falloit-il mener une vie si laborieuse, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompés, et ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, et qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, et qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle ? Que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines ! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles : les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisoit de les desirer pour les obtenir.

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie

sur la terre, avoit été une amertume de desir. Depuis surtout que son cher Fils eut quitté la terre, tous les desirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité : elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil : séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel. Ainsi étrangère sur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disoit sans cesse comme l'épouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.* Sans cesse, comme le prophète, elle se plaignoit de la durée de son pélerinage : sans cesse elle disoit comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle ? quand paroîtrai-je devant la face de mon Seigneur ?* (Ps. 41. 3.) Morte à toutes les créatures, plus unie à son Fils par les efforts vifs et continuels d'un cœur qui s'élevoit sans cesse vers le ciel, qu'attachée à la terre par les foibles liens qui l'y retenoient encore ; déchirée, pour ainsi dire, et par le mouvement rapide qui portoit sans cesse son ame vers son Seigneur, et par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtoit encore ici-bas, elle mouroit tous les jours d'amour et de tristesse ; et la véhémence de ses desirs, qui faisoit la plus parfaite de ses vertus, faisoit aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent

encore à la terre; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une ame, qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, et qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes et de tentations, sans cesse exposée à le perdre, et jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, sont des inquiétudes secrètes de nos crimes, sont des mécontentemens d'un monde qui nous a trompés, sont un rassasiement de toutes les créatures, dont nous avons abusé, sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas, qui puisse nous rendre heureux, et nous voudrions, parmi les objets sensibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût se reposer, et qui fût capable de le fixer et de le satisfaire.

Parmi les ames mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil, et l'éloignement où nous y vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jésus-Christ; on sent la tristesse et les amertumes de la vertu : mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment; on ne sent pas les ténèbres d'une raison déchue de sa dignité, toute enveloppée dans les sens, et qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité,

en quoi consistoit toute sa félicité et toute son excellence : on ne sent pas la foiblesse et l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, et qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des créatures, et pour aimer l'Etre Suprême : on ne sent pas, en un mot, cette contrariété de desirs entre la loi des membres et la loi de l'esprit, qui rend la servitude du corps si humiliante et si insupportable à l'ame fidèle. Ces grandes sources des larmes et de la tristesse des saints sur la terre, et qui forment proprement l'état et la vie de la foi, n'entrent pour rien dans notre piété; et la raison en est, qu'avec le nom et les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore; mille attachemens frivoles partagent, affoiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs, qui naissent de la foiblesse de notre foi, nous font perdre de vue les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le desir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent et qui nous attachent, nous perdons la grace à notre insu. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivans, et sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre ame.

Mais l'ame sainte de Marie ne trouvoit plus rien en elle, qui ne vînt de la grace : plus de

desirs que pour le ciel; plus de mouvement que pour son Dieu; plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette ame pure, dont le cœur n'étoit pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains et injustes, et toute recueillie dans la charité, sentoit toute la désolation qu'inspire un amour violent, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses desirs. Elle retrouve ce qu'elle avoit comme perdu : elle va rejoindre ce cher Fils, que la malice des hommes, ou plutôt les ordres rigoureux de son Père, avoient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime : son amour n'a plus rien à desirer : on rend sa félicité entière et accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemption parfaite sous l'empire de la mort : on lui avance ce moment heureux de délivrance, qui n'est marqué pour les élus qu'au jour de la révélation ; et elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en étoit le chaste fruit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si long-temps desirée ! et qui pourroit exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vue de son Fils glorieux et immortel, adoré des anges et des saints, et lui découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire? Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus, et que le langage de l'homme ne sauroit faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Frères, c'est que

la mort n'a rien que de consolant pour une ame juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avoit jamais aimé; d'un monde, qu'elle avoit trouvé plein d'ennuis et de piéges; d'une terre, où elle avoit toujours vécu comme étrangère; d'un corps, qu'elle avoit toujours haï, combattu, crucifié, et qui avoit été la matière de toutes ses tentations et la source de toutes ses peines; de toutes les créatures, qui, en soulageant ses besoins, les multiplioient, et aggravoient sa servitude. Elle s'applaudit d'avoir méprisé des biens qui vont lui échapper; de n'avoir pas mis sa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr; et de n'avoir pris des mesures que pour une autre vie, où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux, qui va la rendre à son Seigneur, en qui seul elle avoit toujours mis toute sa confiance; à ce moment, qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre, et commencer le jour serein de l'éternité.

Oui, mes Frères, le véritable secret de trouver la mort douce et consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlevera; c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachemens si chers qu'elle rompra; c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent; puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour

ainsi dire, que le juste : il meurt à tout ce qui l'environne, parce qu'il tenoit à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps, qu'il avoit toujours idolâtré : il meurt à ses biens et à ses places, qui avoient fait l'unique objet de ses soins et de ses desirs ; il meurt à ses plaisirs, dont il étoit l'esclave ; à ses espérances, sur lesquelles il s'appuyoit ; à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyoit s'être fait une demeure éternelle ; à toutes les créatures presque, qui servoient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes qui l'attachent encore à la terre ! il souffre mille morts dans une seule : toutes ces séparations portent chacune leur mort particulière dans son ame ; et le prophète a raison de dire, que la mort du pécheur est la plus douloureuse et la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-temps, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'Époux céleste ; et qui habitant déjà par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte, et le souvenir d'une mort précieuse. Mais si la mort de Marie fut toute remplie de consolations, qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avoit éprouvées durant sa vie, elle fut aussi accompagnée d'une gloire qui répara les abaissemens qu'elle avoit soufferts sur la terre.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Plus le Seigneur veut élever une ame à un degré sublime de grace, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes; et comme s'il étoit jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui est le fruit tout seul de la justice et de la sainteté.

Les abaissemens de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparoient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite, sont des voies d'humiliation et d'obscurité. Or, je remarque trois sortes d'abaissemens dans la vie de la sainte Vierge; un abaissement de privations, un abaissement de dépendance, et un abaissement de confusion et de mépris: et je dis que son assomption dans le ciel, lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaissemens de sa vie mortelle; une gloire d'élévation et d'excellence, une gloire de puissance et d'autorité, une gloire de vénération et d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considère la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non interrompue des privations tristes et humiliantes:

première sorte d'abaissement. Aucune créature n'avoit jusque-là reçu du ciel des titres plus augustes et plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle étoit née du sang de David; le privilége de sa grace avoit prévenu même celui de sa naissance; elle étoit Vierge dans sa fécondité; enfin l'auguste qualité de Mère de Dieu rehaussoit en elle tous les autres titres qu'elle tenoit de la naissance et de la grace: et cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune: l'excellence de sa grace fut toujours cachée sous une vie simple et commune: l'élévation de sa dignité, et le titre auguste de Mère de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme que son Fils avoit prise; la Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth; rien ne la distingue des autres mères de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle: elle ne s'empresse pas de les détromper, et de découvrir les merveilles de Dieu: elle souffre la privation de tout ce qu'elle a de grand; c'est-à-dire, de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature: elle porte ce dépouillement avec joie: il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité; et ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son Fils soit connue, et son royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparoit cette ame céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avoit été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, et qui devoit rendre témoignage dans tous les siècles à son auguste qualité de Mère de Dieu. Son corps pur et sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption: la vertu du Père la délivre d'entre les morts: les cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jésus-Christ, triomphante et glorieuse: elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avoit fournie pour ouvrir le ciel à tous les hommes: elle est placée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances. C'est cette Arche d'Israël, dit le saint Evêque de Genève, qui après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, (c'est-à-dire, dans un état obscur et peu digne d'elle,) est enfin introduite avec pompe et avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jésus-Christ n'auroit pas ressuscité tout entier, et qu'une partie de sa chair adorable auroit été assujettie en sa sainte Mère à la corruption, si Marie n'eût participé au privilége de sa résurrection glorieuse. Etoit-il con-

venable qu'on laissât sous l'empire de la mort, la mère de celui qui étoit la résurrection et la vie? Etoit-il juste qu'une chair, de laquelle avoit été formée la victime qui venoit d'ouvrir le ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite? qu'un corps qu'elle avoit préservé par une grace singulière des souillures inévitables aux enfans d'Adam, participât à leur malédiction, et devînt la proie des vers et de la pourriture? qu'un corps, qui avoit été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel? Et c'est pour honorer cette mort et cette résurrection miraculeuse, et satisfaire à la piété des fidèles, que l'Eglise a depuis long-temps institué la fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grace avoit opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége, qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous, comme le gage immortel de leur zèle et de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes Frères, loin de souffrir avec joie les privations qui nous humilient, et qui laissent ignorer aux hommes ce que nous sommes; hélas! tout notre soin est de nous montrer: toute notre vie est une étude de vanité, qui nous

montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que touchés de Dieu, et revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talens malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par-là tous les jours notre sacrifice; qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu; comme si, plus nous paroissions nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace, qui nous en a dégoûté, fût forte et abondante; comme si les miséricordes du Seigneur sur nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs, devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable: ce qui devroit nous rendre plus méprisables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour nos frères. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu: nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grace, et les talens de la vanité; et loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes Frères, rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure: nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang et notre naissance; et jusque dans ces asiles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage, qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde et de la naissance: on remonte encore sur une vaine boue, qu'on avoit foulée aux pieds: on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde; et dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres, que par le titre sublime de son épouse.

Mais s'il est rare de porter avec foi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, et dans tous les états de sa vie mortelle, elle avoit toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace vouloit la conduire: tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph; tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son Fils; tantôt confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme le

maître de ses actions et l'arbitre de sa conduite ; tantôt enfin paroissant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles ; ne paroissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante ; se soumettant à leurs lois et à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée ; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle ; sans qu'elle affectât aucune autorité ; et se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice et la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons et de toutes les lumières ; revêtue de la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre ; le plus ferme appui sur la terre depuis la mort de son Fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux apôtres, et ne se réserve que la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil et l'inquiétude des fidèles, qui, sans participer à l'éminence de ses dons et de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission et sa dépendance !

Pour nous, mes Frères, ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte : cette soumission ne blesse, ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée.

Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons : nous nous vengeons de leur élévation par nos censures : notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant : leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres, aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi le second caractère de la gloire, à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avoit tant aimé, est une gloire d'autorité et d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son Fils, cette puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre : elle rentre dans tous ses droits : elle est établie sous Jésus-Christ, la médiatrice des fidèles, le canal des graces, l'espérance et le soutien de l'Eglise, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et des empires, la reine du ciel et de la terre. Oui, mes Frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes, que celles de l'amour de son Fils pour elle. Il partage, pour ainsi dire, avec elle son autorité : il la rend la distributrice de ses graces : il veut que nous nous adressions à elle, si nous voulons tout obtenir de lui ; et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi, que de croire honorer la puissance de Jésus-Christ, en diminuant celle de sa sainte Mère. C'est lui que nous honorons en elle : ce sont ses dons que nous

exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie : c'est sa puissance que nous réclamons, en réclamant celle de sa sainte Mère : et elle, et nous, nous ne sommes ce que nous sommes, que par lui ; et notre confiance en elle ne prend sa source, que dans les merveilles que Jésus-Christ veut bien opérer par elle.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il suffise de se mettre sous la protection de Marie, et de lui rendre quelques hommages, pour assurer son salut : le salut éternel est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque se livre aux desirs de la chair, quiconque ne rompt point ses passions criminelles, il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connoît pas : elle le regarde comme l'ennemi de son Fils : elle déteste la confiance qu'il met en elle, comme injurieuse à la religion, et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égaremens ; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité et une raison pour y persévérer.

Et certes, mes Frères, si Jésus-Christ lui-même ne reconnoît pour sa mère et pour ses frères, que ceux qui font la volonté du Père céleste ; Marie reconnoîtroit-elle pour ses enfans, les transgresseurs de cette sainte volonté, et les ennemis de la doctrine et de la croix de son Fils? Si Jésus-Christ, malgré les acclamations populaires

des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie, et en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jésus-Christ et de sa vérité, gravé dans notre cœur? Marie ne seroit donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne? sa puissance renverseroit donc l'œuvre de l'Evangile, et ouvriroit aux hommes une autre voie de salut, que celle que Jésus-Christ lui-même leur a frayée? Quelle illusion, mes Frères, de prendre dans le respect que l'Eglise nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime; et de se persuader qu'il suffit de se confier en sa protection, pour obtenir après une vie toute de crimes et de passions, la grace du repentir et du pardon à la mort! Eh! quoi, mes Frères, notre confiance en Jésus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie et du salut, seroit vaine, si nous ne vivions pas comme ses disciples; et notre confiance en Marie seroit plus puissante, quoique nous marchions dans les voie du monde et des passions? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diroient à Marie, notre Reine, notre refuge, notre espérance, seroient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux

observateurs de sa loi sainte? Tous ceux même qui ont publié la gloire de Jésus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine et agrandi son royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles qu'il couronne de la couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère; et nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat et la magnificence, et chargé peut-être ses autels de dons et d'offrandes, seroient comptés parmi ces serviteurs vigilans, à qui la récompense des justes est promise, si l'innocence de leur vie et la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages? Non, mes Frères, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre foiblesse, et non comme l'asile de nos passions; comme la ressource de nos nécessités, et non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ: elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté et la fidélité du cœur qui les lui offre; et n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, et toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance et son autorité dans le ciel, couronnent aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avoit toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant

sa vie mortelle, avoit été un abaissement de mépris et de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avoit porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant et si triste. Elle adoroit en secret les ordres du Seigneur sur elle; et sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venoit de s'opérer dans son sein, elle laissoit à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissoit cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençoit à éprouver dans ses chastes entrailles: elle se soumettoit, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine, et à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu sauroit bien retirer pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation et de son opprobre.

Telle étoit la disposition de Marie; et voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage : dernier caractère. Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle : partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siècles heureux et si honorables à la foi, furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie; et il falloit bien que l'Eglise encore naissante, rendît déjà des honneurs solennels à cette

cette Reine du ciel, puisqu'il s'éleva dès lors, parmi les fidèles, des hommes ignorans et superstitieux, qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie; lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Eternel. Ainsi à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre : à mesure que l'Eglise, favorisée par les Césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté de ses mystères; les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de Mère de Dieu. Leurs blasphêmes ne servirent qu'à réveiller la piété des fidèles : de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés sous sa protection et sous son nom, à la gloire de son Fils : la religion des peuples opposa des monumens publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis : des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, et de celui de leurs pères envers Marie; et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Frères? les villes et les empires se mirent sous sa protection puissante; de saintes sociétés assemblées à son nom, et dévouées à son culte, s'élevèrent de toutes parts : les fléaux

publics cessèrent par les vœux et les hommages qu'on lui adressa : nos villes et nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise, le glaive qui les châtioit; et un de nos rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parce qu'il fut un roi juste et clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux, de tout son royaume qu'elle venoit de conserver et de délivrer de la plaie, qui sembloit annoncer sa désolation et sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortuné en eût fait un royaume de trouble et d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie : ses rois la regardèrent comme la protectrice de leurs états : ses plus saints évêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte; c'est un dépôt sacré qu'ils avoient reçu de ces hommes apostoliques, qui sous les ordres du grand pontife saint Grégoire, vinrent établir dans cette île célèbre, la foi de Jésus-Christ sur les ruines de l'idolâtrie. La science qui distingua bientôt cette Eglise florissante, loin de refroidir son zèle envers Marie, le rendit plus fervent et plus solennel; sa piété augmenta avec ses lumières : l'orgueil et les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble et éclairée avoit d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son Esprit du milieu de cette Eglise infidèle : il l'a livrée à un esprit de mensonge et de révolte : mais ses châtimens ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner,

et la perdre : il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israélites fidèles, que la contagion génerale n'a pas infectés, et qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal : cette sainte semence que la bonté de Dieu laisse encore au milieu des villes rebelles, fructifiera en son temps, et les empêchera d'éprouver le même sort que Sodome et que Gomorrhe. Et encore tous les jours une grande Reine, plus illustre par les couronnes qu'elle a sacrifiées à la constance de sa foi, que par la naissance et les grandes qualités qui les avoient mises sur sa tête, trouve ici aux pieds de Marie, la plus douce consolation de ses peines; lui offre sans cesse un royaume que l'hérésie a infecté, des sujets que l'esprit de rebellion, toujours inséparable de l'hérésie, a fascinés; avance aux pieds des autels, les momens de la miséricorde; et contribue plus à la conversion de ses peuples et au rétablissement de la royauté indignement violée, par les soupirs fervens qu'elle ne cesse de répandre dans le secret du sanctuaire, que toutes les puissances de la terre ne sauroient y contribuer par la sagesse de leurs conseils et par la force de leurs armes.

Voilà, mes Frères, le comble de gloire où les humiliations passagères ont conduit Marie; et telle est presque toujours la destinée des justes, qui ont éprouvé des revers et des humiliations sur la terre. Chaque siècle en fournit des exemples; et encore sous nos yeux un roi détrôné (1);

(1) Jacques II, roi d'Angleterre.

exposé pendant sa vie à la censure des insensés ; lui qui avoit vu sa foi taxée de foiblesse, son zèle d'imprudence, et ses malheurs imputés à lui seul, reprend après sa mort le droit qu'il avoit sur l'estime et sur la vénération publique, et s'attire des hommages mille fois plus éclatans que ceux qui avoient environné son trône.

Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent et chassé l'héritier légitime pour se mettre à sa place, et se revêtir de sa dépouille ; hélas ! sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposoient aux discours publics ses succès et sa puissance, étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne : c'est alors que tous les grands motifs de crainte et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie ; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses, que l'adulation avoit tant exaltées ; et on en exposera l'indignité et la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connoissoit que sur la bonne foi des éloges publics ; et on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature et de la société, foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare et injuste dont il avoit joui : on lui rendra l'infamie et la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi-même. Loin de l'égaler

aux héros, on l'appellera un fils dénaturé; un de ces hommes, dont parle saint Paul, sans culte, sans affection et sans principe : sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant; et son opprobre ne finira qu'avec les siècles : la dernière postérité ne le connoîtra que par ses crimes; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des rois et des nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin, par l'attentat qui lui a fait détrôner un père et un roi juste, pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte; et le rang où il s'est élevé aux dépens des lois de l'honneur et de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition et son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrois-je vous laisser à vous, mes Frères, en finissant cet éloge de la mort et de l'exaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur? Oui, mes Frères, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie : elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes, elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des

flots, ils peuvent tout au plus, accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparoître; l'avenir est un abîme immense, où il ne voit ni fin, ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa destinée. Le monde qu'il croyoit éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe; l'éternité qu'il regardoit comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux, et qu'il touche déjà de ses mains. Tout ce qu'il avoit cru réel et solide, s'évanouit: tout ce qui lui avoit paru frivole et chimérique, se montre et se réalise; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans, et un nouveau cœur: il meurt détrompé sans mourir changé; il meurt désespéré, et ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juste, ah! elle voit alors le monde et l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vus: rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi libre de tous les attachemens du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vus qu'avec peine; elle s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie, et où elle avoit toujours

habité par ses desirs ; et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA VISITATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, et s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda. Luc. 1. 39.

QUEL est ce nouveau prodige, mes Frères? une fille timide, foible, jusque-là élevée, dit un Père, (*S. Ambr.*) dans le calme et dans la pudeur de la retraite, elle, qui naguère, ne pouvoit soutenir, sans trouble et sans embarras, la présence même d'un ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, et ne compte même pour rien, les alarmes et les périls d'un long et pénible voyage.

Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa

maternité, le miracle de la fécondité d'Elisabeth? incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire? fière de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle par un de ces secrets empressemens qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa cousine?

Ah! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi et l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Sara et des Anne, n'avoit été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux; et rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, Mère du Libérateur de Sion, que tant de siècles avoient promis, que tant de justes avoient annoncé, que tant de rois et de prophètes avoient souhaité, elle va rendre à Elisabeth les mêmes devoirs, que son Fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste; et comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* (Matt. 3. 15.)

Ni la bienséance, continue ce Père, sur laquelle son sexe est si délicat, et qui si souvent lui tient lieu de vertu; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'alarment pas sa délicatesse : peu attentive à tous les obstacles que l'amour-propre grossit et multiplie toujours avec tant d'art et de succès, elle se livre au divin penchant qui

l'entraîne, et suit sans balancer les impressions du Dieu qu'elle porte dans son sein : *Non à publico virginitatis pudor, non à studio asperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit.* (S. Ambr.)

Souffrez, mes Frères, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le mystère, c'est que nous avons encore plus besoin d'être touchés que d'être instruits. Ces faits miraculeux sur quoi la religion est fondée, consolent à la vérité la raison, et la mettent presque d'intelligence avec la foi; mais d'ordinaire ils laissent au cœur toute sa tranquillité : ce sont des lueurs qui nous réjouissent pour un moment, selon l'expression de l'Evangile; mais qui ne nous embrasent presque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonstances de ce mystère.

Quels sont les obstacles que notre amour-propre oppose presque toujours à la grace? c'est premièrement, une fausse bienséance qui nous fait ménager le siècle, et nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jésus-Christ; c'est en second lieu, la difficulté de la vertu qui nous alarme; enfin, c'est la durée du chemin qui ralentit notre zèle, et nous persuade qu'on peut user d'adoucissemens, et chercher des sentiers détournés et commodes, pour aider notre foiblesse. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre

l'attrait du ciel : c'est ma première réflexion. Marie, malgré la délicatesse de son âge, et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice : c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs et nos ménagemens, les rigueurs de la voie évangélique : c'est ma dernière réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave, Maria.*

TROISIÈME PARTIE.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice, et de la honte à la vertu. Je le sais, mes Frères, et je ne veux pas ici prêter au siècle des désordres imaginaires. L'iniquité malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique : on ne voit guère de ces ames désespérées, qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, et qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont on est bien aise de dérober le spectacle au public ; et je ne sais par quels restes de droiture

le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siècle place honorablement parmi les vertus, et qui tout à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte et les horreurs.

Or je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ : je dis que de là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience; que nous en omettons tant d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit-on, à des usages qui ont prévalu? comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve? faut-il que je condamne tout le monde par mes singularités? De là il arrive que la piété craintive et timide cherche les ténèbres; ou bien elle est obligée de s'ajuster aux manières des mondains, et de se contrefaire comme David dans la cour du roi Achis : elle n'ose presque jamais paroître tout ce qu'elle est, tandis que le

vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de se montrer. Eh! n'étoit-ce pas assez que la foiblesse et la corruption de notre cœur, nous rendît la vertu pénible et dégoûtante? falloit-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte et du mépris?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le siècle sur un point aussi important. Quel est le motif qui l'éloigne de Nazareth? Un ange vient de lui annoncer qu'Elisabeth, malgré son âge et sa stérilité, étoit devenue féconde; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très-Haut, et que l'Emmanuel promis depuis tant de siècles, descendu dans son sein, alloit enfin être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais cette ambassade si auguste, si extraordinaire, est un secret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue sur sa parole? ne doit-elle pas s'attendre aux discours des insensés, et aux railleries des esprits qui se piquent de raison?

D'ailleurs sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu illustrée par la qualité de Mère de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienséance, et n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit si fort au-dessous d'elle?

Enfin, les lois d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hasards et les contretemps assez inévitables dans un long voyage?

Ainsi s'abuse, ô mon Dieu! une raison malade: ainsi,

ainsi, trop ingénieuses à se tromper, se flattent tous les jours ces ames foibles, qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre à ces montagnes saintes de la tribu de Juda, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire !

Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir ! dans combien de mauvais prétextes l'amour-propre ne se retranche-t-il pas !

Un grand gémit du tumulte qui l'environne; et livré aux soins de sa fortune, aux devoirs de sa charge, aux bienséances de son état, il oppose ces foibles raisons à la voix du ciel qui l'appelle; veut mettre Dieu même dans les intérêts de sa foiblesse; et croit que l'assujettissement à des lois que le caprice, ou la vanité des hommes ont inventées, est une bonne raison aux yeux de Dieu, pour le dispenser des lois de l'Evangile.

Je ne saurois me donner des airs de singularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme chrétienne : je voudrois bien que l'usage autorisât une vie plus obscure et plus retirée dans les personnes de mon rang, et que le monde ne nous fît pas une loi de certains tracas, dont je me passerois sans beaucoup de peine; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières singulières, et que par piété j'aille devenir extraordinaire?

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les grands et le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu? une fausse bien-

séance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grace que vous y jetez, cette loi du siècle, cet Evangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes générales de l'Evangile de Jésus-Christ? Eh! si votre justice pouvoit souffrir des adoucissemens dans une loi dont vous avez prédit l'accomplissement jusqu'au point le plus léger, seroit-ce en faveur des puissans du siècle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification; et qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir; ou en faveur de ces infortunés, qui par les ménagemens secrets de votre providence, en proie ici-bas à la faim, à la soif et à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs ames dans leur patience?

Quel est ici, mes Frères, notre aveuglement! on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier? mais si la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, et n'être pas remarqué? Eh quoi! parce que l'inondation alloit être générale, Noé ne devoit donc pas bâtir une arche, et se sauver avec sa seule famille? Il falloit donc que Loth, pour éviter la singularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome? Détrompez-vous, mes chers auditeurs; les saints ont toujours passé pour gens

singuliers : nous sommes devenus, disoit autrefois saint Paul, un spectacle aux anges et aux hommes : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; et l'on se damne à coup sûr, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parce que la multitude ne connoît et ne fréquente que cette voie large et spacieuse, qui mène à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes Frères, si vous êtes de bonne foi là-dessus, l'illusion de la créature? Quoi! il y aura toujours des raisons pour elle d'offenser son Dieu, et de vivre pour le monde que nous devons haïr et détester, comme notre plus cruel ennemi; et il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, et de le servir; tandis que tout nous crie, que n'étant faits que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre? chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile? Une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci; une vieillesse infirme et languissante à un autre? Si tout nous rit, on s'excusera sur le tumulte et sur les embarras de la fortune? si la main du Seigneur s'appesantit sur nous; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra sa conversion à des temps plus calmes et plus tranquilles? Jouit-on d'une santé parfaite? il faut fournir à mille soins, se prêter aux bienséances et aux dissipations de son rang et de son état. Est-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au com-

merce du monde ? ce ne sont que soucis et mesures pour la santé. L'affaire de l'éternité demande trop d'attention ; on n'est capable de rien, dit-on ; on a sur la conscience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, et qui demandent du loisir et de la liberté d'esprit ; enfin, on craint d'aigrir ses maux par les réflexions mêmes qui seules devroient les soulager.

Ainsi nous échappent tous les momens de la grace ; ainsi repoussons-nous la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur : et l'on est si ingénieux dans le siècle à ne pas laisser échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des espérances de fortune et d'établissement ? Les grands ont leurs momens, dit-on ; et le point, c'est de savoir les prendre : mais la clémence divine n'a-t-elle pas les siens aussi ? Eh quoi ! mes Frères, croyons-nous que notre Dieu soit un Dieu de toutes les heures ; qu'il distribue ses graces selon nos caprices ; et que mille fois rebuté, lorsqu'il s'est offert à nous, il ne se lassera pas enfin de nos délais et de nos mépris ? Ah ! disons-le à notre honte ; les enfans du siècle sont plus prudens que les enfans de lumière : rien n'échappe aux premiers, parce que leur cupidité est vive et agissante ; et nous, nous laissons perdre les occasions les plus favorables, parce que notre charité est foible et languissante.

Car, ô mon Dieu ! combien de fois m'avez-vous averti, sollicité, importuné, d'entrer dans vos voies ! combien de fois au sortir même du

crime, loin de lancer sur moi les foudres de votre justice, m'avez-vous tendu une main favorable, et profité du moment où la passion satisfaite et plus calme, laissoit à la raison la liberté des réflexions, pour m'exposer les suites terribles d'une vie criminelle! Ah! l'homme le plus barbare se laisseroit attendrir, si dans le temps même qu'il nous enfonce le poignard dans le sein, nous prenions des mesures pour sa sûreté; et mon ame toujours rebelle et toujours aimée a pu tenir jusques ici contre tous les efforts de votre tendresse?

Mais ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites et de mes rebuts? serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée? ma conversion dépend-elle de vous ou de moi? et ces graces offertes que je refuse, pourrai-je les ravoir à mon gré? ne m'avertissez-vous pas qu'un temps viendra où je vous chercherai, et où je ne vous trouverai plus; et qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice?

Mais encore, dites-moi, ô homme si éclairé sur les bienséances! lorsque par vos dissolutions et votre vie licencieuse, vous étiez le scandale de votre ville, la bienséance étoit-elle un frein assez puissant pour vous arrêter? lorsqu'oubliant votre caractère, ministre du Seigneur, vous descendiez de l'autel sacré pour vous donner en spectacle au public, et violer vous-même des lois dont vous étiez le dépositaire et le protecteur,

les discours publics vous ont-ils jamais coûté un seul plaisir? lorsque des engagemens d'éclat, et une conduite peu régulière, rendoient cette femme la fable de son quartier et la honte de sa famille; que les amis et les proches lui en faisoient des ouvertures si touchantes; qu'un mari justement irrité en frémissoit; qu'un ménage en tomboit à vue d'œil en décadence, régloit-elle ses emportemens sur ces lois gênantes et trop austères de la bienséance? ah! la passion alors la plus forte la rendoit insensible à tout. Ce n'est qu'avec vous, ô mon Dieu! que l'on est timide et circonspect: on n'excède en précautions, que lorsqu'il s'agit de vous servir: on pèse alors sur tout; on est sensible à tout; on épaissit même de vaines ombres, et l'on tremble à l'aspect des fantômes que l'on s'est formés.

Ah! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été question de vous offenser, on m'a vu la tête levée, me faire honneur de mes désordres, et être pécheur de bonne foi: tranquille alors sur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conscience, de l'amitié, je sacrifiois sans scrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon salut. Faut-il revenir à vous? faut-il de cette région de ténèbres, passer à une région de lumière? ah! toute ma force m'abandonne; je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main: ah! c'est que votre amour ne do-

mine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la passion. Lorsqu'il a établi son empire dans un cœur, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute; les peines même sont délicieuses; et saintement séduit par le divin attrait de la grâce, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie; les vaines raisons de la chair et du sang ne l'arrêtent pas: *Exsurgens abiit*. La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inaccessibles, n'alarment pas sa foi; seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique : c'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Il règne dans le siècle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut; et c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices et les fausses vertus des chrétiens.

La première erreur, et celle que je combats maintenant, est de ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croient la route inaccessible; et sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur.

Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette première illusion. Inspirée d'en haut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foiblesse : *Abiit in montana.* Eh ! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvoit-elle choisir ? la grace approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quò enim jam Deo plena, nisi ad superiora conscenderet ?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux qui, comptant trop peu sur la grace, désespèrent de pouvoir jamais atteindre à cette sainte cité située sur la montagne.

Je sens toute ma foiblesse, me dites-vous ; j'ai de l'horreur pour le crime ; et je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain : mais il y a mille choses que le prédicateur foudroie tous les jours en chaire, et sur quoi je ne saurois me gagner. Je conviens qu'à vivre sur le pied de l'Evangile, il faudroit s'y prendre d'une tout autre manière : je sais que Jésus-Christ menace d'une éternité de peines, ceux qui n'en souffrent point ici-bas ; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent ; qu'il faut porter sa croix, et se renoncer soi-même, pour être son disciple ; que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence ; et que, comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, sans être incorporé en Jésus-Christ, on ne peut être incorporé en Jésus-Christ, sans être crucifié avec lui : je le sais, et c'est justement ce qui me fait

désespérer d'être jamais homme de bien. Aussi je suis de bonne foi; je ne m'abuse point là-dessus. Je connois toute l'étendue de mes obligations; et si j'embrassois le parti de la vertu, je ne l'embrasserois pas à demi; je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu et le monde, l'Evangile et les plaisirs; et qui pour vouloir être, et au siècle et à Jésus-Christ, ne sont au goût ni de l'un ni de l'autre.

Mais, ô homme! quel est ici ton égarement! Tu sens ta foiblesse et ton impuissance : mais ignores-tu que la grace est le remède de ta foiblesse? n'entends-tu pas ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles et fatigués, et je vous soulagerai?* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même temps qu'avec lui, il n'est rien que nous ne puissions, et qu'il n'est point d'obstacles que sa grace ne surmonte, et point de foiblesse qu'elle ne guérisse? Voilà, ô homme! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penseroit-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangereuse, ne voudroit plus prendre de mesures pour sa santé; seulement parce qu'il se seroit aperçu qu'il est malade? eh! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art et aux remèdes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frère? Ah! s'il falloit, comme autrefois, vous

exposer à la fureur des tyrans; souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre foiblesse; quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches et de vos amis; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie; que vous demande-t-on ? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde et de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques; un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos sacremens; un usage plus chrétien de votre temps; plus d'attention sur vous-même; moins d'horreur pour la croix de Jésus-Christ : et rebuté, alarmé, découragé, vous n'osez tenter cette entreprise ? et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur, à votre mollesse et à votre lâcheté ?

Généreux fidèles des premiers temps, hélas ! les plus cruels supplices ne pouvoient vous séparer de la charité de Jésus-Christ : vous auriez tremblé pour votre vertu, et vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang : on vous regardoit comme ce qu'il y a de plus infâme sur la terre; et votre plus douce consolation étoit de n'en avoir point ici-bas, et d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers

temps on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand il en coûte un seul plaisir : le ciel, à ce prix-là, paroît trop cher. Sommes-nous les successeurs de votre foi ? avons-nous une espérance différente de la vôtre ? et le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressemens ?

Et d'ailleurs, Chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des divines consolations que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps, et un avant-goût et le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux ames fidèles; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend : si vous étiez de bonne foi, et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siècle; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle même ? *Beata quæ credidisti !* s'écrie-t-on, comme autrefois Elisabeth, quand on voit une ame désabusée du monde : Qu'un tel est heureux ! il sait se passer de ce que la religion nous oblige de haïr; il est sage; il pense à une autre vie; il choisit la meilleure part; que n'avons-nous le courage de faire comme lui ! c'est bien là ce qu'il y a de plus solide; tout le reste n'est qu'amusement; et on n'y trouve point de

plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins.

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous déshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enlève une personne, ou chère, ou nécessaire; d'une famille mal élevée, d'une disgrace encourue, d'une préférence injuste?

Avez-vous évité tous ces contre-temps? ah! vous ne sauriez vous éviter vous-même. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir : un reste d'éducation chrétienne plaide long-temps pour vous dans le fond de son cœur, et empoisonne ses plus douces joies : on sent le vide du plaisir; il est des momens de réflexion qui vous tuent : le cœur, fait pour une félicité plus solide, s'amuse, mais ne sauroit se satisfaire; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer; il porte partout un fonds d'inquiétude et d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies et des amusemens; enfin, on trouve son rémède dans le mal même, le dégoût dans la jouissance; et l'on ne sent de vivacité pour le plaisir, que dans le moment qui le précède.

C'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime : on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage; et on frémit au seul souvenir des

saintes

saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit. Eh! que ne puis-je à mon tour vous exposer ici le coeur d'un juste, et vous y faire remarquer cette chaste volupté, cette paisible félicité qui suit l'innocence! Quelles secrètes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la foi, à se regarder comme étranger sur la terre, à soupirer sans cesse après sa patrie! quels transports durant le cours de ces prières ferventes, où les vues de la foi plus vives lui rapprochent l'éternité, et ne lui laissent plus voir qu'en éloignement le siècle et sa figure! Quel dégoût au sortir de là pour les vaines joies des mondains! il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables destinés au supplice, et qui sans le savoir, se réjouissent, tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, Vierges saintes qui m'écoutez! Instruites sur ces chastes délices qui accompagnent l'innocence et la piété, que de merveilles de la grace nous découvririez-vous? eh! que pourroit opposer le siècle à un exemple si consolant? L'âge, le sexe, la naissance, prétextes si frivoles et si souvent allégués, seroient ici confondus, puisqu'on y voit l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la naissance la plus distinguée, ajouter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de surcroît, et trouver dans la sainte pratique des vertus religieuses plus

de véritables douceurs, que le siècle tout entier n'en peut offrir à ses plus déclarés partisans.

Et c'est ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ? il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre ; mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave : vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens : ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir : enfin d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane ? vous le savez, ah ! on ne connoît plus d'obstacles : rien ne coûte, quand il s'agit de satisfaire une passion : les difficultés même ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, et où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah ! mes Frères, le voluptueux, l'ambitieux s'élèveront contre nous au jour du Seigneur ; et par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Eh ! disons-nous donc à nous-mêmes dès à présent, ce que cette voie du ciel disoit autrefois à saint Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti et istæ ?* et pourquoi ne pourrois-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, et font encore tous les jours ? Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siècle, et que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux tel et telle échappent au naufrage, et marchent heureusement vers le port ? n'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur ? mon ame n'est-elle pas sortie de vos mains, et lavée dans le sang de votre Fils ? n'ai-je pas la même espérance ? ne suis-je pas appelé au même héritage ? Ah ! il n'est que ma lâcheté qui m'empêche de suivre : mille fois votre grace m'a fait faire le premier pas ; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous ; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte et puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas ; et, comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtemens qui m'embarrassent et m'arrêtent, libre et dégagé, j'irai vous joindre, même

à travers les flots de la mer : oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du siècle, où les écueils sont si glissans, les naufrages si ordinaires, et le salut si difficile.

TROISIÈME PARTIE.

Le monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre ; et cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, et moins aisée à corriger : or, voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute, et empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir ; il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre. Elles se font un plan de vertu, où entrent, sous des noms déguisés, l'ambition, le luxe, la mollesse, la vanité, et d'autres passions encore plus délicates : leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien ; et tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne : illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie va pareillement confondre.

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arri-

ver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatiguans : elle choisit, sans différer, la voie la plus pénible ; et c'est dans la difficulté qu'elle trouve sa sûreté. Telle est l'instruction que Marie donne par son exemple à ceux qui voudroient arriver à la céleste Jérusalem par des voies commodes et aplanies, et sans franchir les montagnes saintes, sur lesquelles elle est fondée. En effet, détrompons-nous, mes Frères ; il faut qu'il en coûte pour se sauver, et le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes.

Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion. L'austérité des cloîtres est sainte, dit-on ; mais il ne seroit pas raisonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas : il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste ; et pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres : enfin il est des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-dessus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale ; qu'elle ne soutienne pas un jeu outré ; qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas ; que dans ses discours elle ne sorte jamais de cette bienséance de si bon goût dans son sexe ; qu'elle paroisse dans nos temples aux jours solennels pour y participer à la chair sacrée de l'Agneau ; qu'elle se soit réglée à certaines libéralités pour

le soulagement des membres de Jésus-Christ; la voilà calme sur l'affaire du salut: un confesseur n'a plus rien à faire, et tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jésus-Christ, il ne seroit pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer; mais elle aime le faste et l'éclat; mais elle cultive des amitiés tendres; elle fournit à des conversations vives; elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure; et en faveur de l'esprit, elle fait grace à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules; pour sa parure des soins, que vous payeriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étoient employés à parer l'ame des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connoît même pas, et il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jésus-Christ sur un seul desir; et enfin toute sa religion se réduit aux intérêts de son honneur et aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le christianisme, que cette mollesse, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne se fait aucun scrupule! N'importe; l'usage veut qu'elle se rassure et qu'elle se croie dans le bon chemin, parce qu'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du siècle,

de s'y faire des plans de religion; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jésus-Christ avec Bélial; qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la mollesse, l'ambition; et de l'Evangile une foi morte et inutile; c'est-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, et de l'autre les vertus.

Et c'est là-dessus qu'on vit tranquillement dans le siècle, et qu'on attend sans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable : tandis que le juste, au fond d'un réduit obscur, le visage pâle et défait, le corps affoibli et exténué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraisons ferventes, vous conjure avec le prophète de n'entrer pas en jugement avec lui; repasse dans l'amertume de son cœur quelques fautes légères que sa piété lui grossit, et que la seule surprise a arrachées de sa foiblesse, et ne peut se rassurer ni sur le trésor infini de vos miséricordes, ni sur le pénible amas de tant d'œuvres saintes en qui sa foi découvre des taches. *Quid istâ cæcitate tenebrosius?* s'écrie saint Chrysostôme. Le crime conduit quelquefois au repentir; mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triste et funeste impénitence.

Sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvoit-on ajouter, ô mon Dieu, aux précautions que votre sagesse avoit prises pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances

leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère; et qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir, qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité? Combien de fois y est-elle répétée! sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée!

Et après cela la religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon Frère, toutes les austérités qu'elle ordonne, et on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie? Puisque sans la pénitence et la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous? cette chair qui vous est si chère, la châtiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jésus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siècle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris: tout y roule sur l'erreur et le mensonge, et de tout temps il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux même qui font profession de piété; et l'on peut dire ici que les élus tomberoient presque dans cette erreur, s'il étoit possible.

Tel depuis une conversion d'éclat, vit de bonne foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché,

n'a pour toute vertu qu'un train de vie mêlé de foiblesses et de bonnes œuvres, de tiédeur et de dévotion, de grace et d'amour-propre, de sacremens et de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde et à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte et à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses et de plus délicates : elle n'est plus livrée au public, et exposée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagrémens : elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité et la perte du temps : elle n'a plus des empressemens profanes pour se faire aimer; mais elle n'est pas fâchée de plaire : enfin, le seul nom de passion alarme sa vertu; mais peut-être n'est-ce que du nom dont elle s'alarme.

Une autre croit avoir déjà le ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne sauroit guère compter qu'un directeur de parade, quelques confessions réglées, et son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines reprises; tantôt c'est une aumône, puis une austérité, une autre fois une retraite : Dieu a ses intervalles, si je l'ose dire; et le monde a le fonds. Il semble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le

l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir ; il me suffiroit de savoir qu'il vous déplaît. Non, encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche ; c'est l'inquiétude que je fuis : heureux si de cette paix fausse et périlleuse, je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos saints ! Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE,

PRONONCÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

DANS QUEL ESPRIT IL FAUT LES PRATIQUER.

Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous par l'Esprit. Gal. 5. 25.

Ce n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, et vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames : il me paroît peu utile

utile de borner tout le fruit de ce discours à établir un devoir que vous accomplissez déjà, et annoncer la loi de la charité à des personnes que la charité elle-même assemble.

Lorsque nous parlons au commun des fidèles, nous pouvons leur montrer dans les livres saints ces maximes décisives qui nous ordonnent de secourir nos frères affligés, parce que la plupart d'entre eux les ignorent : nous pouvons leur redire ces anathèmes terribles que l'Esprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un asile et une ressource aux malheureux, parce qu'il s'y trouve des ames dures et impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes : nous pouvons leur ouvrir le sein de la gloire ; et en leur faisant voir un royaume éternel devenu la récompense d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miséricorde, parce que parmi ceux qui nous écoutent, il en est toujours dont la charité tiède et indolente a besoin d'être ranimée.

Mais ici, Mesdames, où la miséricorde est une vertu commune, il seroit inutile d'entreprendre de l'inspirer : ici, où l'on porte des cœurs sensibles aux calamités de nos frères, ces maximes effrayantes des livres saints contre l'inhumanité envers les pauvres, seroient mal placées : ici enfin où la charité se soutient par une société de zèle, et s'anime par de saints exemples, on peut se dispenser de l'encourager ; il n'est presque plus besoin que de l'instruire.

Mon dessein donc aujourd'hui, Mesdames, est de vous entretenir sur l'esprit de la foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plupart des ames, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insu ce que la piété édifie; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain et de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite; et qu'il n'arrive que trop souvent, hélas! que nos foiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois règles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde; et en opposant ces règles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'or d'avec la paille; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité toute seule opère; et établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

PREMIÈRE RÈGLE.

La première règle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une méprise assez ordi-

naire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir; et de les envisager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embrasse, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue : au lieu que les œuvres sur-ajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. On aime à se dire en secret que le juste ne borne pas sa fidélité aux seuls préceptes de la loi; que son zèle doit aller au delà, et que ces bornes imparfaites n'ont été mises, comme dit l'Apôtre, que pour la foiblesse de l'homme encore charnel : ainsi l'on se persuade qu'on est arrivé à la perfection des conseils, et l'on s'applaudit presque tout bas comme si l'on en faisoit de reste.

Cependant, Mesdames, il s'en faut bien que la foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles; et parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jésus-Christ n'en connoît presque pas de plus sacrés et de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premièrement, que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir;

puisqu'on aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux malheurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Evangile, si essentiel à la foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les païens et les peuples les plus barbares ont eu des lois qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont là des devoirs qui suivent la nature; et jusque-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particulière à la religion de Jésus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime : ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide : c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'asile; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir; c'est une loi commune, imposée à toute ame fidèle. Car, Mesdames, par la grace qui dans le baptême nous

associa à l'assemblée des saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps, et les enfans d'un même père. Dès lors nous contractâmes des liaisons intimes et sacrées avec le reste des fidèles; dès lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, et ils ne le furent plus au nôtre : dès lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigens; ils furent nos frères : dès lors leurs calamités devinrent les nôtres, et leurs besoins nos besoins : dès lors l'auguste qualité de chrétien, qui nous unissoit à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, et ces différences vaines de rangs, de titres, de naissance, que la nature, ou les lois du siècle, avoient mises entre eux et nous : tout ce qui arriva dans le corps sacré des fidèles, devint notre affaire propre : dès lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi; et sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance et de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, et notre ministère. Aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parce que depuis leur vocation à l'Evangile n'étant plus qu'un cœur et qu'une ame ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étoient devenus les biens de leurs frères, et dont la nécessité toute seule devoit régler l'usage.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que plus

vous êtes élevés dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse; et sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos frères, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multùm, non abundavit :* (2. Cor. 8. 15.) autrement Jésus-Christ n'auroit défendu la mollesse, le luxe et les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la règle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, et de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la providence en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Seroit-ce d'amasser pour vos neveux? mais vous ne devez plus thé-

sauriser que pour le ciel. Seroit-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité et d'indolence? mais si vous ne pleurez pas, si vous ne souffrez, si vous ne combattez pas, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'orner plus superbement vos palais? mais cette vaine magnificence est réprouvée dans le riche de l'Evangile. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu; et si vous ne faites pénitence, vous périrez. Seroit-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde? mais cette élévation, selon les vues de la foi, n'est que le haut d'un précipice. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre ame. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer, selon le monde, de votre prospérité; ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance : ce n'est donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands : ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne : c'est pour vos frères; c'est pour son peuple affligé; c'est pour

être la protectrice des infortunés : *Et quis novit, utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (Esther. 4. 14.) Si vous ne répondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il transportera cette gloire et cette couronne qui vous étoit destinée. Ah! il saura bien pourvoir par quelque autre voie à la délivrance de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent : mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui, peribitis.* (Ibid.) Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés, que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance n'est donc que la portion de vos frères : votre élévation dans l'ordre de la sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'asile; votre autorité qu'à les protéger; vos dignités qu'à venger leurs intérêts; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition et le malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministères; vos exemples qu'à les affermir dans la foi, et dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre éléva

tion ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, et il vous auroit réprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voient une ame fidèle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusque dans leurs plus sombres retraites, et là faire de leur lèpre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes misères, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit-Saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par les maximes de la foi, prévenir leur honte et leurs besoins par de saints artifices, les tirer de l'occasion et du péril par de sages ménagemens; et enfin tout souffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour assurer leur salut: ah! c'est alors qu'ils lèvent les yeux au ciel; qu'ils reconnoissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, et père commun du pauvre comme du riche; c'est alors qu'ils publient les merveilles de sa providence. Que vous êtes riche en miséricorde, Seigneur! lui disent-ils; vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous: votre œil attentif aux besoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles souffrent au delà de

leurs forces. C'est alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens ; et qu'ils commencent à comprendre combien Dieu est grand, et digne d'être servi, puisqu'il peut se former au milieu même de la corruption du grand monde et des périls de la prospérité, des serviteurs si fidèles. Voilà, Mesdames, à quoi la naissance et les biens doivent servir : vous n'êtes puissans sur la terre, que pour faire bénir par ceux qui souffrent, la bonté de Dieu et les richesses de sa miséricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais je laisse ces grandes maximes, si souvent sans doute ici répétées ; et je dis, en troisième lieu, que quand même on n'auroit aucun égard aux obligations communes qu'impose là-dessus la religion, et le rang que vous tenez dans le monde, pour vous en particulier qui m'écoutez, les saintes occupations de la miséricorde, et l'attention particulière à l'œuvre qui nous assemble, ne seroient pas moins des devoirs indispensables. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, premièrement, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, et qui détrompés des erreurs du monde et des passions, ne connoissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur et la gloire de le servir ; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir et de mollesse? En repassant sur vos jours de ténèbres, et sur ces premières

années où vous ne connoissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des ames justes gémissoit alors, sur des licences que le monde autorise, et où vos frères ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence? que sais-je? sur des foiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs et la matière de votre pénitence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques, n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnoit-il pas du crédit à vos passions et à vos exemples? Combien d'ames, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez-vous entraînées, à votre insu, avec vous dans le précipice?

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos frères, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas que vous leviez, pour ainsi dire, sans rien craindre, l'étendard de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde et des plaisirs? Une vertu obscure et privée peut-elle remplacer des maux publics? et quand les offices d'une charité publique ne seroient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indispensables?

Secondement: Autrefois, lorsque vous ne

connoissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zèle, ou des empressemens de vanité? loin de respecter les personnes qui s'y consacroient, n'affectiez-vous pas d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos censures? ne disiez vous pas d'elles, comme autrefois Pharaon des Israélites qui vouloient aller sacrifier dans le désert; que c'étoit l'oisiveté toute seule, et une vie inutile qui leur faisoit chercher ces sortes d'occupations et ces pieux amusemens? *Vacatis otio, et idcircò dicitis : Eamus, et sacrificemus Domino?* (Exod. 5. 17.) Ne disiez-vous pas comme ces gouverneurs des provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyoient Néhémias et les principaux du peuple de Dieu, occupés à rebâtir le temple : A quoi s'amusent les foibles Juifs? *Quid Judæi faciunt imbecilles?* (2. Esdr. 4. 2.) prétendent-ils donc que le monde les laisse faire, et qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre et si singulière? *Num dimittent eos gentes?* (Ibid.) veulent-ils donc tout faire à la fois, et gagner le ciel en un seul jour? *Num sacrificabunt; et complebunt in unâ die?* (Ibid.) veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en des bâtimens superbes, et passer en un instant d'une extrémité à l'autre? *Numquid ædificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt?* (Ibid.) Car tels sont

sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu! les discours insensés du monde contre la vertu. N'étoient-ce pas là autrefois les vôtres ? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté : il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres fidèles : il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde ; et réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

Troisièmement : Quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses? vos biens immenses pouvoient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions? Vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité : or, tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre et sur l'affligé. Eh! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes?

Quatrièmement enfin : Cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs et dans une molle indolence : la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût et la satiété inséparable de tout ce qui plaît hors de Dieu : vous ne viviez que pour votre corps.

Ah ! une vertu oiseuse, douce, aisée ne

seroit donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter : il faut donc vous appliquer à les crucifier ; aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'ames saintes ; vous approcher des Lazares puans et couverts de plaies ; ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes ; et malgré les frémissemens secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de religion ; et surmonter, par votre foi et par l'ardeur de votre amour, la foiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au delà de vos devoirs ; et vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, et qu'il s'en faut bien que la compensation ne soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous que la miséricorde de Jésus-Christ a détrompées du monde et appelées à son service, et qui fait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes ; c'est, premièrement, qu'une erreur secrète et délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion ; que leur prix croît à proportion de votre rang ; que les démarches les plus légères de piété sont illustrées, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance, que d'injustes adulations nourrissent ; on fait entrer dans l'idée que

l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même; et on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous, méritent encore moins. Comme si la charité toute seule ne discernoit pas nos mérites; comme si en Dieu il y avoit acception de personnes; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étoient pas ceux dont on demande davantage. Secondement, c'est que vous ne jetez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes, qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état et de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égaremens, et qui négligent tout-à-fait le soin de leur salut. Alors ce parallèle grossit à vos yeux votre propre mérite: vos œuvres comparées à leurs inutilités et à leurs plaisirs, vous paroissent des abondances de justice: tout ce que vous faites pour le salut au-dessus d'elles, vous croyez le faire au delà de vos devoirs; et la tiédeur où vous vivez, opposée à leur déréglement, se change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet évêque de l'Apocalypse, qui malgré la tiédeur et l'indolence de ses mœurs, se croyoit riche en bonnes œuvres, parce qu'il jugeoit sans doute de sa vertu par la chute et les excès des faux docteurs qui enseignoient la doctrine de Balaam, et en suivoient les voies honteuses; lui qui étoit aux yeux de celui qui est un témoin fidèle et véritable, pauvre, misérable, nu, et sur le point d'être rejeté de sa bouche.

Cette règle est donc dangereuse. Ce n'est pas

par ces parallèles trompeurs qu'il faut mesurer ce que nous sommes devant Dieu ; c'est par la sainteté de la loi ; c'est par la sublimité de nos devoirs ; c'est par l'excellence de notre vocation ; c'est par la grandeur du maître que nous servons ; c'est par la multitude des iniquités que nous avons à expier ; c'est par les foiblesses journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini sans aucun changement : en un mot, ce n'est pas en nous comparant aux pécheurs, qu'il faut faire honneur à nos foibles vertus ; c'est en nous opposant aux saints qui nous ont précédés, aux ames justes qui marchent à nos yeux, et qui nous laissent si loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur et notre impénitence. Si la Pécheresse de Jérusalem eût jugé de la profusion de ses parfums, et de l'abondance de ses larmes, par l'insensibilité des autres femmes mondaines de la Palestine, ah ! sans doute elle n'eût pas eu tant de honte de se présenter devant le Sauveur, et n'eût pas choisi ses pieds comme pour dérober à ses yeux les saints ministères de sa charité, qui lui paroissoient si disproportionnés aux désordres de sa vie : si la femme Chananéenne eût opposé sa démarche si pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, sans doute elle ne se fût jamais comparée à un vil animal : si David lui-même n'eût jugé de sa pénitence, de ses jeûnes, de ses larmes et de ses macérations, que par la mollesse des autres cours et l'exemple des rois ses voisins, plutôt que par ses

crimes, ah! sans doute, il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglemens de nos frères n'ajoutent donc rien au mérite de nos œuvres; et nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assez pour Jésus-Christ.

SECONDE RÈGLE.

La seconde règle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames; les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur : car le royaume de Dieu est au dedans de nous; et tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au réglement du cœur, et à l'entière mortification des vices et des desirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grace de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la foi, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde; que nos im-

perfections y trouvent leur remède ; et que chaque œuvre sainte serve à affoiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire, Mesdames, que pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre ame sur nos mains, l'envisager aux pieds de Jésus-Christ ; et dans la lumière de sa grace, examiner sous ses yeux quels sont encore nos penchans déréglés, et choisir les offices de miséricorde qui leur sont le plus opposés, et qui paroissent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainsi vous aimez encore le monde, les plaisirs, les dissipations des jeux et des commerces : préférez les œuvres qui vous en séparent le plus, et qui vous renferment plus souvent dans la prière, dans le silence et dans la retraite. Vous êtes nées avec des dispositions de mollesse et d'indolence que vous ne sauriez presque surmonter ; vous ne prenez jamais rien sur vous-mêmes ; votre vertu n'est presque qu'un éloignement naturel du tumulte et des agitations du monde que vous n'aimez pas, et une vie plus douce et plus oiseuse qu'on ne la mène d'ordinaire dans le siècle : ah ! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miséricorde, les soins les plus dégoûtans, les misères les plus hideuses, c'est là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui distingue, tout ce qui attire les regards publics : entrez dans les œuvres les plus obscures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus exposées aux

dérisions des insensés : laissez aux autres le premier rang et tout l'honneur des entreprises de piété, et réservez-en pour vous les soins et les fatigues. Vous retombez sans cesse dans les mêmes vivacités; tout vous blesse; tout vous allume; et vous décriez dans l'esprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des foiblesses qui vous sont propres : choisissez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux sages et aux fous, et supporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut soulager. Vous sentez des éloignemens injustes, et des antipathies secrètes sur lesquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence; vous bornez presque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer : recherchez les œuvres qui vous rapprochent, qui vous donnent de nouvelles liaisons avec les personnes que leur piété toute seule devroit vous rendre chères; et accoutumez ainsi votre cœur à voir avec plaisir ce qu'il doit aimer sans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miséricorde les exercices des vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir réparé ses injustices, fit des largesses abondantes, et sa maison même devint l'asile de son libérateur : mais c'est qu'il vouloit par ces profusions achever d'éteindre dans son cœur cette soif insatiable des richesses, qui, jusque-là l'avoit tyrannisé, et qui ne s'éteint pas d'un seul coup. Madeleine répandit des parfums,

et essuya de ses cheveux les pieds sacrés de son Maître: mais c'est qu'elle sentoit encore sans doute un reste d'attachement pour les instrumens déplorables de ses vanités et de ses plaisirs, et que son amour se hâtoit d'en achever le sacrifice. Les femmes des Israélites offrirent pour la construction du tabernacle, ce qu'elles avoient de plus précieux : mais c'est que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avoit revêtues, étoient un écueil pour leur foiblesse, et leur faisoient regretter encore tous les jours la pompe et les trésors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient ; et elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jésus-Christ est la fin de la loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jésus-Christ en nous : l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajouter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont comptées que par le progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous couvrons, nous visitons, nous consolons nos frères, nous ne faisons rien aux yeux de Dieu ; parce qu'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, et que c'est en Jésus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards ; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance, n'ajoute rien à notre mérite. Or, Jésus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam : il faut que l'un diminue,

afin que l'autre croisse; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être chrétien; il n'est que ce qui affoiblit ces penchans infirmes qui s'opposent encore en nous à la loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grace. Tout est presque sacrifice dans la vie du chrétien, Mesdames: car il vit de la foi; et tout ce qui part de la foi coûte, parce qu'il contredit toujours la vie des sens. Ainsi les œuvres de miséricorde doivent être comme les sacrifices journaliers de l'ame fidèle: l'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom: c'est par de telles hosties, dit-il, en exhortant les fidèles aux pieux offices de la charité envers leurs frères, qu'on se rend Dieu favorable: *Talibus enim hostiis promeretur Deus*. (Hebr. 13. 16.)

Or, on viole cette règle de la piété en deux manières. Premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchans. On est vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement et de la retraite: on entre dans toutes les entreprises de piété; on veut avoir part à tout; on a des soins de toutes les sortes; on ne vit pas un moment pour soi; et cependant, on auroit besoin de recueillir plus souvent son ame aux pieds de Jésus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des ministères tumultueux, et renouve-

ler les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affoiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre et miséricordieux ; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion tout humaine. On est né chagrin, austère, impérieux ; on embrasse des ministères qui nous établissent sur les autres, et qui nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger et de reprendre. On a plus de goût pour une œuvre, ou pour un établissement ; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on s'examine de près, on verra que nos penchans déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux ; que jusque dans la piété, on évite tout ce qui gêne et qui déplaît ; que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salût ; et qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on croit être chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchans heureux qui inclinent notre ame à la miséricorde ; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la foi sait faire servir la nature à la grace ; et ces dispositions favorables que nous portons en naissant pour la vertu, sont des dons du Créateur, lesquels dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les prémices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde

de ne pas borner là tous nos efforts; la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos penchans nous inspirent de louable : mais si vous en demeurez là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie : car elle est rude et difficile; et quelque heureux que soient vos penchans, vous n'y entrerez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux, et les suivre : cependant le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La règle donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels, aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes, n'en ont que l'apparence, et n'en peuvent avoir la force et la vertu.

La seconde manière dont on viole cette règle est encore plus coupable. Non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle, et les œuvres de miséricorde que l'on choisit sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces ames abusées, qui dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, et sur l'abondance de leurs largesses? Ce sont de ces filles de Tyr dont parle le prophète, qui, vivant dans l'infidélité, croient apaiser la justice du grand roi, en mêlant à leurs

plaisirs quelques pieux offices de charité, et le mérite de quelques libéralités et de quelques offrandes : *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* (Ps. 44. 13.) On se persuade que la miséricorde supplée à tout ; que la prière, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens, et toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire, à prix d'argent ; que la foi connoît ces sortes de compensations ; et qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu et de la justice. Mais, ô mon Dieu ! que votre croix seroit douce ! que votre doctrine seroit favorable aux sens ! que la voie qui conduit à la vie seroit aisée ! et que la couronne de l'immortalité seroit un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtoit pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité, ne souffrent rien !

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai ; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime : elle est le secours de la pénitence, je le sais ; mais elle n'est pas l'excuse de la volupté : elle supplée aux foibles efforts du pécheur qui revient à Dieu ; la foi nous l'apprend ; mais elle ne met pas en sûreté l'ame mondaine qui refuse de se convertir à lui : en un mot, elle est le

le fruit de la vertu, et non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paroîtroient dangereuses, si elles n'étoient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grace plus forte troublent cette fausse paix, et jettent des terreurs dans la conscience; ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée, s'offrent à l'instant, et calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le prophète, *Arcus dolosus*, (Osée, 7. 16.) lequel au milieu des nuages et des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençoit à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité; et divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; et des œuvres chrétiennes qui devroient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Ah! Seigneur, éclairez ces ames abusées. Si, parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère; ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition et de scandale. Dé-

fendez vous-même des illusions de la cupidité, une vertu que vos Livres saints nous ont rendue si chère; et en nous donnant ce cœur miséricordieux et sensible aux misères de nos frères, donnez-nous en même temps ce cœur chrétien, qui ne sait, ni dissimuler, ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisième règle qui consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur : *Antè Deum es; interroga cor tuum:* (S. Aug.) ne vous en tenez pas à la surface de vos desirs qui vous trompent, en ne vous offrant rien que de louable: allez à la source; sondez-en les vues les plus secrètes : *Intùs vide;* (Ibid.) et là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, et quels en ont été les motifs les plus réels et les plus enveloppés dans le cœur : *Vide quid fecisti et quid appetisti.* (Ibid.) Voyez si les œuvres obscures, et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, et exposées aux regards et aux louanges des hommes: *Vide, etc.* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aises qu'on vous oublie, qu'on vous confonde

dans la foule des personnes qui s'y emploient ; et si votre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs : *Vide*, *etc.* Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente ; et si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide*, *etc.* Voyez si le succès qui les suit vous blesse, et si vous êtes ingénieuse à en rejéter toute la gloire sur les autres : *Vide*, *etc.* Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étoient pas : si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez : *Vide quid fecisti, et quid apetisti, salutem tuam an laudem humanam.* (S. Aug.)

Bon Dieu ! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance ! et qu'il nous restera peu de chose, lorsque le Juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grace, nous aura dépouillés de toutes celles qui paroissoient lui appartenir, mais qui n'appartenoient

qu'à nous-mêmes! Et ne croyez pas, Mesdames, que les règles de la foi sur les offices de la charité, tels que je viens de les exposer, qui semblent demander des préeautions si pénibles, soient capables de dégoûter les ames fidèles de ces pieuses pratiques. Ah! rien au contraire n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété et la miséricorde. Car que vous disons-nous? que ces pratiques saintes sont des devoirs; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, et que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance? mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable? Le commandement de Jésus-Christ lui ôteroit-il quelque chose de ses charmes? et seroit-elle moins chère à ses disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître?

Que vous disons-nous? que les œuvres de misérieorde doivent être les remèdes journaliers de vos foiblesses de tous les jours? Mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices religieux, une nouvelle source de mérite, et des trésors cachés que la plupart des fidèles n'y cherchent point? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous, que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remèdes; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière et de la retraite, si vous

voulez, naîtront de la miséricorde; et que dans un seul devoir de piété, vous recueillerez le mérite de tous les autres?

Que vous disons-nous enfin? qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul, et ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes? Mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puisse mériter que l'ame fidèle fasse des attentions sur eux? L'estime du monde qu'elle méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paroîtroit-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser; et que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah! l'esprit de la loi n'est point opposé à la loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité; plus on connoît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour et sans inconstance. Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CÉRÉMONIE

DE L'ABSOUTE,

POUR RAPPELER LE SOUVENIR

DE LA FERVEUR DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Rememoramini autem pristinos dies.

Rappelez en votre mémoire les premiers temps. Hebr. 10. 32.

Il n'en est pas de la naissance de l'Eglise, mes Frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres; leur donner la forme, l'accroissement et le progrès : et semblables à ces enfans infortunés, qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons

vous dire avec confiance : *Rappelez les anciens jours : Rememoramini autem pristinos dies.* Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire.

Souvenez-vous de ces temps heureux, où la foi encore naissante formoit tant de martyrs généreux, tant de pénitens austères, tant de vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irrépréhensibles : *Rememoramini, etc.*

Rappelez ces siècles d'or, où l'Eglise encore animée des prémices de l'esprit qui venoit de la former, paroissoit sans tache et sans ride ; sous des dehors tristes et obscurs, brilloit d'un éclat céleste et divin ; empruntoit toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances ; et foulée aux pieds de ses persécuteurs, devenoit pourtant un spectacle digne des anges et des hommes : *Rememoramini, etc.*

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le christianisme ne comptoit que des saints au nombre de ses enfans : où ses vases les plus fragiles étoient plus forts que toute la force d'un siècle profane ; et où la foi formoit parmi les simples et les ignorans, ces sages et ces héros, que la philosophie n'avoit fait jusque-là, ou qu'imaginer, ou que promettre : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs étoit, j'ose le dire, le crime auquel on reconnoissoit les chrétiens ; où ils ne devenoient suspects aux tyrans, qu'en paroissant

peu conformes au monde corrompu ; et où la fuite des plaisirs publics étoit le seul indice dont on se servoit pour dénoncer les fidèles : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette rigueur de discipline, où les chutes publiques ne s'expioient que par des châtimens publics ; où le spectacle de la pénitence effaçoit le scandale du crime ; où la longueur et la sévérité des expiations, paroissoit encore une indulgence dans la rémission des fautes ; où les pécheurs regardoient la pénitence la plus rigoureuse, comme une grace ; où ils sollicitoient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, et de les pleurer ; et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendre et de cilices, séparés de l'autel saint, après avoir long-temps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevoient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Au souvenir de ces jours heureux ; à la vue de ces foibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous ; entre leur ferveur et notre léthargie ; leur innocence et nos déréglemens ; leurs austérités et nos mœurs sensuelles ; les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre : dans quelles dispositions de terreur et de con-

fusion ne devons-nous pas entrer? c'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus, il est vrai, ces épreuves longues et publiques par où il falloit passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différens degrés de pénitens séparés du reste des fidèles, et admis successivement et publiquement, à la paix et à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur, ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé; le nombre des pécheurs croissant avec celui des fidèles, il n'a plus été possible de les séparer tous, et de les soumettre aux peines canoniques. Hélas! mes Frères, que resteroit-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparoit encore aujourd'hui comme autrefois, les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs, et tous les pécheurs soumis alors à la pénitence publique?

Mais, mes Frères, les changemens arrivés à la police de l'Eglise n'ont rien changé à son esprit. La ferveur des fidèles a pu se relâcher; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée et la publicité des peines; la nécessité des temps a pu suspendre des lois que la nécessité avoit d'abord établies; en un mot, la prudence a pu changer au dehors, ce que le premier zèle avoit d'abord ordonné : mais il y a une loi supérieure, fixe et invisible, qui ne change point; une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est comme lui, de tous les temps et de tous

les lieux, et que le relâchement des mœurs, loin d'affoiblir, rend encore plus indispensable.

Tout chrétien doit crucifier sa chair avec ses desirs; tout pécheur doit être puni : soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la foi par votre baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu; deux vérités immuables. En un mot, sans la pénitence vous périrez tous; c'est un arrêt qui n'excepte personne, et dont il n'est permis à personne d'appeler. Or, quelle est cette pénitence?

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même; portez votre croix chaque jour; appelez heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; ne cherchez point votre consolation en ce monde; perdez votre ame pour la sauver; arrachez l'œil qui vous scandalise; ne comptez pour rien votre corps; n'attendez le royaume de Dieu que de la violence; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut; aimez ceux qui vous haïssent; souvenez-vous que les abjections et les opprobres sont le caractère des enfans de Dieu; mettez la cognée à la racine de vos passions, et coupez jusqu'au vif, tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur; faites cela et vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de chrétien. A ce titre, vous avez ajouté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de o mb attre et de se faire violence pour éviter de perdre la grace ; c'est le devoir de toute ame fidèle, c'est la pénitence des innocens : il s'agit d'expier vos crimes passés ; il s'agit de pleurer des chutes innombrables, et de déraciner des passions invétérées : nouveau genre de pénitence qui vous regarde ; la pénitence des pécheurs. Voilà des règles que le changement des temps n'a point changées.

Or, montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocens. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier : vous êtes disciple de Jésus-Christ ; cela suffit. Or, vivez-vous conformément à son Evangile ?

Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens ? vous disputez-vous une parole même oiseuse ? regardez-vous les afflictions comme des graces ? êtes-vous doux et humble de cœur ? aimez-vous ceux qui vous calomnient ? portez-vous la mortification de Jésus-Christ sur votre chair ? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? veillez-vous, et priez-vous sans cesse ? choisissez-vous la dernière place ? et ce qui est élevé aux yeux des hommes, est-il méprisable à vos yeux ?

Telle est la pénitence des innocens. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Susanne, plus irrépréhensible

que Judith, plus charitable que Corneille; vous êtes perdu.

Et cependant, mes Frères, vous n'avez été ni chastes, ni tempérans, ni irréprochables : vous êtes pécheurs, vous le savez : la pénitence des innocens ne suffit plus pour vous : vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes et honteux à expier ! que de scandales à réparer ! que d'horreurs à effacer ! quelle conscience monstrueuse à purifier ! Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence ?

Ah ! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que vous avez outragé: regardez la terreur de ses jugemens, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes : regardez l'univers entier inondé par le déluge; des villes coupables livrées à un feu vengeur; des murmurateurs engloutis; un simple violement du sabbat frappé de mort; une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise : regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtimens sa justice a exigés de celui en qui il avoit mis toute sa complaisance : regardez, et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observoit envers les pécheurs qu'elle soumettoit à la pénitence publique; paroissez ici, illustres pénitens qui gémissiez autrefois des années en-

tières

tières à la porte du temple, sous la cendre et sous le cilice ; et par tout ce que l'Eglise exigeoit alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigeroit encore aujourd'hui, si la saiuteté de son esprit décidoit de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique; mais la justice de Dieu, qui est immuable, vous dispense-t-elle de la pénitence secrète ? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit; elle vous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à vos fautes, et d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne foi; pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps ?

Est-ce que la justice de Dieu a changé ses règles ? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux de ces premiers fidèles ? Hélas ! ils ne connoissoient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une seule chute en faisoit quelquefois des pénitens publics; et après une vie entière de souillures et d'iniquité, vous voudriez être

plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étoient moins excusables, et méritoient par-là des peines plus rigoureuses? Mais l'idolâtrie d'où sortoient ces premiers disciples; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avoient été élevés; les excès autorisés par la religion même qu'ils avoient sucée avec le lait; tout cela sembloit rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grace: au lieu que vous, nourris des paroles de la foi, blanchis par la grace de la régénération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la religion et par les exemples des justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption, qui les rend plus criminelles, et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avoient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, et engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël : et d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine; et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que

Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendoit les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence publique; au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Eglise en droit de les exiger de notre foiblesse?

Quoi! mes Frères, la ferveur des premiers fidèles auroit armé l'Eglise à leur égard, de rigueur et de sévérité; et l'Eglise auroit réservé, pour notre mollesse et pour nos déréglemens, son indulgence et ses graces? Les premiers temps l'auroient donc vue une mère rigoureuse envers des enfans zélés et fidèles; et elle deviendroit en nos jours, pour des enfans rebelles et corrompus, une mère complaisante et facile? Ses châtimens étoient donc réservés à des siècles, où l'on se repentoit encore si vivement de ses fautes; et pour les pénitens tièdes de nos jours, elle n'auroit plus que des faveurs et des récompenses? C'étoit donc un malheur pour ces premiers disciples de la foi, que l'abondance de leur componction; puisqu'elle leur attiroit une abondance de peines? leur ferveur qui faisoit tout leur mérite, faisoit donc aussi toute leur infortune; et notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, et le vice, un privilége favorable?

Non, mes Frères, comparez-vous de bonne

foi à ces premiers disciples; vos crimes à leurs crimes, et leur pénitence à la vôtre. La religion ne change point; l'esprit de l'Eglise est encore le même; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux; sa justice exige toujours les mêmes réparations; l'Evangile nous propose encore les mêmes maximes; le changement des temps ne change point les règles et les devoirs : sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles ? S'il y avoit des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneroient contre vous.

Et cependant comparez votre pénitence à la leur : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes; que faites-vous pour les expier ? Croyez-vous que quelques légères prières imposées par un ministre, peu éclairé, ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce cahos d'iniquités, où votre ame a presque toujours été abîmée ? croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du prêtre, ce soit les punir; et que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entières de gémissemens et de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en sera déclaré coupable ? croyez-vous qu'une vie entière de volupté sera purifiée par la simple absolution du prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une seule chute demandoit autrefois une vie entière de larmes et de pénitence ? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les fidèles

des premiers temps, et qu'elle soit devenue spacieuse et commode pour vous? que le royaume du ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, et qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs et de la paresse? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'à la dernière obole, et qu'il vous remette à vous toute la dette? en un mot, que leurs crimes rares et peu fréquens, expiés sous la cendre et sous le cilice, pleurés avec une foi vive et une componction abondante, aient irrité la justice de Dieu; et que les vôtres plus innombrables et plus honteux, sans être punis et expiés, vous attireront sa miséricorde, et vous seront les garans de sa bonté et de sa clémence?

Et cependant où sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations, et la persévérance de vos prières? où est cet esprit de componction, et d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes Frères? loin d'être pénitens, êtes-vous chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que votre vie! quelles mœurs que les nôtres! Quel siècle a jamais poussé plus loin le faste, les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse et la bizarrerie des excès et des usages? quels temps ont jamais été plus mal-

heureux, et cependant plus outrés sur tout ce qui fait la félicité des sens et les joies des enfans du siècle ? Choisissez les plus hommes de bien d'entre vous; ces hommes vertueux que le monde canonise; ces femmes régulières que la multitude approuve; ces élus du siècle, comme parle saint Augustin, dont la conduite au dehors est irréprochable : et voyez si vous trouverez dans leurs mœurs des vestiges même de la première sainteté des chrétiens; voyez si vous y retrouverez un seul de ces traits de la vie évangélique, qui tous ensemble font seuls le caractère des enfans de Dieu; voyez si leur vie soutiendra un seul des engagemens de leur baptême, si vous y reconnoîtrez des disciples de Jésus-Christ, des enfans de la foi, des citoyens du ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre; et si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois; et les mœurs seules ont changé : ainsi la religion subsiste encore pour nous juger; et la foi, qui devoit nous sauver, s'est éteinte : ainsi l'Evangile a passé de nos pères à nous, et ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de règle : ainsi le corps du christianisme se soutient, et l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs; et tout l'avantage que nous avons sur les infidèles, c'est que sortis d'une racine sainte, nous sommes devenus des rameaux sauvages qui

ont dégénéré, et que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité, et les mœurs corrompues du païen et de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure; c'est le fruit de cette instruction. Rappelez-vous sans cesse aux règles et aux devoirs : ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvoit devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Frères, qui revenus des passions insensées, êtes entrés depuis long-temps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les foibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitens : loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui dans un siècle aussi corrompu, paroissent des singularités et des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes, tous pervers et corrompus, une différence infinie; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire, pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, et que les justes se raniment; que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur; que les premiers aient horreur

d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

DE LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Division. *I. Quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu. II. Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

Ire Partie. *Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu*, sont, premièrement, une vaine raison qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières : secondement, un fonds d'amour-propre, qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes : troisièmement, une fausse vertu, qui sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1° Une vaine raison. Marie pouvoit opposer bien des doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le temple ; cependant elle obéit, et nous apprend par-là que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à se soumettre. Pour nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. S'agit-il

de ses voies générales sur le salut de tous les hommes? on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions insensées là-dessus: Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas sauvés? pourquoi Dieu a-t-il rendu le salut si difficile? pourquoi a-t-il fait les hommes si foibles? etc. Mais s'il y a nécessairement des mystères incompréhensibles au reste des sujets, dans le conseil des souverains, pourquoi n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu? et, s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable? Si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin et si admirable, concluons que ce que nous n'en connoissons pas, l'est aussi. Mais ce n'est pas tout. S'agit-il des desseins éternels de Dieu sur nos destinées particulières? nous condamnons sa conduite à notre égard: nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations où notre foiblesse trouve des écueils inévitables; et nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous; et que la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places.

2° Un amour excessif et déréglé de nous-mêmes. Marie nous donne encore ici l'exemple de sa sou-

mission à la volonté de Dieu. A ne consulter que les sentimens humains, tout lui eût fournit des prétextes pour s'y soustraire, et refuser de venir au temple s'assujettir à la loi de la purification; les intérets de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la modicité de son offrande : mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair; persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, et que nous vivons comme si l'univers entier n'étoit fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. De là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit et nous révolte. De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; et parce que nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous comptons pour rien tout ce que nous avons. De là, troisièmement, comme nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage; les places et les honneurs

qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme un bien qu'on nous ravit injustement. De là, quatrièmement, comme nous croyons avoir seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut : nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence, dans la dispensation des places et des faveurs ; sans penser qu'il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes, mais que Dieu a toujours raison, et se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence.

Pensons de la sorte : alors le monde, le gouvernement des états et des empires offrira à nos yeux un ordre et une sagesse admirable, parce que nous y verrons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volonté de qui tout se fait ; et qui par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde, la malice même des hommes. Mais si vous séparez Dieu du spectacle de l'univers, si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, le monde n'est plus qu'un cahos, un théâtre de confusion et de trouble, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des

des mouvemens, sans en comprendre le secret et l'usage.

3° Une fausse vertu, qui résiste à Dieu sous prétexte de le chercher : dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, elle devoit, ce semble, se soustraire à la loi de la purification, qui ne paroissoit propre qu'à confirmer l'incrédulité de son peuple, en le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph. Mais Marie se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu ; et rien ne lui paroît plus sûr même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte : et véritablement rien n'est bon pour nous, que ce que Dieu veut ; et toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours ; et nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées. Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais : nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu. Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, et vivre contens de nous-mêmes. Quatrièmement, si les pécheurs revêtus

de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle; nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux. Cinquièmement, les déréglemens de nos proches, de nos maîtres, de nos égaux, avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables; et nous nous faisons une fausse vertu de les censurer de les décrier et de les aigrir : au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; et les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence.

IIe Partie. *Les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu.* Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, et les regrets inutiles sur le passé.

Or, 1° la soumission à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir sans inquiétude. Quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son Fils, ne devoit-elle pas jeter dans son ame sainte? Cependant, comme le prophète, elle jette toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; et sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière. Pour nous, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de notre vie, et nous ne sommes malheureux,

que parce que nous ne savons pas nous renfermer dans le moment présent : nous nous tourmentons sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas son mal. Toute notre vie n'est qu'agitation, que trouble, que craintes, que précautions : mais une ame soumise à Dieu, n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis, qui agitent les enfans du siècle ; parce qu'elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils de sa providence ; et que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables ; que d'ailleurs on ne risque rien, en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver. Ce n'est pas que la religion autorise la paresse et l'imprudence : le fidèle travaille comme si tout dépendoit de lui ; mais il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu. Ainsi la prudence est commune au fidèle et au mondain ; mais la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle. Et quand je dis que la prudence leur est commune, c'est le nom seul qui leur est commun ; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et une prudence tout humaine. La prudence du fidèle, dit saint Jacques, est, premièrement, chaste et innocente ; elle ne connoît de mesures légitimes que celles que la conscience permet, et que la religion approuve : celle du pécheur au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ses fins. Ser-

sondement, celle du fidèle est tranquille, et amie de la paix; ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : celle du pécheur au contraire est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise Troisièmement. Celle du fidèle est modeste; il s'interdit les projets ambitieux, et n'a que des vues conformes à son état; celle du pécheur est insatiable. Quatrièmement, celle du fidèle est humble; il se défie toujours de ses propres lumières : celle du pécheur au contraire est pleine d'orgueil; il ne compte que sur l'habileté de ses mesures. Cinquièmement, celle du fidèle n'est point soupçonneuse; il aimeroit encore mieux tomber dans le piége, que de juger témérairement les intentions et les pensées de ses frères : la prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances. Sixièmement, celle du fidèle n'est point dissimulée; comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser : celle du pécheur n'est que duplicité éternelle. Septièmement, enfin celle du fidèle est pleine de miséricorde, et des fruits des bonnes œuvres; il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu, et les secours de la prière : le pécheur au contraire regarde la piété comme un obstacle à son élévation.

2° La seconde source de nos inquiétudes, est une agitation infinie sur le présent. Rien n'arrive presque jamais selon nos desirs : mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans

une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, et la grande consolation de ses peines. Or, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant, à qui tout est aisé; secondement, d'un Dieu sage, qui ne fait rien au hasard, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; troisièmement, d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, et qui ne veut que notre salut.

3° Les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines. Nous ne rappelons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir : nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle. Comme elle ne peut douter que la main du Très-Haut seul ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit aujourd'hui au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande science de la foi. Le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les volontés adorables du

Seigneur sur les destinées des hommes: cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux; et nous ne voyons Dieu nulle part: nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les patriarches, bien différens de nous, voyoient Dieu partout; et repassant sans cesse sur les différentes voies, par où sa sagesse les avoit conduits, ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence, et l'ordre de ses volontés adorables. Et voilà la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures: dans les autres histoires, on n'y voit agir que les hommes; mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout. Aussi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes; et c'est l'instruction que trouve à présent une ame fidèle dans le souvenir du passé, comme ce sera une des grandes consolations des justes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie passée. Ils verront avec quelle bonté et quelle sagesse Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens, tandis que les pécheurs seront surpris et désespérés de voir que, croyant vivre sans joug et sans Dieu en ce monde, ils étoient néanmoins entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égaremens, pour

l'accomplissement de ses desseins éternels. Réflexion qui seule devroit rappeller tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur; puisque, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu : ainsi en se révoltant contre lui, ils ne changent point les événemens; ils ne font que multiplier leurs crimes.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

SECOND SERMON. — SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

DIVISION. *Nous apprenons dans ce mystère, les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à Dieu par une vie toute nouvelle : nous y trouvons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ, qui s'offre à son Père; et un esprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs, agréable à Dieu. I. Un esprit de sacrifice, qui ne réserve rien en s'offrant. II. Un esprit de fidélité, qui ne se dément plus sur rien en le servant.*

Ire PARTIE. *Un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant.* Quoique Jésus-Christ ne soit pas immolé aujourd'hui dans le temple, le sacrifice qu'il fait de lui-même à son Père,

n'en est pas moins réel : bien différent en cela des autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains des pontifes, et qu'on présentoit au temple, plutôt pour les racheter, que pour les consacrer au Seigneur. Pour Jésus-Christ, dès qu'il entre dans le temple, dès lors il accepte et souffre par avance, tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père. Ainsi quoique ce qui se passe aujourd'hui dans le temple, ne soit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard.

1° Et telle doit être la première condition de notre sacrifice, lorsque nous voulons nous donner à Dieu, la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché, pourroit exiger de nous le sacrifice de notre vie, a remplacé cette peine; et le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle : loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple. Voilà la vie chrétienne; une vie de renoncement et de sacrifice. Cependant, qu'est-ce que se consacrer à Dieu pour la plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le servir? C'est simplement étaler des dehors plus religieux, et ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu et de la religion. Mais si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, etc., vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël, qui étant ra-

chetés aussitôt, ne devenoient pas son partage; c'est-à-dire, que vous n'offrez à Dieu à votre place, qu'un vil animal, des œuvres extérieures, une apparence de piété; au lieu de votre cœur et de vous-même: Dieu ne sauroit se contenter de cet échange; il faut que le sacrifice soit réel. Cependant la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur; mais tout ce qui plaisoit, plaît encore: dès lors on n'a point fait de sacrifice; on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, d'en changer les dehors; mais on n'a pas touché au reste: et comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes comme on suit presque les mêmes routes que les justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux; et ce n'est pas par hypocrisie: on est dans l'erreur de bonne foi: on croit avoir fait à Dieu le sacrifice qu'il demandoit de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchans, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, etc. Détrompons-nous; c'est le sacrifice du cœur, que Dieu demande; tout autre sacrifice n'est pas un sacrifice réel.

2° Mais ce n'est pas assez que l'offrande de notre cœur soit réelle: la seconde condition, c'est qu'elle soit universelle. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père,

pour s'en tenir à ces bornes dangereuses. Mais qu'on aime peu son Dieu, lorsqu'on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! les commencemens de la vraie pénitence ne sauroient être ni si languissans, ni si ménagés.

IIe Partie. *La seconde disposition d'une ame qui veut se donner à Dieu, doit être un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant;* et c'est ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur source, premièrement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame; secondement, ou dans un orgueil et une complaisance secrète, qui trouve dans les dons même de l'Esprit-Saint, l'écueil de la vertu; troisièmement, ou enfin dans un découragement dangereux, qui à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs. Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes règles pour éviter ces écueils.

1° Docile, elle ne raisonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvoit se dire pour se dispenser de la loi de la purification : que c'étoit se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, et dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine, etc. Elle avoit appris dans sa retraite, que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare; et que la vie de la

foi

foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juste le mérite de sa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux même qu'on regarde comme justes. Nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété : en un mot, nous trouvons des inconvéniens infinis, dès qu'il s'agit de faire le bien : et nous ne pensons pas que notre devoir est d'accomplir la loi qui est claire, et qu'après cela les inconvéniens douteux que nous croyons apercevoir de loin, ne nous regardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; et puisque les inconvéniens que nous croyons apercevoir, ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, ils ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grace, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles, et plus parfaites. Or, cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante : on croit, en

donnant moins aux sens et à la chair qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout; et on ne pense pas que tout aide à la véritable piété, et que rien n'est petit et imparfait pour elle, que les œuvres qui manquent de ferveur.

2° Marie humble, ne s'élève pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministère de son Fils; son divin cantique en est une preuve : cependant elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard Siméon; elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle. Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres.

3° Marie généreuse ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes : cependant à des présages si funestes elle offre une foi généreuse et soumise; fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage : or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfans; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il

demandoit de nous. Si un enfant paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre : en vain mille traits d'une vocation sainte paroissent déjà sur sa personne ; on résiste à l'ordre de Dieu : on regarde les plus saints mouvemens de la grace, comme des légèretés de l'enfance; et sans le détourner ouvertement d'un dessein louable, sous prétexte d'éprouver sa vocation, on la lui fait perdre. Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. En effet, lorsque les mêmes desirs de retraite se trouvent dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, sont moins propres au monde, et à seconder la vanité de vos projets; vous n'êtes pas si difficiles et si circonspects : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, c'est vous-mêmes qui le leur inspirez. Aussi arrive-t-il de là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes assez injustes pour faire du déréglement et de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : mais ne sont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé sur l'autel, ces idoles méprisables que vous insultez ? S'il n'y avoit point dans l'Eglise tant de parens avares, ambitieux, injustes, on n'y verroit pas tant de ministres mondains,

scandaleux, ignorans. Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ; mais consacrons-nous sans réserve, et répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous.

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Division. *Le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les sens; de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs; de raison, que la sienne: ce sont là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine, et que confond la sagesse de Dieu cachée dans le mystère de l'Incarnation. I. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables. II. Un Dieu chargé de nos douleurs, rend les souffrances aimables. III. Un Dieu uni à l'homme, fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable.*

Ire Partie. *Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre, remarquons quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain; voyons ensuite l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

1° Le premier caractère de l'orgueil, est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, et que pour nous étourdir sur

le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, les biens, les titres, la naissance, etc., une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes. Or les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. De tous les mystères, celui de l'incarnation avoit été annoncé de la manière la plus éclatante et la plus pompeuse; cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth : c'est un seul ange qui est envoyé, et encore sous la simplicité de la figure humaine; il est envoyé à une fille qui n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur et son innocence; Nazareth, où ce mystère s'accomplit, est la ville de Juda la plus méprisable : personne, Joseph lui-même l'époux de Marie, n'est informé de l'ambassade céleste. Dans tous les autres mystères, les abaissemens du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur; ici tout est obscur : rien ne parle aux sens; parce qu'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine. En effet, dans ce mystère nous apprenons que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme, que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur; en un mot, que la grandeur qui n'est que hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue; et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est

saint : mais plût à Dieu que ce ne fût pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle !

2° Le second caractère de l'orgueil humain, est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre ; comme si les hommes ne pouvoient être grands ou méprisables, que dans l'idée des autres hommes : or, l'anéantissement du Verbe dans ce mystère, confond cette vaine attention aux jugemens humains. Le Fils de Dieu ne descendant sur la terre que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis, ce dessein demandoit, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire : cependant ce n'est pas par l'éclat et la majesté, qu'il veut triompher de nos cœurs ; c'est par les humiliations et les opprobres : il cache tout ce qu'il est ; en un mot, il paroît anéanti dans tous ses titres. D'où vient une conduite si surprenante ? Laissons les autres raisons de l'obscurité de son ministère ; celles qui nous regardent, sont, premièrement, qu'il vouloit apprendre aux ministres chargés de la dispensation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes, et à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il vouloit apprendre aux fidèles que les jugemens des hommes ne

doivent jamais décider de leurs devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que l'obscurité est le plus sûr asile de la vertu : cependant prenons-y garde; les gens de bien même comptent les hommes pour beaucoup : ce qu'ils sont à leurs yeux et aux yeux de Dieu, les intéresse peu, ils ne paroissent touchés que de ce qu'ils sont aux yeux des hommes; et ils sont souvent, hélas! plus flattés des fausses vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne sont humiliés par la vérité qui leur fait sentir leurs défauts et leurs misères réelles.

3° Le dernier caractère de l'orgueil, est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes: car il n'est presque point d'humilité réelle; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or, voilà l'écueil que les anéantissemens du Verbe dans ce mystère nous apprennent à éviter: il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte: il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime: il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur: enfin il se cache, lorsqu'on veut le reconnoître pour roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Pour nous, hélas! les œuvres humiliantes ne nous plaisent presque jamais, parce que nous espérons qu'elles tourneront à notre gloire : cependant

depuis l'anéantissement d'un Dieu, est-il rien de plus injuste pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque manière que ce soit?

IIe Partie. *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les souffrances aimables.* L'homme innocent devoit mener une vie heureuse et tranquille; mais l'homme pécheur est né pour souffrir; cependant le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel, et condamné à souffrir; il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu. Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix et de souffrances: il n'annonce que des croix et des tribulations; il n'appelle heureux que ceux qui souffrent; et de peur qu'on ne donnât un jour à ses maximes des interprétations favorables à l'amour-propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur, et sa doctrine n'est que le récit de ses exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'est incarné que pour nous montrer la voie du ciel, et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées; car l'Homme-Dieu étant le chef des chrétiens, nous ne pouvons prétendre au salut que comme ses membres: et qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ? c'est

suivre la destinée du chef, et lui être conforme. Or languir toute sa vie dans des mœurs indolentes et sensuelles, et se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime, est-ce être conforme à Jésus-Christ, et vivre comme il a vécu? est-ce être animé de son esprit? Ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent: l'Esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, et à retrancher à ses sens tous les adoucissemens inutiles. Voilà le fond du christianisme, et l'Esprit de Jésus-Christ: si vous n'avez pas cet esprit, en vain seriez-vous exempt des crimes grossiers, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, et vous n'aurez point de part à son royaume.

Mais ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que Jésus-Christ en nous faisant une loi par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable; mais sans Jésus-Christ l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite. Il est donc venu adoucir et sanctifier nos souffrances. Premièrement, son exemple leur ôte tout ce qu'elles avoient d'abject et d'humiliant: il est beau de souffrir après lui; il est glorieux de marcher sur ses traces. Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence et le renoncement avoient d'amer. Je

conviens que se renoncer sans cesse soi-même; que ne point aimer le faste, la magnificence, la joie, les plaisirs, et se réduire à une modestie simple et chrétienne, et renfermer tous ses penchans dans le silence, dans la prière et dans la retraite, est quelque chose de très-pénible; mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur : or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède, et la douceur de sa grace; tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour une ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troisièmement, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, etc., mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux : mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, a un avenir éternel pour lui; quand même ses peines seroient ici-bas sans consolation, l'espérance seule qui est cachée dans son sein, les adouciroit. Un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jésus-Christ ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu; en faut-il davantage pour nous les rendre aimables?

III[e] PARTIE. *Un Dieu uni à l'homme, fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable.*

Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes, et de fidèles juges de la foi : on adoucit tout, on donne un air de raison à tout ; on veut entrer dans les desseins de Dieu, sur les destinées des hommes ; on trouve des inconvéniens dans l'histoire vénérable de nos livres saints, etc. Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison : il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable. Ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le mystère de l'Homme-Dieu, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, et de plus inaccessible à la raison humaine. Méditons donc ce mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons Marie, qui dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de sa foi, que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige.

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Division. *L'opposition à la vérité, a toujours été le caractère le plus essentiel du monde: mais la mort de Jésus-Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et en même temps le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

Ire Partie. *La mort de Jésus-Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité*, c'est-à-dire, pour la vérité de sa doctrine, des Ecritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté.

1° Opposition à la vérité de sa doctrine: et c'est le respect humain qui la forme cette opposition même dans ses disciples. Qu'étoit-ce que sa doctrine, sinon une préparation aux croix et aux souffrances? Cependant dès que le monde se déclare contre lui, ses disciples chancèlent, et sont découragés: et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit son divin Maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre. Le même respect humain est cause de la défection des autres disciples; et Pierre lui-même qui, loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas

pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation : il n'ose s'avouer le disciple du Sauveur, et affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin maître : *Non novi hominem.*

2° Opposition à la vérité des Ecritures ; et c'est ce que produit la jalousie dans les prêtres et dans les docteurs. Jésus-Christ les avoit souvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère. Ce témoignage étoit clair ; puisque les prédictions des prophètes étoient accomplies : mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire ; et voici tous les caractères de cette injuste passion. Premièrement, la mauvaise foi : ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses prodiges ; et au lieu de le reconnoître pour le Messie, ils se demandent à eux-mêmes : Que ferons-nous ? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?* Secondement, la bassesse : ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ. Troisièmement, la dureté : ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres. Quatrièmement, enfin le sacrifice des intérêts de la patrie : eux qui détestoient le joug des incirconcis, qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne, protestent qu'ils n'ont point d'autre roi que César.

3° Opposition à la vérité des miracles du Sauveur ; et c'est l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins de

tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses disciples; ils avoient voulu l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse; et ce même peuple en furie, se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate.

4° Opposition à la vérité de son innocence; et c'est ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle: tout prouve à Pilate son innocence; il la reconnoît lui-même: mais on le menace de la disgrace de César; et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il ne peut se cacher à lui-même: Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi: au lieu de renvoyer absolument Jésus-Christ, il propose des expédiens pour le sauver, et fait entendre contre sa conscience, qu'il a besoin de grace. Secondement, un obstacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui est à charge: embarrassé de la préférence que les Juifs donnent à Barabbas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jésus qu'on appelle le Christ. Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition: il renvoie Jésus à Hérode, non pour conserver la vie à un innocent, mais pour recouvrer l'amitié de ce prince, qu'il avoit perdue. Quatrièmement, un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts

humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher : Pilate voyant que les tempéramens ne servent qu'à allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance; mais en même temps il lave ses mains : il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste.

5° Opposition à la vérité de sa royauté; et c'est ce que produit dans Hérode son impiété : d'abord, par un mouvement de curiosité, il souhaite de voir cet homme dont la renommée publioit des choses si merveilleuses; il se promet d'en être lui-même le témoin; il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles; mais ensuite, ne voyant aucun miracle, et n'en pouvant même tirer une seule parole, il le méprise, et toute sa cour suit son exemple.

IIe Partie. *La mort de Jésus-Christ est le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1° La mort de Jésus-Christ rend témoignage à la vérité des Ecritures : c'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé; car sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles; mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour. A la faveur de ce mystère, on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'esprit de toutes les cérémonies, on entre dans le sens de toutes les prophéties, on sent la vérité et la divinité de nos livres saints.

2° Elle rend témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Toute la doctrine du Sauveur sembloit se réduire à humilier l'esprit, et à mortifier les sens : or comme nul philosophe jusqu'à lui, n'avoit annoncé aux hommes, qu'il falloit aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances, il falloit que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ses préceptes; et c'est ce qu'il a fait par les humiliations et les douleurs de sa mort : aussi notre impénitence n'a-t-elle rien à opposer au grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Et ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, etc.; c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés; c'est en changeant le cœur du centenier même qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité; c'est en touchant les spectateurs de sa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ : la conversion des grands pécheurs.

4° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, et de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre : or voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujour-

d'hui à son innocence; il meurt pour ceux qui le crucifient, et il meurt en demandant grace à son Père pour ses ennemis : *Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.*

5° Jésus-Christ rend témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par sa croix. Le monde lui avoit disputé l'éclat et la réalité de sa royauté; il ne l'avoit traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres; mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Mais au lieu que la puissance et le règne des rois de la terre, finissent avec eux, le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort; et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. En effet, depuis qu'il est mort, tout reconnoît sa souveraineté : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant.

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR.

DIVISION. *Jésus-Christ mort pour nos péchés, ressuscite pour notre justification. Comment? I. Parce que la résurrection de Jésus-Christ*

nous anime à persévérer dans la grace reçue. II. Parce qu'elle nous apprend à y persévérer. La résurrection de Jésus-Christ, le motif et le modèle de notre persévérance.

Ire Partie. *La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue.* En effet, les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans l'affoiblissement de la foi, ou dans la tiédeur de l'espérance : or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très-puissans pour persévérer dans la grace.

1° La piété trouve dans la résurrection de Jésus-Christ, des préservatifs contre l'affoiblissement de la foi, et cette sorte d'incrédulité qui devance presque toujours le crime : car ce mystère est le grand témoignage de la foi chrétienne : c'est en lui que tous les autres mystères trouvent leur vérité et leur certitude ; puisque, si Jésus-Christ est ressuscité, notre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles. En effet, si Jésus-Christ est ressuscité, il étoit donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut : car Dieu véritable et fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture en la revêtant du caractère de la vérité : donc tout ce qu'il nous a annoncé est véritable. Or, Jésus-Christ est ressuscité : nous prouvons ce grand miracle aux incrédules, premièrement, par les précautions mêmes que

ses ennemis prirent d'abord après sa mort ; secondement, par la déposition des soldats ; troisièmement, par les apparitions du Sauveur ; quatrièmement, par le doute des apôtres, avant de croire ce miracle, et par tout ce qu'ils ont souffert ensuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui soutient la foi de l'homme juste : il voit dans le mystère de la résurrection, toute la religion assurée ; les châtimens dont elle menace, certains ; ses promesses infaillibles, et ses préceptes nécessaires, etc. Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités ? Aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus, et persévèrent jusqu'à la fin dans la prière, et dans le ministère de la parole sainte.

Mais nous sommes les enfans des saints qui virent Jésus-Christ ressuscité, et qui l'adorèrent, sur la montagne de Galilée : nous avons vu de leurs yeux et touché de leurs mains ; pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière ? Si ce mystère rend notre foi certaine et inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur ? S'il seroit monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire, l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyoit pas ?

2° La piété trouve dans la résurrection de Jésus-Christ des préservatifs contre la tiédeur

de l'espérance : car ce mystère, premièrement, rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la corrige.

Premièrement, la résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance, parce que nous savons, comme dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef; que sa résurrection seroit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui : nous savons que nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix, n'ont pas péri sans ressource, quoiqu'ils aient disparu à nos yeux. Or, dans le souvenir de ces vérités, que de puissans motifs pour affermir une ame dans la grace et dans le service de Dieu! puisque nous ressusciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne soit digne de l'éternité bienheureuse.

Secondement, elle console notre espérance. Si la piété à ses douceurs, elle a aussi ses amertumes, puisque la vertu ne se conserve que par des combats et des sacrifices continuels : et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'ame fidèle, comme l'espérance de la résurrection : ce corps de péché qui l'appesantit, elle sent qu'il sera bientôt conforme à celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité : dans les afflictions qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse.

C'est par cette espérance, que Job sur son fumier voyoit tranquillement son corps tomber en pièces : c'est par cette espérance, que les apôtres et les premiers fidèles se réjouissoient dans leurs tribulations : ils croyoient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs ; aussi, au milieu des tourmens, ils défioient avec une sainte fierté la barbarie des tyrans. Tel étoit l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu. En effet, le juste seroit bien à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un sens, ne fait que des malheureux selon le monde ; et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Aussi point de règle plus sûre que celle-ci, pour connoître si l'on est véritablement disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle. Seriez-vous à plaindre s'il n'y avoit point de résurrection à espérer? si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.* Quand la religion ne seroit qu'un songe, seriez-vous fort trompé dans vos mesures ? Les premiers fidèles avoient droit de dire, que si Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux ; eux qui sacrifioient tout à cette espérance ; eux qui n'avoient aucune autre consolation sur la terre : mais vous qui ne

sacrifiez aux promesses de la foi, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, que Jésus-Christ soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre? dès-là cependant vous n'êtes plus chrétien.

Troisièmement, elle corrige notre espérance, parce qu'elle nous propose les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer, en nous apprenant qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ. Mais de plus, comme une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse. Car, puisque le bienfait de la résurrection n'a été en Jésus-Christ que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre, nous devons en conclure, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence; et même la grace d'une seconde pénitence nous sera-t-elle accordée, cette grace qui est rare? Conservons donc précieusement un trésor si difficile à recouvrer.

IIe Partie. *La résurrection de Jésus-Christ nous apprend à persévérer; elle est le modèle de notre persévérance. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus*, dit l'Apôtre; *la mort n'a plus d'empire sur lui;* parce que sa

résurrection renferme un renouvellement entier et parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire.* Voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui étoit en nous de terrestre et de mortel soit détruit, et que nous soyons des hommes tout renouvelés et tout célestes. Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement et de repos; mais c'est tout le contraire. Si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur: en voici les raisons.

1° Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, et un usage plus libre des plaisirs dans le temps pascal, parce que l'Eglise paroît dans l'allégresse en ce saint temps; faites réflexion que l'allégresse de l'Eglise n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ, et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché; qu'ainsi, si vous êtes encore sous l'empire du péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son Epoux. D'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : elle y gémit sans cesse; elle soupire sans cesse après sa délivrance; et ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, et de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du ciel. Voyez si vous entrez dans l'esprit de l'Eglise, en faisant consister le privilége de la

résurrection dans un usage plus libre des plaisirs, et dans la rareté des prières et des autres devoirs de la religion?

2° Si après une vie criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des sacremens, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace : or, dans cet état d'enfance et de foiblesse, plus faciles à séduire, ne vous faut-il pas plus de secours et de précautions pour vous soutenir? D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il est vrai; mais ce ne sont pas là les seuls fruits de pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes; et vous voulez vous permettre des adoucissemens; est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la course, on se relâche; mais les commencemens doivent être fervens; c'est là le caractère de la première grace. Si donc vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit? De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie; parce que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, et la piété plus foible, n'est-il pas évident que la fidélité

délité et la vigilance ne furent jamais plus nécessaires que dans ces commencemens ?

3° Puisque l'Eglise, en ce saint temps, fournit moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention; car pour vous qui êtes encore foible dans la foi, cette privation de secours sensibles a ses dangers. Il est à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul; et que la sainte liberté de ce saint temps, ne soit pour vous une occasion de chute et de libertinage. D'ailleurs entrez dans l'esprit de l'Eglise; depuis la naissance du Sauveur jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit-Saint que nous attendons, elle vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, et qu'elle vouloit former à Jésus-Christ. Mais désormais, ces mystères étant accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; et vous regardant comme des hommes tout célestes, elle se retire dans le secret de son sanctuaire, et ne propose à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la trinité des personnes, qui fait toute l'occupation et tout le culte des bienheureux; parce qu'elle croit que vous mènerez désormais une vie toute céleste. Jugez si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ?

4° Mais supposons qu'une vie molle et moins attentive ne fût pas dangereuse pour la piété après la solennité sainte, elle seroit du moins injuste pour la plupart des fidèles. Le juste arrivé au bout de cette sainte quarantaine, a droit d'essuyer ses larmes, et de goûter avec l'Eglise les consolations sensibles de ce saint temps; lui, qui loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais ceux qui au lieu d'avoir été pénitens pendant le Carême, ont été prévaricateurs de la loi commune même de la pénitence; qui ont porté au mystère de la résurrection des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération et d'abstinence; ah! ceux-là, loin de se permettre aujourd'hui des délassemens, doivent se mettre en état de réparer leur lâcheté passée, et changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse.

Au reste, la grace ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occasions, une conviction sincère de votre foiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, la fuite du monde et de ses plaisirs, etc., voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin: suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; et vous persévérerez. Vous relâcher, ce seroit tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST, ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

Ier CARACTÈRE. Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière et au ministère saint de sa parole; eux qui auparavant étoient si charnels et si dissipés, et ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une ame : au lieu du plaisir qu'elle trouvoit auparavant à se répandre sur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une ame que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même; parce que c'est au-dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu : aussi n'en sort-elle qu'à regret; et au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, elle se fait une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien, l'homme spirituel et intérieur; et l'homme mondain et pécheur, l'homme extérieur; pour nous apprendre que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement

animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; ses actions les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie; l'Esprit-Saint règle ses desirs, réforme ses jugemens, renouvelle ses affections, spiritualise ses vues : tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; mais ce ne sont-là que des surprises et des absences d'un moment. Avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre aussitôt en elle-même, d'où le monde l'avoit comme tirée. Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu : aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi; qui, étrangers et voyageurs sur la terre, et citoyens du siècle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui se passe.

C'est à nous maintenant à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos

chagrins. Hélas ! notre vie est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, par conséquent loin de Dieu. C'est l'esprit du monde qui forme nos desirs, qui conduit nos affections, qui règle nos jugemens, qui produit nos vues, qui anime toutes nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occasions nous ayons quelques sentimens chrétiens, et des vues conformes à celles de la foi; ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace, qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines; et ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui est le principe de tous nos sentimens, c'est l'esprit du monde. Or, l'Esprit de Dieu ne règne point où règne l'esprit du monde: nous appartenons donc encore au monde et à son esprit; et sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est encore mondain.

IIe Caractère. Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du renoncement, et de la vie intérieure dont nous venons de parler. En effet, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, en un mot, que tout est déréglé en nous, et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice. Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déré-

glement universel, il n'opère en nous deux dispositions : la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous ; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragé.

I. Disposition. Rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles : il fait aimer les vérités qu'il enseigne. Ainsi une ame que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice, et s'anime d'un saint zèle pour rapprocher ses affections et ses penchans, de l'ordre et de la règle. Il est aisé de juger là-dessus si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde : car au lieu que l'ame que l'Esprit de Dieu possède, met toute son attention à rétablir dans son cœur par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé, et qu'elle ne se pardonne rien ; l'esprit du monde au contraire est un esprit de paresse et d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle, et les retient sur les transgressions essentielles pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre, et s'y laisse entraîner. Si donc nous ne faisons aucune violence à nos penchans ; s'il ne nous en coûte rien pour nous combattre et pour nous vaincre ; si nous ne souffrons rien pour être à Dieu ; si la régularité de notre vie est peut-être

simplement la suite de notre tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose, etc., nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

II. Disposition. Venger la justice de Dieu que le désordre de nos passions a outragée; et c'est là le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une ame renouvelée. Il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même; il la pénètre de la crainte de ses jugemens; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissemens, que les violences, ne sauroient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation et de colère: loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même; c'est donc un esprit de chair et de sang qui nous possède, et l'Esprit de Dieu n'habite point en nous.

IIIe Caractère. Le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un esprit qui a vaincu le monde, et qui est plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur les apôtres auparavant

foibles et timides, ils annoncent avec une sainte fierté devant les prêtres et les docteurs, ce Jésus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les disciples : ils se répandent dans tout l'univers ; et le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance. Et telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu : cet Esprit l'élève au-dessus d'elle-même ; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance ; il lui fait regarder les grandeurs et les puissances de la terre comme un vain atome, indigne même de ses attentions. Aussi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la noblesse d'une ame que l'Esprit de Dieu possède : comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus ; ses jugemens et ses dérisions lui sont indifférens : elle ne défère qu'à la vérité ; elle n'a point de ces timides complaisances, dont la piété souffre si fort. L'esprit du monde au contraire est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire ; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, est un esprit de timidité et de complaisance ; si nous craignons d'être à Dieu ; si dans toutes les occasions, où il s'agit de se déclarer pour lui, nous mollissons, nous nous ménageons ; si dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la transgression légitime ; si la première chose que

nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; si nous paroissons encore mondains, pour ne pas perdre l'estime du monde; si nous parlons son langage; si nous applaudissons à ses maximes; si nous nous assujettissons à ses usages, en vain nous nous flattons de conserver dans le cœur un reste d'amour pour la vérité; en vain nous paroissons ne nous livrer au monde qu'à regret: détrompons-nous; ce n'est pas l'Esprit de Dieu, c'est l'esprit du monde qui nous conduit et qui nous possède.

LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *I. Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes dont son ame sainte avoit toujours été affligée. II. La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre.*

Ire PARTIE. A trois sortes d'amertumes qu'avoit éprouvées Marie répondent trois sortes de consolations: à une amertume de délaissement, une consolation de force et de courage; à une amertume de zèle, une consolation de paix et de

joie; à une amertume de desir, une consolation de possession et de jouissance.

1° Jésus-Christ avoit semblé indifférent envers Marie. Au temple il paroît blâmer son inquiétude, et oublier qu'il a une mère sur la terre; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuses les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu et la pratiquent; qu'on lui dise que sa mère et ses frères l'attendent, il répond qu'il ne reconnoît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons partout Marie éprouvée par des délaissemens; elle devoit nous apprendre que cette voie si pénible à la nature, est la voie ordinaire des ames pures et parfaites, et que plus Dieu veut se les unir par une foi vive et fervente, plus il les prive des consolations humaines: mais il étoit juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de Marie à sa mort; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à elle, qu'il avoit paru presque toujours se refuser à ses empressemens.

2° Le zèle de Marie lui causoit une seconde sorte d'amertume. Elle voyoit avec douleur l'inutilité des instructions et des miracles de Jésus-Christ, les piéges que lui tendoient ses ennemis, la défection de ses disciples mêmes, l'endurcissement des Juifs, leur réprobation et leur perte; il falloit qu'elle apprît aux ames justes à s'occuper

aux pieds des autels des maux et des besoins de l'Eglise, et à solliciter les graces du ciel pour leurs frères pécheurs et impénitens : mais ce zèle de douleur qui avoit rempli le cours de la vie de Marie, devoit se changer à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. Elle voit à découvert les raisons de la sagesse divine sur les événemens qui avoient contristé sa tendresse, l'utilité des opprobres de son Fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les Gentils appelés, les rois convertis, les philosophes désabusés, la religion triomphante. C'est ainsi qu'au lit de la mort une ame juste voit que tout avoit son utilité dans les voies par où Dieu l'a conduite ; que les disgraces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, etc., tout étoit pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de sanctification : alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnoissent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, et se repentent, mais trop tard, d'avoir si mal placé leurs soins et leurs peines.

3° La dernière amertume de Marie avoit été une amertume de desir. Séparée de Jésus-Christ, l'unique objet de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel : sans cesse elle se plaignoit de la durée de son pélerinage ; elle mouroit tous les jours d'amour et de tristesse. Nous ne sentons pas jusqu'où alloit l'excès de ses peines, nous que mille liens attachent encore à la terre ; nos dégoûts

de la vie sont des dégoûts de nos passions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de satisfaire notre cœur. Parmi les ames mêmes consacrées à Dieu, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil; on sent la durée de sa croix et la tristesse de la vertu; les grandes sources des larmes des saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais l'ame pure de Marie sentoit toute la désolation qu'inspire un amour violent lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime; aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse; son cœur va se réunir à l'objet de son amour; elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en étoit le chaste fruit. Qui pourroit exprimer les transports du cœur de Marie à la vue de son Fils glorieux! ce sont des secrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre: ce qui nous regarde, c'est que la mort ne sépare le juste que de ce qu'il n'avoit jamais aimé; et que dès lors il meurt, pour ainsi dire, bien moins que le pécheur, qui mourant à mille objets auxquels il étoit attaché, souffre mille morts dans une seule.

IIe Partie. A trois sortes d'abaissemens remarquables dans la vie de Marie succède aujourd'hui une triple gloire: à un abaissement de privation, une gloire d'élévation et d'excellence; à un abaissement de dépendance, une gloire de puissance et d'autorité; à un abaissement de confusion et de mépris, une gloire de vénération et d'hommage.

1°

1°. On voit dans la vie de Marie une suite non interrompue de privations tristes et humiliantes. Elle étoit née du sang de David; le privilége de sa grace avoit prévenu celui de sa naissance; elle étoit vierge dans sa fécondité; enfin elle étoit Mère de Dieu: aucun de ces titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre; ils ont tous été ou obscurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence: elle porte avec joie ce dépouillement; et il ne lui échappe rien qui puisse trahir le secret de son humilité. Tout son soin avoit été de se confondre avec les autres mères d'Israël; aujourd'hui toute l'attention de Dieu est de la distinguer par un privilége singulier. Sa chair n'éprouve point la corruption; elle monte au ciel triomphante et glorieuse, pour s'y asseoir à côté de son Fils au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances: voilà le juste prix que Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas! nous n'imitons point son humilité persévérante: nous nous montrons par tous les endroits propres à nous distinguer: lors même que revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve le souvenir de nos talens et de nos avantages; nous sommes flattés qu'il fasse valoir par-là notre sacrifice; et nous aimons à voir louer en nous avec les merveilles de la grace, les talens de la vanité jusque dans les cloîtres: on reprend d'une main un vain étalage

qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre ; et on veut retrouver dans le séjour de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde.

2° Marie pendant sa vie mortelle avoit toujours chéri la dépendance : soumise aux volontés de Joseph, attachée aux ordres et à la destinée de son Fils, confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme l'arbitre de sa conduite ; paroissant à la suite des disciples après la mort de Jésus-Christ comme une autre des femmes fidèles ; n'affectant aucune prééminence, aucune autorité ; se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice et la mère. Aujourd'hui elle reprend dans le ciel la puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre, elle est établie sous Jésus-Christ la médiatrice des fidèles, la distributrice des graces ; il veut que nous nous adressions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'est pas qu'il suffise de lui rendre quelques hommages pour assurer son salut : le salut est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Marie regarde comme ennemis de son Fils ceux qui aiment le monde, qui se livrent aux desirs de la chair, qui transgressent ses volontés saintes, qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin Fils et de sa vérité. Marie ne peut être contraire à Jésus-Christ : sa puissance ne peut renverser l'œuvre de l'Evangile : elle est la ressource de de nos nécessités ; mais elle n'est pas la protectrice de nos passions : elle n'aime dans ses serviteurs

que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3° Le dernier abaissement de Marie avoit été un abaissement de mépris et de confusion. Elle avoit porté dans le silence la honte du soupçon de Joseph : elle s'étoit soumise comme Jésus-Christ à porter quelque temps la ressemblance du péché, et à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine. Voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage. Les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : son culte s'établit à mesure que la foi se répandit sur la terre. En vain l'erreur lui disputa l'auguste qualité de Mère de Dieu ; des conciles s'assemblèrent pour laisser à la postérité dans leurs décisions les titres de leur respect envers Marie. Les villes et les empires se mirent sous sa protection ; nos provinces frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtioit ; et un de nos rois fit, pour immortaliser ce bienfait, un hommage public de tout son royaume à cette Reine des Cieux qui venoit de le conserver. Que la mort du pécheur est différente de celle de Marie ! elle lui ravit tout ; elle le dépouille de tout : seul aux prises avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; tout ce qu'il avoit cru réel et solide, s'évanouit ; tout ce qu'il avoit cru frivole et chimérique, se montre et se réalise ; son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais

ne lui donne pas un nouveau cœur; il meurt détrompé, sans mourir changé.

LE JOUR DE LA VISITATION.

SUR LES OBSTACLES QUE NOTRE AMOUR-PROPRE OPPOSE A LA GRACE.

Division. Notre amour-propre oppose presque toujours trois obstacles à la grace : premièrement, une fausse bienséance; secondement, la difficulté de la vertu; ou bien troisièmement, une fausse persuasion que nous pouvons user d'adoucissemens dans la voie du salut. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond, premièrement sur ces raisons infinies de bienséance qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel. Marie malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne, secondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice. Enfin Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troisièmement, à ne pas adoucir par nos lenteurs et nos ménagemens la rigueur de la voie évangélique.

Ire Partie. Premier obstacle que nous opposons à la grace, une fausse bienséance. Il est des crimes dont le monde lui-même rougit,

et qu'il condamne hautement; mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, et que le siècle place honorablement parmi les vertus. Or, c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ: on n'ose ne pas se conformer à des usages qui ont prévalu; on ne veut point condamner le monde par des singularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde sur un point aussi important: elle quitte Nazareth pour aller rendre visite à Elisabeth; combien de raisons une fausse bienséance et la crainte des discours du monde lui eût-elle suggérées pour se dispenser de ce voyage. Premièrement, elle n'est instruite de la grossesse d'Elisabeth que par un ange; or croira-t-on sur sa parole qu'elle ait reçu cette ambassade céleste? Secondement, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu devenue Mère de Dieu, n'est-il pas contre la bienséance qu'elle aille s'abaisser envers une femme si fort au-dessous d'elle? Troisièmement, les lois de la pudeur ne s'opposent-elles pas à un voyage si long et si périlleux? Mais ces raisons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas! nous n'en cherchons pas même de si plausibles pour nous étourdir; et les plus mauvais prétextes suffisent à notre amour-propre. La crainte de nous donner du ridicule dans l'esprit du monde

est toujours pour nous une raison suffisante pour nous dispenser des lois de l'Evangile : mais quel est notre aveuglement ! nous ne voulons pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire ? mais si la contagion est universelle, pouvons-nous nous en sauver, sans être singuliers ? Détrompons-nous : les saints ont toujours passé pour gens singuliers, parce que la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; et c'est une illusion grossière de s'imaginer que l'on a toujours des raisons d'offenser Dieu, et qu'on n'en a jamais de revenir à lui et de le servir : de là il arrive que tous les momens de la grace nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, sollicités, importunés ; nous n'avons eu que la crainte des vains discours du monde à lui opposer : craignons qu'il ne se lasse enfin de ses poursuites et de nos rebuts. Notre conversion ne dépend pas de nous, mais de Dieu ; et nous ne sommes pas assurés de ravoir à notre gré les graces offertes que nous aurons refusées. Mais de plus, nous qui sommes si éclairés sur les bienséances, lorsque par nos dissolutions nous étions le scandale de notre ville, la bienséance étoit un frein assez puissant pour nous arrêter ? Ce n'est donc qu'avec Dieu que nous sommes timides et circonspects ; et nous n'excédons en précautions que lorsqu'il s'agit de le servir. Sentons là-dessus toute l'injustice de notre conduite.

IIe Partie. Difficulté de la vertu : second obs-

tacle que l'amour-propre oppose à la grace. Il est des gens qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, ne vieillissent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur ; comme si quelque chose lui étoit impossible. Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette illusion. Sans trop réfléchir sur sa propre foiblesse, elle va à travers les montagnes les plus inaccessibles : *Abiit in montana.*

Je sens toute ma foiblesse, dites-vous ; je sais que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence, qu'il faut porter sa croix et se renoncer soi-même pour être disciple de Jésus-Christ ; je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien, parce que je sens que quoique j'aie horreur du crime, je ne saurois jamais me gagner là-dessus. Mais, ô homme, quel est ici ton égarement ! tu sens ta foiblesse et ton impuissance ; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles et fatigués, je vous soulagerai.* Voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'est la difficulté de l'entreprise, dites-vous, qui vous arrête. Ah ! s'il falloit comme autrefois vous exposer à la fureur des tyrans pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre foiblesse, quoique

vous dussiez dire alors avec l'Apôtre: *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t-on de vous à présent? le seul sacrifice de vos passions: et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur à votre mollesse et à votre lâcheté; bien différent en cela des fidèles des premiers temps, que les plus cruels supplices ne pouvoient séparer de l'amour de Jésus-Christ: et maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand il en coûte un seul plaisir, comme si le Dieu que nous adorons étoit devenu moins digne de nos empressemens.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu: mais si vous étiez de bonne foi, et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siècle; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas en effet là-dessus tous les jours dans le monde? à combien de chagrins affreux la vie du siècle n'expose-t-elle pas? Et quand on parviendroit à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même? il a beau s'étourdir; il porte partout un fonds d'inquiétude qui le réveille même au milieu des joies et des amusemens: c'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime: on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage; et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité

elle-même, dites-moi, je vous prie, un homme livré à l'ambition ou à la volupté, se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Ah! craignons que l'ambitieux et le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse, dès qu'il s'agit du salut.

IIIe Partie. Une autre erreur qui règne dans le monde sur la difficulté du salut, c'est de se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Des personnes nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre; et tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne. Illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie confond pareillement, puisque sans examiner si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatiguans, elle choisit sans différer la voie la plus pénible: par-là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour se sauver, et que le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion, que l'austérité des cloîtres est sainte, mais que tout le monde n'y est pas appelé; que puisqu'il y a plusieurs demeures dans la maison

du Père céleste, pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin, que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes: et là-dessus, pourvu qu'on ne donne pas dans les excès les plus crians, on se croit dans le bon chemin, parce qu'on n'est pas encore au fond du précipice.

Mais sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change? Car enfin on ne peut rien ajouter aux précautions que la sagesse divine a prises, pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que non-seulement le siècle, mais ceux mêmes qui font profession de piété, se font illusion là-dessus, et chacun se fait un Evangile à part où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses, parce que l'esprit de la religion est peu connu par ceux mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes.

DISCOURS

SUR L'ESPRIT DANS LEQUEL IL FAUT PRATIQUER LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, il y a trois règles à observer.

Ire Règle. *C'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'est

ûne méprise assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue; au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. Cependant il s'en faut bien que la foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang des œuvres surajoutées; elle ne connoît pas de devoirs plus sacrés et plus inviolables. En effet, premièrement, le précepte de l'amour du prochain, si essentiel à la foi, ne se borne pas à nous défendre seulement de nuire à nos frères: ce n'est rien pour la loi de la charité, de ne point haïr; il faut qu'elle aime; c'est-à-dire, que dans la religion de Jésus-Christ vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez. Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir; c'est une loi commune imposée à tout fidèle, qui par les liaisons intimes et sacrées que nous avons contractées au baptême avec tous les chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à son égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ses frères, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut souffrir sans qu'il souffre avec lui.

Secondement, plus vous êtes élevés dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne vous dispense ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique: cette vérité supposée, quel a pu être le dessein de la providence, en répandant sur vous les biens de la terre? Seroit-ce de vous fournir les moyens de satisfaire toutes vos passions? Non, sans doute: vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent: votre abondance n'est donc que la portion de vos frères affligés; et Dieu vous auroit réprouvés, en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage que pour le soulagement des malheureux. Troisièmement, pour vous en particulier qui m'écoutez, indépendamment de l'obligation que vous impose là-dessus la religion, et le rang que vous tenez, les saintes occupations de la miséricorde n'en sont pas moins des devoirs indispensables. En premier lieu, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisirs et de mollesse? Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? En second lieu, lorsque vous ne connoissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes?

justes? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zèle, ou comme des empressemens de vanité, loin de respecter les personnes qui s'y consacroient? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté; et que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres fidèles. En troisième lieu, vous faisiez servir autrefois vos richesses, qui sont des dons de Dieu, à l'iniquité : comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes? Enfin, dans cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier; aller dans ces lieux secrets, dans ces maisons désolées, où l'indigence cache tant de misères; vous approcher des Lazares puans et couverts de plaies; et malgré les frémissemens secrets de la nature, ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes.

La IIe Règle *à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.*

En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur.

Cela étant, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien ; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde, et que chaque œuvre sainte serve à affoiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire, que pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, examiner sous les yeux de Dieu quels sont encore nos penchans déréglés, et choisir les œuvres de miséricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur ; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui nous manquent. Car les œuvres de la piété ne sont saintes, qu'autant qu'elles nous sanctifient ; et elles ne nous sanctifient, qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or, on viole cette règle de la piété en deux manières : premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchans. Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchans heureux, qui inclinent notre ame à la miséricorde ; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance : au contraire, la foi sait faire servir la nature à la grace. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à suivre ces penchans ; car la piété va bien plus loin que la

nature. Secondement, la seconde manière de violer cette règle est encore plus coupable: non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle; et les œuvres de miséricorde que l'on choisit, sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces ames abusées, qui, dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, et sur l'abondance de leurs largesses. Ah! le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent; mais elle ne justifie pas ceux que l'on aime.

La IIIe Règle *consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes, cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.*

Je vous dis avec saint Augustin: Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur: sondez-en les vues les plus secrètes, et voyez quels ont été jusqu'ici les motifs les plus réels de toutes ces actions extérieures. Voyez si les œuvres secrètes réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie et qu'on vous confonde dans la foule

des personnes qui s'y emploient. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu indifférent : en un mot, si c'est vous-même, la gloire des hommes, ou votre salut que vous y cherchez. On ne sauroit croire, continue saint Augustin, combien d'œuvres saintes, sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ; combien de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU V[e] VOLUME.